



UNIL | Université de Lausanne

Unicentre

CH-1015 Lausanne

<http://serval.unil.ch>

Year : 2023

« Pays, paysans, paysages » : entre tradition et modernité Écopoétique des romans de Marie-Hélène Lafon

Camille Ulrich

Camille Ulrich, 2023, « Pays, paysans, paysages » : entre tradition et modernité.
Écopoétique des romans de Marie-Hélène Lafon

Originally published at : Mémoire de maîtrise, Université de Lausanne

Posted at the University of Lausanne Open Archive.
<http://serval.unil.ch>

Droits d'auteur

L'Université de Lausanne attire expressément l'attention des utilisateurs sur le fait que tous les documents publiés dans l'Archive SERVAL sont protégés par le droit d'auteur, conformément à la loi fédérale sur le droit d'auteur et les droits voisins (LDA). A ce titre, il est indispensable d'obtenir le consentement préalable de l'auteur et/ou de l'éditeur avant toute utilisation d'une oeuvre ou d'une partie d'une oeuvre ne relevant pas d'une utilisation à des fins personnelles au sens de la LDA (art. 19, al. 1 lettre a). A défaut, tout contrevenant s'expose aux sanctions prévues par cette loi. Nous déclinons toute responsabilité en la matière.

Copyright

The University of Lausanne expressly draws the attention of users to the fact that all documents published in the SERVAL Archive are protected by copyright in accordance with federal law on copyright and similar rights (LDA). Accordingly it is indispensable to obtain prior consent from the author and/or publisher before any use of a work or part of a work for purposes other than personal use within the meaning of LDA (art. 19, para. 1 letter a). Failure to do so will expose offenders to the sanctions laid down by this law. We accept no liability in this respect.



UNIL | Université de Lausanne

Faculté des lettres

UNIVERSITÉ DE LAUSANNE

Faculté des Lettres

Mémoire de Maîtrise universitaire ès Lettres en français moderne

« Pays, paysans, paysages » : entre tradition et modernité
Écopoétique des romans de Marie-Hélène Lafon

par

Camille Ulrich

sous la direction du Professeur Jérôme Meizoz

Session de juin 2023

« L'avenir est ouvert à tous les possibles pour peu que nous sachions les imaginer. »

Descola et Pignocchi, *Ethnographies des mondes à venir*

Remerciements

Avant que ne s'achève ce segment important de ma vie qu'a été la rédaction de ce mémoire, je tiens, par ces quelques mots, à adresser des remerciements à toutes celles et tous ceux sans qui ce travail n'aurait jamais existé.

Je pense d'abord, évidemment, à mon directeur le Professeur Jérôme Meizoz. Il m'a non seulement accompagnée durant le temps de ce mémoire, mais a su, depuis bien plus longtemps, faire vibrer en moi l'envie d'apprendre. En plus de me faire découvrir Marie-Hélène Lafon il y a quelques années, il a également ouvert mon horizon en me présentant ce qui, alors, n'avait pas encore atteint ma connaissance : l'écopoétique. Je ne peux donc que le remercier très chaleureusement pour sa confiance et son accompagnement, durant lequel la bienveillance a toujours accompagné l'exigence.

Je remercie également toutes les personnes qui ont relu mon travail avec attention et intérêt.

Mes sincères remerciements vont aussi à mes colocataires pour leur soutien et leurs encouragements, à mon collègue et ami Killian pour sa compréhension et, enfin, à mes ami.e.s que j'ai parfois délaissé.e.s à la faveur de Joseph, Paul, Marie et des autres.

Finalement, l'on me reprocherait de ne pas être moi-même si je ne prenais pas le temps d'avoir une pensée pour nos poules, nos canards, nos lapins et leurs petits. Ils m'ont accompagnée durant ce parcours intellectuel comme autant de marques de mon cheminement : alors qu'avançait mon parcours théorique se développait aussi un nouveau rapport au monde vivant dans lequel j'évolue. Ils me permettent de vivre concrètement ce que j'apprends en théorie.

Merci donc à toutes celles et tous ceux qui prennent soin de moi, d'eux et du monde vivant dont nous faisons partie.

Table des matières

Introduction : l'œuvre et son environnement	1
a. <i>Approches contemporaines</i>	2
b. <i>Héritage littéraire et biographique</i>	4
c. <i>Quelle place pour le néorégionalisme ?</i>	5
d. <i>Un monde unifié</i>	8
1. Le travail du paysan	11
1.1 <i>Des enjeux sociaux et environnementaux</i>	11
1.2 <i>Les lieux du travail</i>	13
1.2.1 L'espace rural : entre nature et culture.....	13
1.2.2 Le rôle des hommes et des femmes.....	15
1.2.3 Proximité avec la sauvagerie.....	17
1.3 <i>Un regard extérieur</i>	19
1.3.1 Un travail sans fin.....	19
1.3.2 La perception de la nature comme fruit de la socialisation ?.....	20
1.4 <i>L'irruption de la modernité</i>	22
1.4.1 Santoire vs Lavigne.....	22
1.4.2 Modifications dans le rapport à l'environnement.....	24
1.4.3 Le choc des générations.....	26
1.5 <i>Le travail d'écriture</i>	28
2. Faire corps	30
2.1 <i>L'osmose par le corps</i>	30
2.2 <i>L'hexis du paysan</i>	32
2.2.1 En accord avec son monde.....	32
2.2.2 En inadéquation avec la société.....	34
2.3 <i>Les descriptions physiques</i>	35
2.3.1 L'obsession des mains.....	35
2.3.2 Une question d'hygiène.....	36
2.4 <i>Corps et âme : quand l'extériorité exprime l'intériorité</i>	37
2.4.1 Un religieux profane.....	37
2.4.2 D'une présence surnaturelle aux éléments naturels.....	38
2.5 <i>Les individus façonnés par l'environnement</i>	39
2.5.1 De nouvelles solidarités.....	39
2.5.2 Une sécheresse humaine et environnementale.....	40
2.6 <i>Éprouver le monde</i>	42
2.6.1 Impressions sensorielles.....	42
2.6.2 Libération par les sens.....	44
2.7 <i>La terre bouge</i>	45
3. Le pays	46
3.1 <i>« Un clan étymologique »</i>	46
3.2 <i>Des lieux à préserver</i>	47
3.2.1 Inventaire des lieux du pays.....	47
3.2.2 Esprit de préservation.....	48

3.2.3	La Santoire.....	51
3.3	<i>L'évolution du pays</i>	52
3.3.1	Homogénéité.....	52
3.3.2	Autonomisation des éléments.....	54
3.4	<i>La forme et le fond</i>	55
3.4.1	Personnification.....	55
3.4.2	Au plus près des détails du monde.....	56
3.4.3	La rumination.....	57
3.5	<i>Une littérature toujours plus proche de l'environnement</i>	58
4.	Des bêtes et des animaux	61
4.1	<i>Les animaux dans l'imaginaire paysan</i>	61
4.2	<i>Un mouvement de société</i>	63
4.2.1	Un seul et unique rapport aux bêtes ?.....	63
4.2.2	Joseph, un original.....	64
4.2.3	Mise à distance par la modernité.....	65
4.3	<i>Animaux de compagnie vs bêtes utiles</i>	66
4.3.1	Des animaux anthropisés.....	66
4.3.2	Des chiens au service de l'humain.....	67
4.3.3	Une évolution significative.....	69
4.4	<i>Distanciation vis-à-vis du naturalisme</i>	71
4.4.1	Inversion des rôles.....	71
4.4.2	Un monde qui ne fait qu'un.....	72
4.4.3	Place aux nouvelles ontologies.....	73
4.5	<i>La force de l'imaginaire</i>	75
	Conclusion : « Le vivant qui se défend »	76
	Bibliographie	81
a.	<i>Corpus</i>	81
b.	<i>Littérature primaire</i>	81
c.	<i>Littérature secondaire</i>	81
i.	Littérature secondaire générale.....	81
ii.	Littérature secondaire sur Marie-Hélène Lafon.....	86
d.	<i>Sitographie</i>	88
e.	<i>Ressources audio-vidéo</i>	89

Introduction : l'œuvre et son environnement

« Si nous ne changeons pas d'urgence nos modes de vie, nous mettons en péril la vie elle-même. »

Antonio Guterres¹

C'est par ces mots qu'Antonio Guterres, le Secrétaire général de l'Organisation des Nations Unies, a lancé un appel le lundi 23 septembre 2019, à l'occasion du Sommet Action Climat, aux dirigeants et dirigeantes du monde entier les invitant à répondre à leur « obligation » : « tout faire pour mettre fin à la crise climatique »². En effet, qu'elles soient directes – hausse des températures maximales et minimales, hausse du niveau de la mer et de la température des océans, augmentation des cyclones tropicaux violents et des périodes d'aridité et de sécheresse, intensification des précipitations et dégel du pergélisol, recul de la glace de la mer Arctique et fonte des glaciers³ – ou indirectes – augmentation des crises alimentaires et de l'eau, dangers vitaux en raison d'inondations et d'incendies de forêt, risques sanitaires dus à la hausse de la fréquence et de l'intensité des vagues de canicule, prolifération des nuisibles et des maladies, perte de la biodiversité, acidification des océans⁴ –, les conséquences du changement climatique inquiètent et creusent de plus en plus le sillon de la problématique environnementale dans le débat public. Scientifiques, politiques, citoyens et citoyennes, artistes ; chacun⁵ cherche, à sa manière, à s'approprier ce nouveau paradigme pour modifier notre trajectoire environnementale et se raccorder avec notre *oikos*⁶ : notre maison. Il en va bien sûr de même des auteurs et autrices de l'extrême contemporain qui reprennent également à leur compte ces sujets brûlants pour les aborder dans leurs récits. Alice Ferney, Maylis de Kerangal, Laurent Mauvignier, Jean Rolin, Sylvain Tesson, Gisèle Bienne, Claudie Hunzinger, Guillaume Poix, Frank Bouysse ou encore

¹ GUTERRES, Antonio, propos tenus lors d'un discours au Sommet Action Climat le lundi 23 septembre 2019 au siège des Nations Unies à New York, propos repris de : ONU Info, mis en ligne le 23 septembre 2019, URL : <https://news.un.org/fr/story/2019/09/1052252> (page consultée le 5 octobre 2022).

² *Idem*.

³ « Quelles sont les conséquences du changement climatique et du réchauffement climatique ? », MyClimate. Shape our future, dernière mise à jour de la page le 1^{er} mars 2022, URL : <https://www.myclimate.org/fr/sinformer/faq/faq-detail/quelles-sont-les-consequences-du-changement-climatique/> (page consultée le 7 octobre 2022).

⁴ *Idem*.

⁵ Pour des questions de lisibilité, j'utiliserai à de nombreuses reprises le masculin universel au cours de ce travail.

⁶ « Le mot [écopoétique] partage en outre une racine avec "écologie", construit sur *oikos*, qui désignait la maison mais dans un sens qui englobe tant la demeure et les terres que les membres de la famille. » Citation tirée de : SCHOENTJES, Pierre, *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*, Marseille, Wildproject, coll. « tête nue », 2015, p. 15.

Éric Plamondon⁷ ; voilà autant de créateurs ayant signé « des œuvres où la problématique environnementale est l'occasion de réfléchir aux moyens par lesquels l'écriture est à même de rendre compte des problèmes et des défis actuels en matière d'écologie. »⁸

a. Approches contemporaines

Ainsi, depuis la fin de la première décennie du XXI^e siècle, la littérature donne de plus en plus de place à l'environnement⁹ et les romans traitant de sujets liés à cette thématique se multiplient. Dans ce contexte, il est logique de voir les courants critiques s'intéressant à ce type d'ouvrages se développer d'une même intensité¹⁰. Géopoétique¹¹, géocritique¹², écocritique¹³ ou encore écopoétique¹⁴, voilà autant de courants qui mettent les questions de lieu, d'espace géographique et d'environnement au cœur de la recherche. Visible dès la deuxième moitié des années 1990 dans le monde anglo-saxon, le terme d'écocritique (ou *ecocriticism*) apparaît pour la première fois dans l'article « Literature and Ecology : An Experiment in Ecocriticism » de William Rueckert, regroupé avec d'autres dans l'ouvrage de Cheryll Glotfelty et Harold Fromm, publié en 1996 et intitulé *The Ecocriticism Reader. Landmarks in Literary Ecology*. Ce courant, que l'on peut définir dans son acception la plus simple « comme l'étude de la relation entre la littérature et l'environnement physique »¹⁵, prendra rapidement de l'ampleur dans le monde anglo-saxon. Pourtant, malgré les enjeux toujours plus actuels de ses objets d'étude,

⁷ N'ayant pas lu tous ces textes et tous ces auteurs, je me réfère à l'expertise de Pierre Schoentjes qui propose cette liste non-exhaustive dans : *Idem, Littérature et écologie. Le Mur des abeilles*, Paris, Corti, coll. « Les Essais », 2020, p. 14.

⁸ *Ibid.*, pp. 14-15.

⁹ *Ibid.*, p. 13.

¹⁰ JAQUIER, Claire, « Écopoétique, un territoire critique », *Fabula. La recherche en littérature* [en ligne], Dossier « Écopoétique », URL : https://www.fabula.org/ressources/atelier/?Ecopoetique_un_territoire_critique (page consultée le 3 octobre 2022).

¹¹ Voir par exemple : WHITE, Kenneth, *L'Esprit nomade*, Paris, Grasset, 1987.

¹² Voir par exemple : COLLOT, Michel, *La Pensée-paysage*, Arles, Actes Sud, 2011. Ou encore : WESTPHAL, Bertrand, *La Géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris, Minuit, coll. « Paradoxe », 2007.

¹³ Pour les textes fondateurs du courant, voir : MEEKER, Joseph, *The Comedy of Survival : Literary Ecology and a Play Ethic*, Tucson, University of Arizona Press, 1974. Ou : RUECKERT, William, « Literature and Ecology : An Experiment in Ecocriticism », dans : GLOTFELTY, Cheryll, FROMM, Harold, *The Ecocriticism Reader. Landmarks in Literary Ecology*, Athens/Londres, University of Georgia Press, 1996, pp. 105-123. Pour des travaux francophones plus récents, voir par exemple : POSTHUMUS, Stéphanie, « Écocritique : vers une nouvelle analyse du réel, du vivant et du non-humain dans le texte littéraire », dans : Humanités environnementales : Enquêtes et contre-enquêtes [en ligne], Paris, Éditions de la Sorbonne, 2017, URL : <https://doi.org/10.4000/books.pSORbonne.84380> (page consultée le 20 avril 2023).

¹⁴ Voir les travaux de Pierre Schoentjes : SCHOENTJES, Pierre, *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*, op. cit. Ou encore : *Idem, Littérature et écologie. Le Mur des abeilles*, op. cit.

¹⁵ GLOTFELTY, Cheryll, « Introduction », dans : GLOTFELTY, Cheryll, FROMM, Harold, *The Ecocriticism Reader. Landmarks in Literary Ecology*, op. cit., p. 19, selon la traduction qu'en fait Pierre Schoentjes dans : SCHOENTJES, Pierre, *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*, op. cit., p. 21, note de bas de page numéro 2.

l'écocritique peine à faire sa place en France et ne voit que très peu de ses textes théoriques être traduits ; son inscription dans la sphère des études culturelles, souvent condamnées en France comme communautaristes, n'aide d'ailleurs pas à sa diffusion.

Dans le monde francophone, c'est un courant parallèle qui prend en considération l'écriture de la nature : l'écopoétique. Dans une définition qui recoupe celle proposée plus haut par Cheryll Glotfelty pour l'écocritique, Pierre Schoentjes, un de ses fers de lance, définit l'écopoétique comme l'« étude du rapport entre la littérature et l'environnement naturel »¹⁶. Pourtant, et c'est ici que réside la principale différence entre ces deux courants, là où l'écocritique se soucie essentiellement d'enjeux éthiques et sociétaux, l'écopoétique, elle, porte son attention sur des questions de forme et d'écriture, comme le souligne Pierre Schoentjes dans *Ce qui a lieu* :

La conception de l'universalisme, l'histoire du rapport à la nature et les textes de référence ne sont pas partagés des deux côtés de l'Atlantique. L'articulation du littéraire et de l'environnement se fait selon d'autres logiques, sur base de critères idéologiques et esthétiques différents, et qui aboutissent à la canonisation d'autres types d'œuvres. Trop souvent sans doute, le souci pour des enjeux éthiques ou sociétaux conduit ces approches à négliger les questions de forme et d'écriture qui nous paraissent à nous toujours premières.¹⁷

L'écopoétique choisit donc de privilégier une « littérature soucieuse de forme plutôt que d'engagement et de militantisme »¹⁸, une littérature qualifiée – peut-être un peu trop facilement par certains – comme plus qualitative que ne le serait le canon trop ouvert de l'écocritique.

L'écopoétique ne fixe d'ailleurs pas les limites de son champ aux enjeux du changement climatique, mais « doit être attentive à tous les usages littéraires de la nature, aussi divergents soient-ils. »¹⁹ Moins politisée que son pendant anglo-saxon – Claire Jaquier, dans son article « Écopoétique, un territoire critique », l'invite d'ailleurs à « renforcer son acuité critique »²⁰ –, l'écopoétique permet toutefois, elle aussi et à sa manière, de penser notre inscription dans le monde vivant et d'amener, pourquoi pas, à de réelles modifications de nos comportements. En effet, il ne faut pas perdre de vue que, par les constantes interactions entre le réel et l'imaginaire – en chargeant d'imaginaire un lieu ou en imaginant un qui n'existe pas –, la littérature « joue un rôle essentiel dans la manière dont nous habitons le monde » et détermine « la manière dont nous nous comportons envers la nature. »²¹

¹⁶ SCHOENTJES, Pierre, *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*, op. cit., quatrième de couverture.

¹⁷ *Ibid.*, p. 16.

¹⁸ *Ibid.*, p. 17.

¹⁹ JAQUIER, Claire, « Écopoétique, un territoire critique », art. cit., p. 2.

²⁰ *Ibid.*, p. 5.

²¹ SCHOENTJES, Pierre, *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*, op. cit., p. 273.

b. Héritage littéraire et biographique

De fait, bien avant le traitement des sujets qui font écho au dérèglement climatique, la littérature s'intéressait déjà d'une autre manière à l'environnement : c'est le cas, par exemple, de Pierre Michon, Pierre Bergounioux ou encore Richard Millet, cette génération d'auteurs entrés en littérature au début des années 1980 et que Sylviane Coyault a réunis dans son livre : *La Province en héritage*²². Tous trois d'origine modeste, originaires du Limousin, ces auteurs n'étaient en rien prédestinés à une carrière scolaire et, encore moins, à se retrouver dans le canon littéraire français, mais l'accès aux études, dans les années 1960, de toute une génération de provinciaux montant vers Paris modifia en profondeur la sociologie de la France. Ces auteurs – transfuges de classe²³ – expriment ainsi dans leurs textes ce rapport ambivalent à leur origine et le décalage perçu entre le monde d'accueil et celui qu'ils ont laissé derrière eux ; par les connaissances que leur a conférés leur entrée, grâce aux études, dans ce nouveau milieu, ils utilisent les outils de la littérature savante pour écrire dans une langue complexe et chargée de culture sur un monde qui n'en dispose pas. Marie-Hélène Lafon, l'autrice à laquelle ce travail est consacré, fait partie de la génération ultérieure, mais semble de la même filiation : née dans une ferme cantalienne au début des années 1960, elle quittera sa province natale pour la capitale afin d'y mener des études qu'elle poursuivra jusqu'au doctorat. Ses textes sont donc un endroit privilégié pour faire mémoire d'une culture et d'un monde qu'elle a quittés ; d'un milieu de vie également.

Par l'importante place accordée à l'environnement dans ses récits, Lafon semble d'ailleurs toute désignée pour une lecture écopoétique. La plupart de ses romans narrent la fin d'un monde : non celle induite par le dérèglement climatique, mais bien celle de la société agricole française des années 1970 à 1990. La présence centrale du milieu de vie campagnard dans les textes de cette autrice la place donc au cœur de ce courant critique. Plus précisément, au cœur de la « littérature verte », en contraste avec, selon la terminologie de Pierre Schoentjes, une « littérature marron »²⁴ qui fait voir « les atteintes à l'environnement plutôt que les beautés de

²² COYAULT-DUBLANCHET, Sylviane, *La Province en héritage. Pierre Michon, Pierre Bergounioux, Richard Millet*, Genève, Droz, coll. « Histoire des idées et critique littéraire », 2002.

²³ Terme utilisé dans les études sur la mobilité sociale pour désigner un individu qui a vécu un important changement de milieu social ; le terme désigne, le plus souvent, des personnes ayant vécu une ascension sociale.

²⁴ Voir la partie V, à savoir les pages 234 à 279, consacrée à la « littérature marron » de : SCHOENTJES, Pierre, *Littérature et écologie. Le Mur des abeilles*, op. cit.

la nature »²⁵ ou encore une « littérature de l'écologie militante »²⁶ : « L'intérêt pour la nature s'est d'abord exprimé dans une "littérature verte" qui voyait les observateurs les plus attentifs se tourner vers la campagne, qu'ils faisaient surgir à travers un savoir littéraire et historique. »²⁷ Ainsi, « loin de toute écriture du terroir, ces auteurs travaillent leurs textes afin de réussir "l'expression du pays", pour reprendre l'heureuse formule de Claire Jaquier. »²⁸

C'est d'ailleurs le « pays » de quatre romans de Marie-Hélène Lafon qui sera le sujet de ce travail de recherche. Sociologiquement et historiquement situés, les romans de l'autrice traitent d'un lieu bien connu de la littérature : la campagne. Depuis l'antiquité déjà, avec « Théocrite, Virgile, Longus, les genres de la pastorale, de l'idylle, du poème bucolique, réinventés à la Renaissance, puis aux XVII^e et XVIII^e siècles »²⁹, la campagne constitue un *topos* majeur de la littérature. Au XIX^e siècle encore, George Sand montre, selon le modèle romantique, dans *François le Champi*³⁰ la beauté presque innocente de ces lieux dans une vision idéalisée de la campagne, la mettant en directe opposition à la ville. Quelques décennies plus tard c'est le courant régionaliste³¹ qui reprend cette idéalisation à son compte. Pourtant, bien que traitant d'un même lieu – la campagne –, les romans de Marie-Hélène Lafon ne témoignent d'aucune idéalisation du lieu natal.

c. Quelle place pour le néorégionalisme ?

Le courant régionaliste naît au début du XIX^e siècle avec Walter Scott en Écosse et est en vogue de 1840 jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Tout comme la plupart des courants qui l'ont précédé sur ce thème, il dépeint, lui aussi, une vie rurale idéalisée. Dès la défaite de 1870 de la France contre les Prussiens, le régionalisme se teinte de couleurs conservatrices ; c'est le sentiment de décadence³² s'emparant de la France qui amorce le réveil des provinces et l'important développement de ce courant littéraire³³. Quelques décennies plus tard, « durant

²⁵ *Ibid.*, p. 19.

²⁶ Voir la partie III, à savoir les pages 138 à 191, consacrée à cette « littérature de l'écologie militante » de : *Idem.*

²⁷ *Ibid.*, p. 83.

²⁸ *Ibid.*, p. 17.

²⁹ JAQUIER, Claire, *Par-delà le régionalisme. Roman contemporain et partage des lieux*, Neuchâtel, L'Infini, coll. « Focus », 2019, p. 33.

³⁰ SAND, George, *François le Champi*, Paris, LGF/Le Livre de Poche, coll. « Classiques », [1848], 1999.

³¹ THIESSE, Anne-Marie, *Écrire la France. Le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle Époque et la Libération*, Paris, Presses Universitaires de France, 1991.

³² JAQUIER, Claire, *Par-delà le régionalisme. Roman contemporain et partage des lieux*, op. cit., p. 36.

³³ « Parmi les nombreux romans rustiques qui illustrent ce mouvement, mentionnons-en deux, devenus des classiques du genre : *Jacquou le croquant* d'Eugène Le Roy, né dans le Périgord, et *La Vie d'un simple* d'Émile Guillaumin, fils d'une famille paysanne de l'Allier. Homme de gauche, franc-maçon, Le Roy peint la révolte de grands propriétaires défendant sans pitié leurs droits. Révolte réussie puisque les terres du seigneur sont mises en

l'entre-deux-guerres et jusque dans les années de la "Révolution nationale" de Vichy »³⁴, le régionalisme devient à nouveau porte-étendard d'une idéologie nationaliste :

À ce « *mot hideux* » fait écho la lourde hypothèque qui pèse sur la littérature régionaliste, depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale : culte du petit coin de pays, attachement au terroir et aux racines, conservatisme, étroitesse de vue, fermeture à l'altérité, le régionalisme est en outre soupçonné d'avoir fourni à l'idéologie nationale-socialiste ses thèmes et son imaginaire.³⁵

Depuis lors, un important soupçon d'extrême-droite pèse sur ces thématiques campagnardes et le risque d'y être associé effraie les auteurs et autrices contemporains. Pourtant, (et heureusement !), certains écrivains ont tout de même repris à leur compte la ruralité et ses enjeux. L'école de Brive, ce courant littéraire du roman de terroir dont font partie, entre autres, Claude Michelet et Denis Tillinac, qui vante les mérites de la vie paysanne dans des succès de librairie est à distinguer d'auteurs comme ceux de *La Province en héritage* qui s'attardent, à l'inverse, à montrer le monde rural dans ses tensions. Même si certains points communs peuvent, évidemment, être mis en avant, ces textes de notre contemporanéité ne doivent pas, selon Claire Jaquier, être considérés comme émanant d'un néorégionalisme : « On ne saurait parler de post-régionalisme, encore moins de néorégionalisme, pour désigner la littérature d'après 1945 qui s'attache aux liens et aux espaces décentrés, à la ruralité, aux paysages que l'urbanisation met en péril. »³⁶

D'ailleurs, Marie-Hélène Lafon, elle qui traite également du monde rural, ne souhaite en rien être associée à un tel courant ; commettre un tel « péché ».³⁷ De fait, il est vrai qu'elle met du soin à dépasser, dans ses textes, l'étroitesse du regard et le rejet de l'autre qui semblaient être, à l'époque du régionalisme, les corollaires de la ruralité, de la fidélité au lieu natal et du chant des campagnes.³⁸ Il ne s'agit pas pour elle de reproduire, sans réfléchir, les mœurs conservatrices qui accompagnent souvent ces coins de pays. En effet, ses récits, sans toutefois être militants, traitent – parfois discrètement – de problématiques actuelles comme le

vente : jusque-là écrasés, les paysans achètent de petites parcelles et se retrouvent maîtres chez eux. Le message politique du roman prend ainsi l'exact contre-pied de celui du roman de Balzac. Écrivain-paysan, militant actif dans le cadre des premiers syndicats paysans français, Émile Guillaumin narre dans *La Vie d'un simple* les luttes et les rudes travaux d'un métayer du Bourbonnais au XIX^e siècle, porté par l'espoir d'un progrès social et matériel pour la classe paysanne. » Citation tirée de : *Ibid.*, p. 37.

³⁴ *Idem.*

³⁵ *Ibid.*, pp. 32-33.

³⁶ *Ibid.*, p. 21.

³⁷ « Marie-Hélène Lafon évoque le "péché majeur de régionalisme" dans un entretien accordé à Gilbert Moreau, in *Les Moments littéraires, Revue de littérature*, no. 37, 2017, p. 34. » Référence reprise de la note de bas de page numéro 8 de : *Ibid.*, p. 25.

³⁸ *Idem.*

féminisme, l'écologie ou l'égalité sociale : les personnages principaux de ses psycho-récits sont par exemple des « petits », femmes ou hommes, oubliés de la société et mis à distance de la littérature ; par l'écriture, elle leur offre un espace de parole et leur donne une place³⁹.

Le Cantal, département français situé dans la région Auvergne-Rhône-Alpes, lieu où se situent les quatre romans dont il sera question dans ce travail – à savoir *Le soir du chien*⁴⁰, *Les derniers Indiens*⁴¹, *L'Annonce*⁴² et *Joseph*⁴³ – n'importe finalement que peu.⁴⁴ L'autrice parle du Cantal, non par choix, mais par le hasard de la naissance qui lui a fait voir le jour à cette altitude-ci, dans ce lieu et cet environnement naturel-là ; elle raconte ainsi ce qu'elle a vu de près. Pour reprendre les mots de Flaubert : « Il n'y a pas en littérature de beaux sujets d'art [...] Yvetot donc vaut Constantinople ». ⁴⁵ Enfin, Lafon dépeint un monde en plein bouleversement, entre modernité et tradition, loin de l'immutabilité de la campagne, louée par les régionalistes :

Là où le roman à vocation régionaliste cultivait les valeurs conservatrices, la *durée* et la permanence de la civilisation rurale, les questions de *durabilité* opèrent un radical retournement de tendance. Les menaces qui pèsent sur les espaces cultivés ou sauvages ainsi que sur la biodiversité, la question du rapport aux animaux entrent en littérature sous le signe d'une prise de conscience renouvelée.⁴⁶

Pour penser ces enjeux, ce travail de recherche s'inscrira donc dans le courant critique actuel qu'est l'écopoétique afin de réfléchir à la fabrication romanesque du « pays », terme indigène aux quatre textes de Lafon. Alors que la notion de « nature » semble être toute désignée pour creuser son sillon au cœur de ce travail, je choisirai plutôt de parler, tantôt de « pays », tantôt d'« environnement » ou de « milieu »⁴⁷ ; en bref, d'utiliser des termes suffisamment englobants pour désigner l'*oikos* dans son ensemble. À ce titre, la définition de l'environnement que donne

³⁹ Dans chacun des romans du corpus, l'enjeu de la juste « place » est essentiel : « Quand on rentre dans une étable bien tenue, l'odeur large des bêtes est bonne à respirer, elle vous remet les idées à l'endroit, on est à sa place. » (*J*, 19), « [...] chacun devait rester à sa place [...] » (*DI*, 135), « Vous travaillez, vous ; les autres travaillent ; les hommes avec les bêtes ou les machines, dans les étables, dans les prés ; les enfants à l'école ; les femmes dans les maisons. Les gens et les choses ont une place. » (*SC*, 13) ou encore « [...] ce que Paul dessinait dans la lumière avare de novembre, c'était ce goût, cette sorte de contentement qu'il avait finalement d'avoir trouvé place là-bas, à Fridières, Cantal, pays très perdu, et possible. » (*A*, 83).

⁴⁰ LAFON, Marie-Hélène, *Le soir du chien*, Paris, Points, [2001], 2003.

⁴¹ Eadem, *Les derniers Indiens*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », [2008], 2009.

⁴² Eadem, *L'Annonce*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2009.

⁴³ Eadem, *Joseph*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », [2014], 2018.

⁴⁴ Les abréviations « *SC* », « *DI* », « *A* » et « *J* » seront dorénavant utilisées pour simplifier les références.

⁴⁵ Formule de Gustave Flaubert, dans une lettre à Louise Colet du 25 juin 1853. Citation tirée de : MOZET, Nicole, « Yvetot vaut Constantinople. Littérature et géographie en France au XIX^{ème} siècle », *Romantisme*, no. 35 : Les nationalités, la nation et la province, 1982, pp. 91-114.

⁴⁶ JAQUIER, Claire, *Par-delà le régionalisme. Roman contemporain et partage des lieux*, op. cit., p. 30.

⁴⁷ Ces termes pourront toutefois être remplacés, ponctuellement, par les termes de « nature » et d'« environnement naturel » pour des questions de facilitation. Toutefois, il s'agira alors de garder en tête les problématiques et les discours critiques rattachés à ces notions.

la norme de management environnemental ISO 14001 est assez parlante par la multiplicité des éléments qu'elle prend en compte : « Le milieu dans lequel un organisme fonctionne, incluant l'air, l'eau, le sol, les ressources naturelles, la flore, la faune, les êtres humains et leurs interrelations ».⁴⁸ Les termes d'« environnement naturel » et de « nature », bien qu'extrêmement présents dans notre langage courant, seront toutefois mis à distance. Tout d'abord, le pays cantalois de Marie-Hélène Lafon est extrêmement anthropisé ; il ne s'agit pas d'une nature sauvage où aucune trace humaine ne se laisserait percevoir. Un des intérêts majeurs de l'écopoétique réside justement dans sa capacité à réfléchir aux enjeux que pose le passage humain sur ces milieux. Le questionnement sur la notion de « nature », en opposition à celui de « culture », permettra, lui aussi, de penser le rapport qu'entretient l'humain, non pas à l'environnement dans son ensemble, mais à son environnement. En effet, bien que « naturelle » pour le monde occidental, la notion de « nature » est une création historique et sociologique ; elle n'est en rien universelle⁴⁹.

d. Un monde unifié

Au cœur des romans de Lafon réside ainsi l'enjeu d'une « nature » plurielle, façonnée par chacun selon son mode de perception du monde. L'autrice, par ses connaissances sociologiques, prend soin de remettre les choses en perspective et de montrer que, ce qui semble être une évidence, ne l'est peut-être pas pour tous : le rapport qu'entretiendra un paysan, vivant de la terre, avec ce qui l'entoure ne sera évidemment pas le même que celui qu'entretiendra une étrangère venue du Nord, arrivée dans le Cantal pour tenter sa chance en amour. Les visions de la « nature » sont donc multiples et diffèrent selon les personnages : d'une part, la vision esthétique de l'un peut se mettre en opposition à la vision utilitaire de l'autre et, d'autre part, la « nature » que l'un veut sauvegarder, peut être contrastée par celle que l'autre considère comme un danger dont il doit se protéger.

Pourtant, malgré ces distinctions individuelles, il ne s'agira pas d'oublier que la « nature » est également une construction collective ; l'analyse de l'*habitus*⁵⁰ et de l'*habitus* de classe⁵¹ me

⁴⁸ Citation tirée de : RENAUD, Angèle, « Chapitre 1. L'environnement naturel, une préoccupation managériale », dans : RENAUD, Angèle (dir.), *Management et contrôle de gestion environnemental*, Caen, EMS Editions, coll. « Regards sur la pratique », 2015, pp. 15-52, URL : <https://www.cairn.info/management-et-contrôle-de-gestion-environnemental--9782847696714-page-15.htm> (page consultée le 11 octobre 2022).

⁴⁹ Cf. *infra*, 1.2.1, « L'espace rural : entre nature et culture ».

⁵⁰ BOURDIEU, Pierre, *Le Sens pratique*, Paris, Minuit, coll. « Le sens commun », 1980.

⁵¹ Cf. *infra*, 2.2.1, « En accord avec son monde ».

seront ainsi des outils utiles pour réfléchir aux récits de Lafon⁵². Ce travail fera donc régulièrement appel à la sociologie en raison de l'importante place que l'autrice donne à cette discipline dans ses textes.

Du point de vue de la recherche, les travaux académiques sur Lafon sont encore restreints⁵³ et font contraste avec la volubilité de l'autrice quand il s'agit de parler de ses « chantiers »⁵⁴ d'écriture : présente dans les médias, elle prend également part à des rencontres dans des établissements scolaires avec des étudiants ou dans les librairies avec ses lecteurs et lectrices⁵⁵. Il ne s'agira cependant pas, dans ce travail, de réfléchir à ce que dit l'autrice à propos de l'environnement – réflexions intéressantes et toujours formulées avec soin ⁵⁶ –, mais à ce qu'elle en écrit.

Ce sont bien des procédés littéraires qui permettent à Marie-Hélène Lafon d'ouvrir des espaces de réflexion sur ces enjeux environnementaux ; par la forme et le style, elle interroge le rapport que nous entretenons à ce qui nous entoure. Comme nous le verrons au cours de ce travail, l'autrice ouvre des perspectives sur nos manières d'appréhender la nature et construit un pays littéraire où tout est unifié par la langue : « Pays, paysans, paysages, c'est une famille de mots, un clan étymologique. »⁵⁷ En effet, bien que – dans l'esprit de la plupart des personnages – l'humain domine la « nature », au niveau de la narration, cela se passe de manière plus contrastée ; par la mise en relation, grâce à divers procédés littéraires, de tous les composants de ce « pays », Lafon leur donne une même importance et, de ce fait, remet en question le mode de perception occidental⁵⁸, lui qui considère l'humain comme extérieur à la « nature ».

Je traiterai de ces enjeux à travers quatre thèmes – dans autant de chapitres – en prenant en compte l'organisation de l'écosystème rural que Jean-Yves Laurichesse développe ainsi dans son ouvrage *Lignes de terre* :

⁵² Lafon est d'ailleurs une grande lectrice de Pierre Bourdieu.

⁵³ Notons toutefois l'ouvrage de Jean Kaempfer : KAEMPFER, Jean (dir.), *Tensions toniques. Les récits de Marie-Hélène Lafon*, Lausanne, Archipel, coll. « Essais », 2012. D'autres ressources sont à trouver dans la bibliographie en fin de travail.

⁵⁴ LAFON, Marie-Hélène, *Chantiers*, Paris, Éditions des Busclats, 2015.

⁵⁵ Marie-Hélène Lafon prend régulièrement le temps de passer en Suisse ; c'était le cas en février dernier pour présenter son nouveau roman « *Les Sources* » : LAFON, Marie-Hélène, *Les Sources*, Paris, Buchet/Chastel, 2023.

⁵⁶ Elles pourront toutefois venir éclairer mon propos quand cela sera pertinent.

⁵⁷ LAFON, Marie-Hélène (autrice), MALON, Christian (photographe), *Haute-Auvergne. Un pays*, Saint-Saturnin, La Flandonnière, 2021, pp. 45-46.

⁵⁸ Cf. *infra*, 1.2.1, « L'espace rural : entre nature et culture » et 2.4.1, « Un religieux profane ». Voir aussi : DESCOLA, Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », [2005], 2015.

C'est alors qu'a commencé à se constituer l'écosystème rural, dans lequel interagissent trois niveaux : celui du non-vivant (les composants géologiques et climatiques), celui du vivant non-humain (la végétation, les animaux), celui enfin de l'exploitation de la terre par l'homme.⁵⁹

Je commencerai donc, dans un premier chapitre, par m'intéresser au travail agricole comme facteur déterminant la relation unissant le paysan à ce qui l'entoure. Le deuxième chapitre, qui traitera du corps, fera écho au premier dans la mesure où c'est par le corps – et souvent le corps au travail – que se fait l'osmose entre le pays et son habitant : la relation du paysan à la terre passe par le travail et le travail se fait grâce au corps. Dans le troisième chapitre, je m'intéresserai justement au « pays » lui-même en tant que construction littéraire et m'attarderai, principalement, sur la présence d'une partie du monde non-humain dans les textes. Enfin, le règne animal fera l'objet du quatrième et dernier chapitre : fortement présent dans les textes, il ouvre, par la langue, un espace de liberté et d'égalité entre les règnes.

Ces thèmes permettront de mettre en lumière un monde, constamment sous tension, auquel les romans de Marie-Hélène Lafon cherchent à donner vie. En effet, en prenant ces thèmes comme portes d'entrée – à l'instar de la critique thématique⁶⁰ –, je montrerai que ces récits induisent des structures narratives particulières, capables de mettre en évidence des tensions actives au cœur des romans : passé et futur, modernité et tradition, ville et campagne, indigènes et étrangers, nature et culture, bêtes et animaux de compagnie, pour ne citer qu'elles. Il deviendra clair que cet environnement anthropisé – façonné entre autres par les personnages eux-mêmes – fait partie intégrante des textes et, qu'en tant qu'entité agissante, il influe lui aussi sur les personnages.

Voyons donc maintenant, pour reprendre une formule de Lafon, ce qui « palpète sous l'écorce » de ces romans...

Ces lieux façonnent des gens un peu verticaux, austères et tenaces... C'est un fond dont je ne me suis jamais départie, et le travail d'écriture, depuis plus de vingt ans, m'y confronte constamment [...] ; ce nord du Cantal, ce pays perdu à mille mètres d'altitude, est fondateur, et le sauvage n'est jamais loin ; il palpète sous l'écorce des choses.⁶¹

⁵⁹ LAURICHESSE, Jean-Yves, *Lignes de terre. Écrire le monde rural aujourd'hui*, Paris, Lettres modernes Minard, coll. « Bibliothèque des lettres modernes », 2020, p. 11.

⁶⁰ À l'instar de ce que propose Jean-Pierre Richard dans : RICHARD, Jean-Pierre, *L'état des choses. Études sur huit écrivains d'aujourd'hui*, Paris, Gallimard, coll. « nrf essais », 1990.

⁶¹ LAFON, Marie-Hélène, *Le pays d'en haut. Entretiens avec Fabrice Lardreau*, Paris, Arthaud, coll. « versant intime », 2019, p. 11.

1. Le travail du paysan

« Ils ne se parlaient pas pour le travail, ils savaient comment faire et que ça s'arrêterait après eux. »

Marie-Hélène Lafon, *Joseph*⁶²

1.1 Des enjeux sociaux et environnementaux

Les romans de Marie-Hélène Lafon racontent, avec une grande précision historique et sociologique, le déclin du monde agricole dans les années 1960 à 1970. En moins d'un siècle, le nombre de paysans a chuté de manière significative. Michel Serres, dans son livre *Temps des crises*, décrit ce processus comme un effondrement :

Au cours du XX^e siècle, dans les pays analogues au nôtre, le pourcentage du nombre des paysans et des gens que leur métier associait aux labourage et pâturage, par rapport à la population globale d'un groupe donné, chuta de plus de la moitié à 2%. Cette baisse devint même un effondrement dans la décennie considérée. Elle se poursuit encore. Bien qu'elle continue à se nourrir d'elle, l'humanité occidentale quitta donc, ici au moins, la terre.

Or elle y travaillait et en vivait depuis les années qui suivirent le néolithique. Récente, cette rupture peut passer pour un événement qui dépasse, et de loin, l'histoire usuelle, puisqu'il achève un segment temporel qui commence dans la préhistoire. On peut dire qu'au XX^e siècle et, spécialement, dans les années 1960-1970, le néolithique se termine.⁶³

« L'humanité occidentale quitta donc [...] la terre. ». L'humanité ? Peut-être. Mais quelques rares exceptions nous sont présentées dans les récits de Marie-Hélène Lafon. Joseph, Nicole, Paul, les oncles, la famille Santoire ; ces personnages n'ont pas quitté la terre, ils la travaillent, ils en vivent. Michel Serres nous aide donc à comprendre en quoi ces vies sont si singulières et méritent encore d'être racontées.

Aujourd'hui, le rapport à la nature, pour une majorité de la population occidentale, est de l'ordre de l'agréable ou de l'esthétique. Ce n'est plus, comme c'était le cas autrefois, un rapport utilitaire lié au travail. Pendant les vacances, il n'est pas rare que l'on sorte quelque temps de la vie citadine pour profiter d'un tourisme vert – dans l'espoir de respirer un air plus frais, plus pur, plus oxygéné, venant des montagnes ou de la mer – avant de repartir en ville aussitôt

⁶² Eadem, *Joseph*, op. cit., p. 23.

⁶³ SERRES, Michel, *Temps des crises*, Paris, Le Pommier, coll. « Manifeste », 2009, p. 12.

qu'approche la reprise. Cet environnement naturel, qui fut pendant des siècles notre principal environnement de travail, ne l'est plus, sinon de rares exceptions.

La fin effective de ce monde agricole produit inévitablement un changement de paradigme dans le rapport à l'environnement. Celui ou celle qui vit de la nature et y accomplit des gestes de survie et de production n'a évidemment pas la même perception du monde vivant que celui qui y entretient un rapport simplement esthétique. La problématique du travail porte ainsi en elle toute une série de tensions et d'oppositions.

Souvent du côté de ceux et celles qui travaillent encore de l'agriculture, les romans de Lafon invitent à penser – le plus souvent avec le personnage focal – la manière dont les paysans, ces « derniers Indiens », sont perçus par les autres et par eux-mêmes. Cette société paysanne, verticale et hiérarchique, induit aussi des différences fondamentales au sein même de ceux qui vivent dans ce monde agricole. Nous le retrouvons d'ailleurs dans les textes où l'ouvrier agricole n'a pas la même valeur que le patron, n'a pas la même place, ni les mêmes droits. Dans le champ agricole, le travail est ainsi un véritable enjeu de luttes et de tensions et contient en lui tout un système de valeurs. À l'image de Pierre Schoentjes qui, dans son ouvrage *Écrire la nature, imaginer l'écologie*, consacré à Pierre Gascar, prend le temps de traiter de considérations sociales dans un chapitre intitulé « La haine et la peine », nous laisserons dans ce chapitre beaucoup de place aux sciences sociales et à leurs enjeux. L'environnement ne sera pas pour autant laissé de côté. En effet, comme pour Gascar, les récits de Marie-Hélène Lafon montrent que « les enjeux sociaux et environnementaux sont interconnectés et qu'il est nécessaire de les considérer dans un ensemble. »⁶⁴

Dans les pages qui suivent, nous réfléchissons principalement au travail – à ses lieux, ses traces, ses exigences, ses tensions – ainsi qu'au rapport que ces paysans entretiennent avec lui en nous demandant en quoi cela influence leur perception de la nature. Trois des quatre romans seront principalement traités, à savoir *Joseph*, *Les derniers Indiens* et *L'Annonce* qui ont tous en commun d'avoir des paysans parmi leurs personnages principaux. Laurent et Marlène étant électricien et coiffeuse⁶⁵, *Le soir du chien* sera quelque peu laissé de côté le temps de ce chapitre. Le travail sera ainsi envisagé, dans ces romans, dans sa propension à configurer le lien à l'environnement, différent selon les modalités du rapport de chaque personnage avec ce qui l'entoure.

⁶⁴ SCHOENTJES, Pierre, *Écrire la nature, imaginer l'écologie. Pour Pierre Gascar*, Genève, Droz, coll. « Romanica Gandensia », 2021, pp. 70-71.

⁶⁵ Marlène est coiffeuse de formation, mais ne pratique pas.

1.2 Les lieux du travail

1.2.1 L'espace rural : entre nature et culture

Pour introduire ce premier chapitre, il est nécessaire de s'attarder quelque peu sur la question de l'espace. La société agricole des romans de Lafon étant une société extrêmement organisée et spatialement structurée, les actions prennent place dans des espaces bien distincts : chaque activité se déroule dans un certain lieu, défini en fonction de l'action elle-même. Cela ne pourrait être changé sans toucher au sens du roman et à la cohérence du monde agricole dépeint ; les lieux de Lafon n'ont rien d'interchangeable. L'espace rural des romans de l'autrice du Cantal est régi par des règles strictes. La dualité entre écoumène et érème, entre domestique et sauvage, entre culture et nature, y est manifeste. Cette opposition, héritée déjà de l'époque romaine mais renforcée au XIX^e siècle par le romantisme – qui transforme la vision d'une nature « douce et belle » en « sauvage et sublime »⁶⁶ –, continue à configurer, en Occident, le rapport à l'espace. Cette dichotomie découle d'une trajectoire historique, propre à nos latitudes, et n'a, comme l'a démontré Philippe Descola⁶⁷, rien d'universel :

Quelle beauté pourrait-elle bien présenter aux yeux de gens qui apprécient la nature lorsqu'elle est transformée par l'action civilisatrice et qui préfèrent décidément le charme bucolique d'une campagne où se lit l'empreinte du travail et de la loi au désordre touffu et humide de la forêt hercynienne ? C'est ce paysage romain – et les valeurs qui lui sont associées –, implanté par la colonisation au voisinage des cités jusqu'aux rives du Rhin et en Bretagne, qui va dessiner la figure d'une polarité entre le sauvage et le domestique dont nous sommes tributaires encore maintenant. Ni propriété des choses ni expression d'une intemporelle nature humaine, cette opposition possède une histoire propre, conditionnée par un système d'aménagement de l'espace et un style alimentaire que rien ne nous autorise à généraliser à d'autres continents.⁶⁸

Plusieurs changements de paradigme ont mené à l'opposition entre la nature et la culture qui nous paraît si universelle. Or, le concept de « nature » est une invention de la modernité européenne, fixé dans sa forme plus ou moins définitive au XVII^e siècle : dès la Grèce antique, la nature – même si le concept tel que nous le considérons aujourd'hui n'existe pas encore – devient un objet d'enquête ; avec le christianisme se renforce l'idée que nous, êtres humains, sommes extérieurs à cette nature ; au XVII^e siècle, la révolution mécaniste nous amène à

⁶⁶ DESCOLA, Philippe, « Le sauvage et le domestique », *Communications*, no. 76 : Nouvelles figures du sauvage, 2004, p. 36, URL : <https://doi.org/10.3406/comm.2004.2157> (page consultée le 16 janvier 2023).

⁶⁷ Voir l'article ci-dessus « Le sauvage et le domestique » de Philippe Descola ou bien encore son ouvrage paru en 2005 : *Idem, Par-delà nature et culture, op. cit.*

⁶⁸ *Idem*, « Le sauvage et le domestique », *art. cit.*, p. 35.

envisager le monde comme un espace mathématisable et réductible à des lois scientifiques ; enfin, c'est au XIX^e siècle que s'élabore l'idée de « culture » comme un concept opposé à celui de « nature »⁶⁹. Cette ontologie – le « naturalisme »⁷⁰ – nous est propre et a pu induire en grande partie, selon Descola, le désastre écologique actuel. En effet, cette mise à distance de la nature, qui voit en ce qui nous entoure de simples ressources à exploiter, aurait permis le développement du capitalisme industriel, lui-même responsable de la crise climatique.

Pourtant, même s'il est nécessaire de déconstruire cette conception essentialiste de la nature – puisque « la nature, ça n'existe pas »⁷¹ – l'opposition entre domestique et sauvage reste structurante dans la tête des personnages lafoniens : « La mère critiquait ces femmes qui ne portaient pas de chemises de nuit, mais des pyjamas, comme des hommes. C'étaient des façons de sauvages. » (*DI*, 77).

Ainsi, chez Lafon comme dans l'Occident romain, la territorialisation de l'espace oppose les parties cultivées à celles qui restent hors de portée de l'humain. Il me semble donc pertinent de séparer l'espace rural présent dans les textes en cinq sous-parties, à savoir la *domus*, l'*hortus*, l'*ager*, le *saltus* et la *silva* :

Il n'est donc que l'Occident qui inscrive dans sa topographie « l'inquiétante altérité » du sauvage, et l'Occident romain au premier chef puisque nous lui devons les grandes oppositions qui préforment toute notre conception du territoire. En particulier celle de la *villa* (ou *domus*) au milieu de son *ager*, ses champs, opposée d'une part au *saltus*, espace plus ou moins boisé de parcours des troupeaux, et à la *silva*, forêt profonde dont le destin est d'être un jour gagnée par la culture (Charpentier 2004).⁷²

L'*hortus*, quant à lui, fait référence au jardin cultivé sous la domination de l'humain. Cette répartition de l'espace en cinq parties sera utilisée pour réfléchir à l'organisation de l'espace rural dans les romans étudiés.

⁶⁹ RAIM, Laura, « Qui a inventé la "nature" ? », Les idées larges, ARTE France & upian, 2022, URL : <https://www.arte.tv/fr/videos/108567-003-A/qui-a-invente-la-nature/> (page consultée le 21 janvier 2023).

⁷⁰ Philippe Descola, dans son ouvrage *Par-delà nature et culture*, cité en note 58, définit quatre ontologies : totémisme, animisme, naturalisme et analogisme.

⁷¹ BADDOU, Ali, « "La nature, ça n'existe pas" avec Philippe Descola », Le Grand Face-à-face, France Inter, 15.10.2022, URL : <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/le-grand-face-a-face/le-grand-face-a-face-du-samedi-15-octobre-2022-2526218> (page consultée le 21 janvier 2023).

⁷² FABRE, Daniel, « Limites non frontières du Sauvage », *L'Homme*, no. 175/176, 2005, p. 435, URL : <http://www.jstor.org/stable/40590319> (page consultée le 16 décembre 2023).

1.2.2 Le rôle des hommes et des femmes

Dans l'œuvre de Lafon, la polarité est donc manifeste entre les lieux sauvages et ceux domestiqués par l'humain. Il est ainsi toujours important de s'attarder sur des questions très simples. Qui est-ce qui se situe où ? Et qu'est-ce qui s'y déroule ? Dans la société agricole, les rôles des hommes et des femmes sont par exemple extrêmement bien déterminés. Ainsi le sont leurs lieux respectifs. Alors que les hommes sont astreints aux travaux agricoles, les femmes – en plus des « travaux de la nuit » (*SC*, 20) – s'occupent de « tenir la maison » et, parfois, du fromage et du jardin. Selon la patronne dans *Joseph*, la « bru » se doit ainsi de :

Tenir la maison, cuisine, ménage et linge, et de s'occuper de tout ce qui doit être fait dans une ferme, le jardin, la volaille, les lapins ; sans parler des enfants, s'il y en a, quand il y en a, un ou deux ; et des fromages, à fabriquer matin et soir, à surveiller, à tourner et retourner et essuyer, même avec ces caves réfrigérées modernes qui n'enlèvent pas la peine ni le soin ; on pourrait ne jamais s'arrêter, d'ailleurs la patronne ne s'arrête jamais. (*J*, 60-61).

Dans cette citation, grâce au discours indirect libre, c'est la voix de la patronne qui est donnée à lire dans un style paratactique et énumératif. Ce style, cher à Marie-Hélène Lafon et très présent dans ses textes, rend bien compte littérairement de la démesure de la charge de travail de la patronne, et des femmes dans leur ensemble. Avec le polyptote⁷³ final – « on pourrait ne jamais s'arrêter, d'ailleurs la patronne ne s'arrête jamais » – la narration retourne sur la pensée de Joseph en focalisation interne, en insistant au passage sur le caractère illimité de ces tâches. La *domus*, cet espace privé et domestique où se passe la grande majorité des récits⁷⁴, distingue les hommes et les femmes par le rapport qu'ils entretiennent avec elle. Quand les hommes y trouvent simplement leur lieu de vie, les femmes, elles, y travaillent. Nicolas Rutz, qui consacre son article dans *Tensions toniques* à la culture de la propreté chez Marie-Hélène Lafon – « La propreté, entre comportement individuel et jugement collectif » –, évoque les travaux domestiques des femmes en ces termes :

Dès lors, l'entretien de la maison est une activité qui dépasse le simple souci d'hygiène. Par le soin apporté au ménage, les femmes soutiennent l'activité agricole des hommes et justifient leur place dans l'ensemble constitué par le domaine.⁷⁵

⁷³ « Cette figure consiste à employer dans la même phrase plusieurs fois le même mot à des cas différents ou un verbe à des modes, des personnes ou des temps différents. » Citation tirée de : RICALENS-POURCHOT, Nicole, *Lexique des figures de style*, Paris, Armand Colin, coll. « Synthèse », [1998], 2006, p. 79.

⁷⁴ C'est très visible dans *L'Annonce*, *Joseph* et *Les derniers Indiens*, un peu moins dans *Le soir du chien*.

⁷⁵ RUTZ, Nicolas, « La propreté, entre comportement individuel et jugement collectif », dans : KAEMPFER, Jean (dir.), *Tensions toniques. Les récits de Marie-Hélène Lafon*, op. cit., pp. 87-98, ici p. 92.

Aux pages 11 et 12 de *Joseph* se retrouve cette opposition entre les lieux et les travaux réservés aux hommes, et ceux réservés aux femmes :

La patronne appelle comme ça la petite pièce voûtée qui sépare la laiterie de la cuisine ; elle préfère que les hommes passent par là au lieu d'entrer directement par la véranda, c'est commode ça évite de trop salir surtout s'il fait mauvais ou quand ils remontent de l'étable avec les bottes. Cette patronne ne va pas à l'étable, elle s'occupe du fromage, tient sa maison et dit que dans une ferme il faut dresser les hommes pour qu'ils respectent le travail des femmes. (*J*, 11-12).

Ainsi, dans *Joseph* en tout cas, la laiterie – où sont fabriqués les fromages – est directement rattachée à la *domus*. En effet, bien que ce travail du fromage semble permettre aux femmes de s'extirper de leur astreinte à domicile, il n'y a, en fait, qu'une simple « pièce voûtée qui sépare la laiterie de la cuisine ».

L'article de Nicolas Rutz montre également que la culture du « propre en ordre » fait partie d'un système de valeurs organisé⁷⁶, où du côté positif se trouve le propre – associé à la culture – et de l'autre, le sale – qui pourrait avoir trait au monde sauvage. Ainsi, dans *Les derniers Indiens* par exemple, la mère Santoire est gardienne du « royaume » de Fridières et cela passe par le rapport qu'elle entretient à la *domus*. En effet, tout doit toujours y être « net » et « irréprochable », comme pour éviter qu'un ensauvagement ne s'empare de la maison. Il en est ainsi à propos des déchets de la famille : « [...] on savait que les sacs des Santoire seraient fermés, ficelés, nets, irréprochables. » (*DI*, 110). Dans *L'Annonce*, c'est Nicole qui « dans l'ordre domestique, n'aim[e] vraiment que ce travail, le passage du sale au propre » (*A*, 38). Ces figures matrimoniales sont donc gardiennes au sens le plus littéral du terme, veillant à ce que leurs mondes – Marie, Jean, Paul et les oncles y compris – ne dépassent pas les frontières qu'elles leur imposent. Dans *Les derniers Indiens*, la fenêtre donnant sur la « cour du linge » (*DI*, 18) des voisins est, pour Marie, une des seules échappatoires lui permettant de s'ouvrir sur l'extérieur et de quitter, ne serait-ce que visuellement, la *domus*.

Pour le travail, l'*hortus* est d'une plus grande mixité. À l'image de ce qui se passe dans *L'Annonce* où Annette⁷⁷ et les oncles⁷⁸ travaillent au jardin, l'espace de l'*hortus* peut être

⁷⁶ *Idem*.

⁷⁷ « Ainsi la vit-on, dès le premier été, au potager, chapeauté de paille légère, cueillir petits pois et haricots verts, groseilles et framboises, ou autres légumes et fruits d'acabits divers, tâche qui rebutait Nicole et dont les oncles ne s'acquittaient plus qu'à grand-peine. Annette, patiente, silencieuse et zélée, les soulagea, introduite en ces fonctions par Paul qui savait le territoire partiellement vacant. Les oncles ne protestèrent pas, se résignant avec magnanimité, et risquèrent même à la fin de la deuxième saison quelques commentaires élogieux sur la constance d'Annette dans les fastidieuses cueillettes et sa persévérance dans la confection soignée de conserves destinées à la maisonnée. » (*A*, 78-79).

⁷⁸ « [...] le jardin des oncles [...] » (*A*, 82).

occupé par des femmes comme par des hommes. *L'ager*, quant à lui, semble réservé à la gent masculine. Les femmes, le plus souvent proscrites de ce territoire au cœur du métier de paysan, n'y prennent place qu'en tant que « femmes de » ; elles ne travaillent pas la terre, elles aident. Parfois même, selon les besoins économiques, elles sont amenées à chercher un métier à l'extérieur de la ferme. Paul en parle en ces termes dans *L'Annonce* :

À Nevers, déjà, Paul avait expliqué combien c'était difficile, pour les femmes de paysans, fussent-elles du cru, de s'employer contre rémunération en dehors de la ferme. Les temps, certes, changeaient ; quelques années plus tôt, il eût encore été impensable, pour l'honneur d'une famille et d'une maison, qu'une épouse de propriétaire ou de fermier prospère quémândât le moindre emploi, le travail salarié restant l'apanage des femmes auxquelles leur naissance ou une mésalliance ou un extraordinaire et flagrant malheur imposait un destin ancillaire. Un rien de cette raideur ancienne demeurerait qui se heurtait aux contraintes économiques chaque jour plus pressantes ; [...]. (A, 115).

Ce nouveau rapport des femmes au travail rend compte d'un important changement sociétal du monde rural. Comme l'explique Anne-Rachel Hermetet dans son article « Vincent, Joseph, Paul et les autres : Voix et figures de paysans dans la fiction française contemporaine » : « [...] il s'agit d'un trait de société : ce qui autrefois était indice de pauvreté et de déclassement devient une nécessité et donc une aubaine [...] »⁷⁹. Dans *L'Annonce*, Paul parle significativement des « femmes de paysans » et des « épouse[s] de propriétaire ou de fermier prospère » ; les femmes ne sont pas elles-mêmes ces paysannes ou ces fermières prospères. *L'ager* est donc le strict apanage des hommes et est, avec le *saltus* – cette terre non cultivée ou sauvage mais possiblement vouée à l'élevage et au pacage⁸⁰ –, le lieu principal des travaux agricoles.

1.2.3 Proximité avec la sauvagerie

Selon Jean-Yves Laurichesse, le monde sauvage et le monde rural ont une histoire commune :

[Le monde rural] est né du défrichement du monde sauvage, de la forêt primitive, quand on y a ouvert les premières clairières. Rappelons que *silva* (la forêt en latin) est à l'origine du mot *sauvage*, et que *rus* (la campagne) vient d'une racine indoeuropéenne, *reuos*, qui signifie « espace libre ». C'est en dégagant les premiers espaces de la sauvagerie primitive pour y

⁷⁹ HERMETET, Anne-Rachel, « Vincent, Joseph, Paul et les autres : Voix et figures de paysans dans la fiction française contemporaine », *L'Esprit Créateur*, vol. 57, no. 1, 2017, pp. 58-70, ici p. 63, URL : <https://www.jstor.org/stable/26378165> (page consultée le 25 janvier 2023).

⁸⁰ « Le *saltus* est pour les Romains et les Gallo-Romains une terre non cultivée ou sauvage (espaces plus ou moins boisés), éventuellement vouée à l'élevage ou plus précisément au pacage », citation tirée de la page Wikipédia « *Saltus* », URL : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Saltus> (page consultée le 22 janvier 2023).

élever des bêtes et y semer des graines que l'homme du néolithique a créé ce qui deviendra le monde rural.⁸¹

De ce fait, les paysans ont pendant longtemps été considérés comme des sauvages et classés du côté de la sauvagerie. Avec l'arrivée de la société moderne et l'important exode rural, ce rejet s'est de plus en plus fait sentir jusqu'à transformer le regard porté sur la campagne :

De ce fait, le monde rural, qui est désormais « hors-les-murs », va être progressivement rejeté du côté du sauvage, plus proche en tout cas de la forêt que de la ville. De sorte que, dans cette nouvelle organisation de l'espace, la limite qui séparait au début le rural du sauvage sépare désormais d'un côté l'urbain, promu centre de l'activité, du progrès, de la civilisation, de l'autre le rural *et* le sauvage, qui sont du côté de la « nature », c'est-à-dire du *natal*, du primitif, de l'origine. Comme l'écrit le géographe Augustin Berque, à qui j'emprunte cette analyse, « la ville a naturalisé la campagne : elle l'a convertie en nature. Depuis lors, la campagne, c'est la nature.⁸²

Les paysans de Lafon ne dérogent pas à la règle puisque, dans l'œuvre de l'autrice, les montagnards du Cantal sont perçus par les autres – par ceux et celles qui ne viennent pas du pays – comme étant des sauvages : « [...] les filles de l'école des sœurs nous regardaient comme des bêtes curieuses, les trois sauvages de la montagne ; elles faisaient les demoiselles ; elles avaient des souliers vernis. » (*SC*, 71). Outre ce passage de *Le soir du chien*, citons encore un extrait de la page 71 de *Les derniers Indiens* : « Ses parents tenaient une épicerie à Mende, elle parlait avec un fort accent du Sud et disait que les paysans du Cantal étaient tous des sauvages de la montagne. » (*DI*, 71). Pour faire barrage à cette identité de sauvage qu'on leur assigne, certains personnages de nos récits, avec la mère Santoire en première de cordée, assignent à leur tour à d'autres cette même identité. À force de se faire reprocher cette proximité et cette histoire commune à la nature, ces personnages essaient de s'en distancier, ne serait-ce que symboliquement. Dans *Les derniers Indiens*, les deux familles – Santoire et Lavigne, ces deux métonymies des sociétés traditionnelle et moderne –, s'opposent par exemple sur la perception qu'ils ont d'un repas à l'extérieur. Pour les Santoire, « manger dehors » est un interdit :

La mère avait horreur de manger dehors, dans la nature, c'étaient des façons de romanichels ; on mangeait chez soi, à l'intérieur, quand on avait une maison digne de ce nom, surtout par ces chaleurs. (*DI*, 86-87).

Le rapport à la nature entretenu par les Santoire est donc fait d'interdits, imposés afin de se distancier de cette image de sauvages trop proches de la nature. Dans le chapitre suivant, lui

⁸¹ LAURICHESSE, Jean-Yves, *Lignes de terre. Écrire le monde rural aujourd'hui*, op. cit., p. 11.

⁸² *Ibid.*, pp. 12-13.

qui traite des Lavigne, nous apprenons qu'à l'inverse des Santoire, la famille Lavigne, elle, mange souvent dehors :

Ils se promenaient aussi l'hiver, ou quand il pleuvait. Les femmes ouvraient alors des parapluies pliants de couleurs vives qui faisaient des trous dans le gris, contre le vert. Les jours de grand beau, ils mangeaient dehors, dans la cour du devant, on entendait tout, les voix, les rires, les chansons d'anniversaire, et l'accordéon. (*DI*, 87-88).

Ainsi, cette activité qui, pour nous, est issue d'une relation banale à la nature est synonyme de sauvagerie pour la mère Santoire. Le rapport que chacun et chacune entretient à la nature est donc, en partie, lié à son histoire, à ses conditions d'existence et à ce que les autres en perçoivent ; rappelons, avec Jean-Yves Laurichesse, qu'il « n'existe pas de sauvage en soi, sans un homme pour le dire et l'éprouver [...]. »⁸³

1.3 Un regard extérieur

1.3.1 Un travail sans fin

Les textes de Lafon sont loin de présenter un monde rural idyllique et dépeignent plutôt la dureté du travail et de la vie qui l'accompagne. Le paysan n'exerce pas simplement un métier, c'est toute sa vie qui est engagée : « Ne pas trop parler du métier d'abord, pas uniquement du métier même si c'était toute sa vie ou presque [...]. » (*A*, 47). Dans *L'Annonce*, la venue d'Annette – cette étrangère, novice du monde rural – permet d'ailleurs de rendre compte de la brutalité de ce travail :

Les premiers jours de juillet, très tôt, après le départ de Paul happé par les tâches, hâtif et ramassé, déjà, pour cette lutte que ce serait, toute la journée, d'accomplir les besognes, les unes après les autres et ensemble, organiquement enchaînées, le soin des bêtes et des machines et la fenaison, ces matins-là, au commencement, Annette, que pétrifiait encore le nœud du métier de Paul dans lequel il était pris, ligoté serré tenu, métier dont elle ne savait rien, ni les gestes ni les odeurs, traces, marques, stigmates, ni les lancinantes fatigues ou tenaces douceurs ou prébendes inattendues [...]. (*A*, 52-53).

Cette évocation du métier de paysan par le narrateur, mais pétri par la pensée d'Annette en focalisation interne, montre bien les exigences et la rudesse de ce métier : Paul commence « très tôt », il est « happé », « ramassé », pour une « lutte » afin d'accomplir « des besognes ». Les

⁸³ *Ibid.*, p. 12.

termes sont très forts et, comme le révèle cette liste non-exhaustive, très nombreux. La narration paratactique et énumérative – par le rythme qu'elle inflige – ne laisse pas le lecteur reprendre son souffle, à l'image de Paul, « happé par les tâches » qu'il fait « les unes après les autres » « organiquement enchaînées ». L'usage de l'asyndète⁸⁴ – « ligoté serré tenu » – et de la répétition en « ni » et en « ou » renforcent encore plus cet effet d'accumulation. Enfin, la longueur de la phrase – qui tient sur 16 lignes dans l'édition « Folio » –, paradoxalement associée avec de la parataxe, rend compte de cette multitude de tâches à accomplir au cours d'une seule et même journée. Ce n'est ainsi plus le travail qui se subordonne à la vie, mais la vie qui se subordonne au travail : « Le père et Jean restaient assis à la table de la cuisine quand ils ne s'occupaient pas des bêtes et des choses de la ferme qui réclament toujours et toujours continuent, même quand on se marie, même quand on meurt. » (*DI*, 28). À nouveau, l'utilisation de figures de style touchant à la répétition, comme l'anadiplose⁸⁵ – « qui réclament toujours et toujours continuent » –, permet de rendre compte de ce mouvement perpétuel induit par le travail de la terre et des bêtes. Comme l'a compris Éric dans *L'Annonce* : « [...] le travail command[e] tout à Fridières » (*A*, 130).

1.3.2 La perception de la nature comme fruit de la socialisation ?

Du point de vue de la narration, l'arrivée d'Annette et d'Éric à Fridières, venant tous deux du Nord de la France, permet toute une gamme de réflexions sur le monde rural qu'un paysan, trop pris dans cet univers-là, ne pourrait pas avoir. En effet, le travail étant au cœur de la vie de Paul, de Nicole et des oncles, ceux-ci n'ont pas assez de recul pour le penser. Alors – à la manière de Marie-Hélène Lafon qui, en s'en allant sur Paris, creuse une assez grande distance entre elle et son milieu d'origine pour prendre la plume et le raconter – Annette, distante par naissance de ces régions montagnardes, observe ce monde avec un regard extérieur.

À ce titre, les descriptions de paysages sont significatives. Lafon ne décrit pas beaucoup les paysages cantaliens contrairement à ce qui pourrait être attendu de sa part. L'explication est simple : la plupart des personnages principaux des romans étudiés sont des paysans dont la perception de la nature est principalement utilitaire, comme un lieu de vie et de travail. Voici ce qu'en écrit Anne-Rachel Hermetet :

⁸⁴ « "Sorte d'ellipse par laquelle on retranche... les conjonctions simplement copulatives qui doivent unir les parties dans une phrase" (*Littre*). Les éléments apparaissent les uns à la suite des autres sans liens, juxtaposés. » Citation tirée de : RICALENS-POURCHOT, Nicole, *Lexique des figures de style, op. cit.*, p. 26.

⁸⁵ « Cette figure est un procédé d'enchaînement dans lequel le dernier mot d'une proposition rebondit comme premier mot de la deuxième proposition [...]. » Citation tirée de : *Ibid.*, p. 10.

Ainsi le monde rural autour de ces personnages n'est-il perçu qu'en tant qu'il est lieu de travail, d'un travail difficile et peu rémunérateur. La vie simple est aussi, surtout, produit de la faiblesse économique et non idéal à rechercher. Il ne s'agit pas d'un espace de promenade ou de contemplation, mais d'une terre à cultiver, à défendre.⁸⁶

Il serait alors étonnant de voir celui qui marque le paysage de son empreinte et y travaille tous les jours le décrire comme on décrirait un tableau de la Renaissance. Pendant leur temps de pause, les paysans ne partent pas non plus en balade. À l'inverse, dans *Le soir du chien*, Marlène, qui n'est pas du pays, se distingue justement par ceci du reste de la communauté :

L'après-midi, Marlène marchait. Elle remontait le cours de la rivière ; elle allait au long des plateaux d'herbe rase. Cette marche hors les routes, hors les sentiers des hommes, par tous les temps, pour rien, sans fusil, sans chien, seule, suffisait à la signaler à l'attention de tous, à l'isoler ; [...]. Se promenait-on dans la commune ? Non. C'était affaire de retraités oisifs ou de citadins désœuvrés ; affaire de soirs tièdes, ou, à l'extrême rigueur, de digestions dominicales. Alors les femmes allaient en grappes, au bord des routes, précédées de chiens, flanquées d'enfants robustes aux jambes torsées. [...] On disait : « Ils ont quelqu'un aujourd'hui ; les femmes se promènent. » Mais personne n'allait ainsi, seul, au long d'une rivière tortueuse, ou à la lisière mauve des bois nus. Ça n'avait pas de sens. (SC, 55-56).

Ces personnages extérieurs permettent ainsi de rendre compte, parce qu'ils diffèrent de ceux du pays, des diverses perceptions et pratiques quand il s'agit d'appréhender le monde vivant. Le rapport que chacun ou chacune entretient avec la nature n'a rien d'inné : il est, entre autres, le fruit de nos socialisations, de notre *habitus* et de toutes les caractéristiques sociologiques qui ont fait de nous ce que nous sommes. Ainsi, le paysan qui travaille la terre ne pourra pas avoir le même rapport à l'environnement que le citadin qui ne le côtoie que quelques jours par an. Dans *L'Annonce*, c'est aussi le regard de l'étrangère, Annette, qui permet d'appréhender ce monde nouveau. L'univers décrit est anthropisé, marqué par les traces du travail agricole : « L'œil s'épuisant à ne rien saisir : des odeurs s'affolaient, de foin de terre noire de chemins creusés de bêtes lourdes. » (A, 20). Le foin, la terre noire, les chemins creusés, les bêtes lourdes ; aucun d'eux ne seraient là, dans cet état, sans le passage préalable du paysan. Dans un entretien accordé à Serge Weber, Lafon voit d'ailleurs les traces de cette présence humaine avec émotion :

Ce qui m'émeut profondément, c'est la trace du travail, la marque du travail, par exemple les vignes, les cultures en terrasses. Et, oui, le bocage aussi. Et je cherche les bêtes. Les vaches, les moutons,

⁸⁶ HERMETET, Anne-Rachel, « Vincent, Joseph, Paul et les autres : Voix et figures de paysans dans la fiction française contemporaine », *art. cit.*, p. 66.

les chèvres, mais surtout les vaches. Beaucoup moins les chevaux que je n'ai pas connus comme bêtes de travail. J'ai d'abord ce rapport-là au paysage. « Le paysage est un travail », cela ne me quitte pas.⁸⁷

La distance spatiale – qui sépare Paris du Cantal⁸⁸ – et la distance temporelle – qui sépare l'enfance paysanne de Lafon de sa vie d'autrice – permettent donc d'appréhender avec émotion ce que, ceux et celles restés là-haut, considéreraient comme de la plus grande banalité.

1.4 L'irruption de la modernité

1.4.1 Santoire vs Lavigne

L'arrivée de la « modernité », que Denis Bussard identifie « comme le moment historique qui voit la juxtaposition de deux modèles de sociétés antagonistes »⁸⁹, durant la seconde moitié du XX^e siècle, chamboule complètement l'univers du travail agricole : la hiérarchie de l'ancien monde éclate pour laisser la place à de nouvelles hégémonies et les valeurs qui sous-tendent cet univers se redéfinissent. Pour penser ces problématiques, convoquons Peter Berger et son *Invitation à la sociologie* :

Dans la société occidentale contemporaine, la forme de stratification la plus importante est le système de classes. [...] Une société de classes est ainsi généralement caractérisée par un haut degré de mobilité sociale, ce qui veut dire que les positions sociales ne sont pas fixées immuablement, que beaucoup de gens montent ou descendent des échelons sociaux au cours de leur vie et qu'en conséquence, aucune position n'est tout à fait assurée. Aussi les signes symboliques de la position sociale sont-ils très importants. Par l'usage de différents symboles (objets matériels, manières de se comporter, goût, langage, fréquentations voire opinions appropriées), on ne cesse d'exhiber à tous la position à laquelle on est parvenu.⁹⁰

Les romans de Lafon rendent ainsi fortement compte de l'irruption de la modernité et de tous les changements sociaux que celle-ci implique. Dans *Les derniers Indiens* par exemple, la structure même du récit oppose la famille Santoire, cette vieille famille de paysans propriétaires représentant la société traditionnelle, à celle des Lavigne, ces travailleurs qui se situent du côté de la société moderne. Alors que les Santoire, par leur statut de propriétaires terriens, régnaient

⁸⁷ LAFON, Marie-Hélène, WEBER, Serge « Paysage, langue, corps : d'où écrire la marge ? Entretien avec Marie-Hélène Lafon », *EchoGéo* [En ligne], no. 41, 2017, p. 2, URL : <http://journals.openedition.org/echogeo/15098> (page consultée le 25 janvier 2023).

⁸⁸ À savoir quelques 416 kilomètres à vol d'oiseau.

⁸⁹ BUSSARD, Denis, « Marie, de la rumination à l'ataraxie », dans : KAEMPFER, Jean (dir.), *Tensions toniques. Les récits de Marie-Hélène Lafon, op. cit.*, pp. 145-181, ici p. 145.

⁹⁰ BERGER, Peter L., *Invitation à la sociologie*, Paris, La Découverte, coll. « Grands Repères », 2014, pp. 118-119.

autrefois sur « le royaume »⁹¹, ce sont maintenant les Lavigne, ces simples travailleurs, qui sont en train de « monter [...] les barreaux de l'échelle » (*DI*, 44) sociale de ce monde en mutation :

Les voisins étaient de gros travailleurs. Même la mère le disait, en serrant les lèvres parce que les voisins n'avaient jamais eu d'employé chez eux, n'avaient jamais fait travailler les autres. Le signe était là. Du temps du père de la mère on avait eu trois employés dans la propriété. (*DI*, 42-43).

Pourtant, bien que l'affaire agricole des Lavigne ait du succès, la mère refuse – contrairement à Marie – de situer « les voisins [...] en haut de l'échelle des paysans » (*DI*, 44) :

La mère n'aurait pas été d'accord. Elle aurait dit qu'ils n'avaient pas les manières, qu'ils ne les auraient jamais, surtout pas avec les mariages qu'ils avaient faits. (*DI*, 44).

Ces « manières » sont, pour reprendre la citation de Berger, les « signes symboliques de la position sociale » dont la mère Santoire use pour exhiber sa position d'antan. Le travail de la terre est ainsi un champ de luttes et de tensions qui, bien que relativement peu présent concrètement dans le texte, reste toutefois celui qui dicte la vie paysanne et ses horaires, et hiérarchise son monde social.

De plus, du fait de l'alternance des chapitres – les chapitres impairs traitant des Santoire et les chapitres pairs des Lavigne – l'opposition entre les deux familles devient un élément de structure, presque immanent au récit. Pour l'illustrer, il suffit de s'intéresser aux phrases de départ des chapitres qui sont, le plus souvent, des phrases d'action indiquant la thématique traitée. Ainsi, les parties cinq à neuf voient s'alterner des phrases telles que : « Marie ne croyait pas en Dieu. » (*DI*, 36) / « Les voisins étaient de gros travailleurs. » (*DI*, 42) / « Jean se lavait beaucoup. » (*DI*, 49) / « Les emprunts des voisins au Crédit Agricole étaient énormes. » (*DI*, 54) / « Marie n'aimait pas nourrir. » (*DI*, 60). À l'opposition thématique entre les deux familles s'ajoute ainsi, par cette alternance, une opposition structurelle. Alors que les Lavigne « croiss[ent] » (*DI*, 68), les Santoire vont « vers le rien » (*DI*, 63) : ces évolutions familiales valent par métonymie pour celles de leurs mondes respectifs. La modernité balaie la société traditionnelle d'un revers de manche pour faire de la place à la société moderne.

⁹¹ « Elle se souvenait de la mère lointaine comme une reine en son royaume, et aussi de Pierre immense et puissant » (*DI*, 96) ou encore « [...] Marie avait senti que l'ordre ancien était restauré, et que la mère, par la mort éclatante du fils prodigue et vaincu, avait recouvré son trône et son royaume » (*DI*, 109).

1.4.2 Modifications dans le rapport à l'environnement

Mais alors, quels changements dans le monde du travail agricole la modernité implique-t-elle ? Il s'agit principalement d'une course à la productivité, passant par la mécanisation. L'irruption de la technologie dans le monde agricole creuse un gouffre entre ceux qui en usent, comme les Lavigne, et les autres restés en marge de la modernité. À ce titre, l'entrée en usage des clôtures électriques en dit beaucoup sur le changement de paradigme qui s'opère, avec l'irruption de la modernité, qui impose une distanciation vis-à-vis des bêtes⁹² et de l'environnement :

[Marie voyait la Santoire] aussi à l'automne quand elle allait encore garder les vaches avec le chien. Elle l'avait fait longtemps, même après l'entrée en usage des clôtures électriques. [...] Elle n'aurait parlé de ça à personne, mais, plus tard, quand la mère avait dit qu'elle n'irait plus garder, que même les enfants ne le faisaient plus dans les autres maisons, que ça ne servait à rien, qu'il fallait vivre avec son siècle, elle avait regretté les larges yeux mouillés des vaches lentes et l'odeur de la Santoire. (*DI*, 83-84).

Les derniers Indiens donne d'ailleurs régulièrement la possibilité à Jean de faire entendre sa voix, grâce au discours indirect libre, à propos des voisins :

Marie entendait plus qu'elle n'écoutait, et s'étonnait seulement qu'il y eût depuis si longtemps, sous la peau de Jean, compressées derrière ses dents pointues, comprimées, contenues, retenues, concassées entre ses os durs, tant de paroles prêtes à l'emploi. Les voisins auraient tout, prendraient tout, ils ne connaissaient rien, ils n'étaient que des brutaux en agriculture mais ils croyaient savoir, et les banques leur donnaient raison ; [...]. (*DI*, 147).

Il en va de même aux pages 56 et 67 où Jean « s'[est] mis à parler du travail des voisins » :

Quand ils n'avaient plus eu de bêtes du tout, pas même une poule ou un lapin, Jean s'était mis à parler du travail des voisins, [...] ils calculent les rations de chaque bête par ordinateur, ils ont des écrans dans les maisons pour surveiller les vélages, les bêtes sont nourries toute l'année avec des compléments, pas de cochons une fosse pour le petit-lait à cause des normes de l'Europe, ils exploiteront les prés plats, ils planteront le reste en résineux pour éviter la friche qui gagnerait tout, ils font inséminer les vaches, tous les veaux partent à trois semaines, ils sont spécialisés, ils feront du hors-sol, leurs jeunes resteront, [...] c'est la plus grosse ferme du canton, ils auront la commune entière. (*DI*, 56-57).

En plus de montrer le contraste entre les Santoire qui n'ont plus « de bêtes du tout » et les Lavigne qui eux « auront la commune entière », cette citation propose une longue énumération développant les répercussions de l'arrivée de la modernité dans le domaine agricole : la

⁹² Cf. *infra*, 4.2.3, « Mise à distance par la modernité ».

technologie est de plus en plus utilisée, avec des rations qui sont calculées par ordinateur et des écrans pour surveiller ; le rapport aux bêtes des paysans se modifie en ne considérant ces animaux plus que comme des ressources à exploiter à leur plein potentiel ; enfin il est annoncé que les voisins exploiteront les « prés plats ». L'usage du terme « exploiter » est intéressant par son caractère polysémique. En effet, en plus de signifier : « faire valoir, tirer profit en faisant produire », exploiter peut aussi vouloir dire : « tirer abusivement profit »⁹³. Cela en dit long sur le nouveau rapport à l'environnement qui se dessine parallèlement à cette course à la mécanisation. Dans *Joseph* par exemple, le patron utilise « encore » dans sa ferme « la barre de coupe [...] pour faucher les pentes ou d'autres endroits qui n'auraient pas supporté la rotative et le gros tracteur » (*J*, 22-23), en ayant toutefois conscience d'employer des « méthodes dépassées ». Jean, dans la citation précédente, parle aussi des « normes de l'Europe », à savoir la PAC – cette politique agricole commune – décidée à Bruxelles et mise en place à l'échelle de l'Union européenne.⁹⁴ Avec son orientation productiviste, elle modifie largement le rapport que les petits paysans entretiennent avec leur métier, la façon d'exploiter les ressources naturelles, et, par voie de conséquence, avec l'environnement dans son ensemble. Dans *L'Annonce*, lors de la première rencontre de Paul et d'Annette à Nevers, Paul, pris en tenaille entre la société traditionnelle de ses oncles et l'irruption de la modernité, ne peut s'empêcher de parler des difficultés liées à son métier dont il voit en Bruxelles la principale responsable :

Les paysans s'étrangeaient avec des crédits pour du matériel toujours plus puissant, plus compliqué, et pour des bâtiments modernes, énormes, disproportionnés, [...]. Les mots se déroulaient, coulaient ; il serait parti dans des explications sur le cours des marchés, les prix ; tout se décidait ailleurs, à Bruxelles et plus loin, hors de portée des producteurs qui n'avaient qu'à se soumettre, à s'adapter, à changer de méthode, de système, et pourquoi pas de métier aussi, au fond ils voulaient peut-être ça, en haut lieu, que les paysans comme lui disparaissent, que tout s'arrête et que la friche mange les pays. (*A*, 46-47).

Dans ce passage en discours indirect libre, les énumérations prennent la forme de gradations⁹⁵ ascendantes où chaque terme est de plus en plus fort : « bâtiments modernes, énormes, disproportionnés ». Cela a pour effet évident de renforcer par le style ce qui est dit au niveau

⁹³ Définitions du verbe « exploiter », CNRTL, URL : <https://www.cnrtl.fr/definition/exploiter> (page consultée le 29 janvier 2023).

⁹⁴ « La politique agricole commune en bref », Site de la Commission européenne, URL : https://agriculture.ec.europa.eu/common-agricultural-policy/cap-overview/cap-glance_fr (page consultée le 30 janvier 2023).

⁹⁵ « C'est une succession de termes, syntaxiquement équivalents, qui généralement ont un sens de plus en plus fort : on a alors affaire à une gradation ascendante. » Citation tirée de : RICALES-POURCHOT, Nicole, *Lexique des figures de style*, op. cit., p. 48.

sémantique. La métaphore finale annonce quant à elle, avec la disparition des paysans, la victoire du sauvage sur le domestique.

Dans *Joseph*, ces difficultés financières amènent la faillite et la mise en vente de nombreuses fermes :

Joseph y repensait, il avait été jeune dans cette ferme de la commune de Ségur dans la vallée de la Santoire, maintenant ça n'était plus une seule ferme, les terres avaient été vendues d'un côté, à deux paysans différents qui faisaient tourner de grosses exploitations, et la maison, une forte maison presque carrée avec des sculptures dans la pierre de chaque côté de la porte d'entrée et au moins sept pièces en tout, la maison n'était plus dans la famille, elle était devenue une résidence secondaire très bien entretenue. (*J*, 16).

D'un point de vue lexical, la « ferme » est remplacée par de « grosses exploitations » et la « maison » par une « résidence secondaire ». Ces requalifications redéfinissent complètement ces lieux et le monde rural de cette région du Cantal. En effet, l'arrivée de touristes verts, détenteurs de résidences secondaires, va amener une réorganisation du territoire campagnard comme celui d'un lieu de loisir, plutôt qu'un lieu de vie et de travail. Ces importants changements sociétaux auront bien sûr des répercussions sur l'environnement de ces régions. Dans *L'Annonce*, malgré la crise à laquelle fait face le monde paysan, Paul n'est pas prêt à abandonner :

Quelque chose en lui ne pliait pas, ne plierait pas, même si, bien plus que dans les générations précédentes, les hommes de son temps se devaient de s'arranger avec les banques et les lois de l'économie entrées, pour n'en plus ressortir, en leur ancestral pré carré dans le riche sillage des primes et des injonctions de la politique agricole commune. (*A*, 76-77).

En ce sens, *L'Annonce* est sans doute le texte qui laisse le plus d'espoir à ses personnages principaux ; autant par la relation qui se développe et qui tient entre Annette et Paul, que par l'exploitation agricole qui réussit à continuer malgré tout.

1.4.3 Le choc des générations

L'arrivée de la modernité est créatrice de tensions – intériorisées comme naturelles – au sein même du cercle familial : « [...] le conflit c'était normal entre les vieux et les jeunes. » (*A*, 48). En effet, apportant son lot de nouvelles valeurs et façons de penser, elle met en opposition la génération des oncles/parents à celles des neveux/fils ; « les premiers résistant aux

changements⁹⁶ dont les seconds sont porteurs. »⁹⁷. Comme l'identifie Anne-Rachel Hermetet : « la structure [du monde paysan] – l'autonomie de la ferme familiale et l'espace restreint qu'elle délimite – favorise les oppositions, qu'il s'agisse des méthodes de culture et d'élevage, ou, plus largement, des modes de vie. »⁹⁸. Ainsi, les changements de mentalités modifient le rapport du paysan à son métier. Dans *Joseph*, Michel, le frère de Joseph, intériorise ces nouvelles injonctions de vitesse et de progrès :

[I] disait aussi faire fissa pour aller vite, ou fissa fissa pour accélérer le mouvement, il le disait aux vaches, à Joseph et même au père quand il revenait en permission au moment du régiment ; il aidait pour faner et pour traire, il était excellent pour la mécanique, et de bonne volonté, et pas méchant, et doux avec la mère ; il aurait bien donné la main pour n'importe quoi, mais on sentait que tout était trop lent pour lui, trop lent trop vieux trop petit usé fini fini rétamé foutu. (*J*, 76).

Le rapport de la nouvelle génération au monde du travail agricole modifie le rapport à l'environnement. En effet, on le voit avec la citation ci-dessus, les vaches sont elles aussi prises dans ces impératifs de vitesse et d'efficacité. Dans *Joseph*, la ferme agricole des patrons est au cœur des tensions : les divergences entre modernité et tradition opposent ici également la génération des parents à celle du fils. Ces enjeux se laissent entrevoir par le truchement de la pensée de Joseph – le personnage focal de ce psycho-récit – qui reste toutefois du côté de l'ancienne génération. Ainsi, même si « sur les papiers, tout est au nom du fils depuis qu'il s'est installé juste en sortant de l'école » (*J*, 56), lui qui décide « de plus en plus [...] tout seul » (*J*, 46), ce sont encore les parents que Joseph appelle par leur fonction de patron et de patronne. L'ouvrier agricole, comme l'est Joseph lui-même, se trouve ainsi régulièrement au milieu des conflits : « Dans les fermes où on se fait la guerre entre vieux et jeunes, c'est dur pour l'ouvrier qui se trouve sans savoir de quel côté se tourner quand l'un a dit blanc et l'autre noir. » (*J*, 56). Souvent, il est même au cœur du problème. En effet, avec la crise que subit le monde agricole et qui le modifie en profondeur, l'employé n'est plus un atout pour les exploitations. Lafon évoque la pensée du fils à ce sujet : « [II] pense qu'ils travaillent pour payer l'ouvrier, à cause des charges, et que c'est un système périmé. » (*J*, 56). Les ouvriers agricoles se font alors de plus en plus rares et, Joseph, de plus en plus seul :

⁹⁶ Il s'agit d'un effet d'*hysteresis* de l'*habitus* ; ces situations où les dispositions premières des individus ne leur permettent pas de s'adapter – l'*habitus* évolue lentement – au nouveau contexte. Je reviendrai plus en détails sur la notion d'*habitus* de Pierre Bourdieu dans le chapitre 2.

⁹⁷ HERMETET, Anne-Rachel, « Vincent, Joseph, Paul et les autres : Voix et figures de paysans dans la fiction française contemporaine », *art. cit.*, p. 63.

⁹⁸ *Idem.*

Joseph comprend ; il voit que les autres qui travaillaient dans les fermes avec lui pendant toute sa vie ont changé de métier ou étaient toujours plus vieux et sont morts, de boisson, de maladie, ou de vieillesse, de l'une ou de l'autre ou des trois à la fois, il est seul à continuer, ou presque seul, quatre ou cinq par canton, pas plus. (*J*, 56-57).

1.5 Le travail d'écriture

Bien que la thématique du travail – à travers la tension persistante entre tradition et modernité – soulève diverses problématiques sociologiques et sociétales, il ne faut pas perdre de vue que chacun de ces enjeux influe directement sur l'environnement. Anne-Rachel Hermetet, qui compare le paysan David au banquier Goliath, affirme que chez Marie-Hélène Lafon : « la critique de ce système est explicite, qui, au nom d'objectifs productivistes et politiques, ne permet plus à une famille de vivre de son travail, sur sa terre. »⁹⁹. Ainsi, bien que, selon moi, la critique de ce système reste toutefois modérée dans ses textes, Lafon met en avant les difficultés à vivre, dans ce contexte-là, de la terre tout en gardant une relation respectueuse de l'environnement. De nombreuses problématiques se posent ainsi à l'aune de ces modifications sociétales. Est-il possible de vivre de ces grosses exploitations agricoles sans pour autant ne voir en l'environnement que de simples ressources à exploiter ? Cela signifie-t-il donc que « c'était mieux avant » ce passage à la modernité ? Bien qu'ils invitent à la réflexion, les textes de Lafon ne cherchent pas à donner de réponses univoques. En effet, même si les personnages sont critiques et souffrent de ce système, il ne faut pas oublier que nous sommes, en tant que lecteurs et lectrices, plongés par la focalisation interne dans la pensée même de ces paysans. Parallèlement le travail agricole traditionnel, celui des parents Santoire, des oncles de Paul et des patrons de Joseph, n'est pas non plus idéalisé et les traces de ce travail se perçoivent sur les corps, objets du prochain chapitre :

En juillet à Fridières, Annette avait connu le vrai corps de Paul, un corps en état d'urgence, aiguisé par les travaux immuables et les fenaisons pressantes, un corps d'homme qui court, qui lutte, entre les prés et l'étable, les bras le torse le dos le ventre les cuisses rompus à d'autres étreintes, aux bêtes rétives, aux outils, aux rouleaux de ficelle dure, aux écrous qui résistent dans les rouages chauds des machines. (*A*, 97).

Finalement, même si les romans de Marie-Hélène Lafon n'adoptent pas une position militante, il convient de constater que le rapport qu'entretient l'autrice aux travaux agricoles est

⁹⁹ *Ibid.*, p. 66.

considérable : elle, aussi, a « fané la paille, dans [s]on enfance à la campagne »¹⁰⁰. Dans un entretien avec Serge Weber, elle compare d'ailleurs son « travail d'écriture » à celui du « travail paysan » :

Il m'est apparu, au bout de presque dix ans de travail d'écriture, que non seulement je labourais en écriture ce terrain, ce terreau des origines qui fait le travail paysan, mais qu'en plus j'appliquais à ce travail-là des façons d'être et de faire qui me venaient de l'atavisme paysan : attendre, laisser poser, recommencer tout le temps, une ténacité presque un peu obtuse, la passion des détails, essayer de trouver le juste mot, à la bonne place.¹⁰¹

Comme le ferait l'écopoétique – « qui porte sur la poésie de la nature autant que sur la nature de la poésie »¹⁰² –, Lafon tisse un lien entre le terreau de ses origines et celui de l'écriture, comme si pour elle, l'un ne peut exister sans l'autre...

¹⁰⁰ BURRI, Julien, « Marie-Hélène Lafon : "La Suisse, pour moi, c'est d'abord Ramuz" », *Le Temps*, 05 mars 2022, URL : <https://www.letemps.ch/culture/marichelene-lafon-suisse-moi-cest-dabord-ramuz> (page consultée le 30 janvier 2023).

¹⁰¹ LAFON, Marie-Hélène, WEBER, Serge « Paysage, langue, corps : d'où écrire la marge ? Entretien avec Marie-Hélène Lafon », *art. cit.*, p. 4.

¹⁰² MEILLON, Bénédicte, « Le champ de recherche transdisciplinaire de l'écocritique et de l'écopoétique : définitions et notions », *Atelier de recherche en Écocritique et écopoét(h)ique*, p. 9, URL : <https://ecopoeticsperpignan.com/wp-content/uploads/2016/10/B.-Meillon-Ecocritique-et-%C3%A9copo%C3%A9tique-d%C3%A9finitions-et-notions.pdf> (page consultée le 29 janvier 2023).

2. Faire corps

« [O]n ne vient pas impunément d'un pays, c'est comme un corps dont on sortirait, ça infuse en nous, par capillarité sourde et sûre, ça infuse en nous et dans la langue que nous écrivons, quand nous écrivons, si nous écrivons. »

Marie-Hélène Lafon, *Les étés*¹⁰³

2.1 L'osmose par le corps

Dans les romans de Marie-Hélène Lafon, le corps – pour reprendre une comparaison empruntée au monde vivant et en ce sens chère au champ de l'écopoétique – fait office de membrane semi-perméable ; située entre le pays et l'humain qui y vit, elle est objet de séparation autant que de liaison. En biologie en effet, un phénomène naturel de diffusion, qui a pour nom l'« osmose », consiste en la recherche d'équilibre entre deux liquides de concentration différente par le passage – à travers une membrane semi-perméable – de la solution la moins concentrée vers la solution la plus concentrée¹⁰⁴. Ainsi, chez l'autrice du Cantal, le corps étant toujours au contact de ce qui l'entoure, il est celui qui permet d'éprouver concrètement le paysage. Comme pour l'osmose qui peut avoir son phénomène inverse¹⁰⁵, il est aussi sujet agissant pour l'environnement lui-même : le corps influe sur le paysage et le paysage influe sur lui. Dans un entretien avec Philippe Artières, intitulé « Faire corps », Marie-Hélène Lafon développe cette idée d'interconnexion entre le corps du pays et le corps des hommes et des femmes :

Le lien entre les corps des hommes et des femmes et la présence physique du pays – à savoir les prés, les champs, les bois – passe d'abord par le travail. Ce n'est pas du tout un lien de contemplation, ni un lien de divertissement. Le paysage et le pays et le corps du pays, c'est d'abord le lieu par lequel on est travaillé et que l'on travaille.¹⁰⁶

En ce sens, les romans de Marie-Hélène Lafon invitent à voir le monde vivant comme un tout dans lequel l'humain trouverait sa place au même titre qu'une plante, qu'un animal ou qu'un

¹⁰³ LAFON, Marie-Hélène, *Les étés*, Loches, La guêpine, 2016, p. 18.

¹⁰⁴ BRAUN, Jürgen, PAUL, Andreas, WESTENDORF-BRÖRING, Elsbeth, *Biologie. Notions fondamentales*, Le Mont-sur-Lausanne, Éditions LEP, 2012, p. 26.

¹⁰⁵ Définition de « *Osmose inverse* » selon le CNRTL : « Mouvement inverse de celui de l'osmose, obtenu par l'application, sur la solution la plus concentrée, d'une pression supérieure à la pression osmotique. » URL : <https://www.cnrtl.fr/definition/osmose> (page consultée le 23 février 2023).

¹⁰⁶ ARTIÈRES, Philippe, « Faire corps, avec Marie-Hélène Lafon », *Entre-Temps*, 2021, URL : <https://www.youtube.com/watch?v=uDWKeQEYbt8&t=473s> (page consultée le 23 février 2023).

minéral, sans chercher à s'extraire ou à se différencier étant donné que chaque élément – qu'il soit humain ou non – a son importance propre et exerce une influence sur les autres.

Le titre de l'entretien donné à Philippe Artières – « Faire corps » – est intéressant dans la mesure où il permet de questionner, voire même d'ébranler, notre perception « naturaliste » dominante. Rappelons que, pour cette ontologie propre à nos latitudes, l'opposition entre nature et culture est structurante dans notre manière d'appréhender le monde. Dans les romans de Marie-Hélène Lafon, cette mise à distance de la nature n'apparaît pas ; l'humain fait corps avec ce qui l'entoure. Nous ne pouvons donc pas, pour reprendre la dichotomie proposée par Philippe Descola, chercher à dissocier le sauvage du domestique¹⁰⁷ : même si, pour les personnages, cette distinction est importante puisqu'elle structure leur manière d'organiser ce qui les entoure et représente une idéologie dominante de leur monde¹⁰⁸, au niveau des romans eux-mêmes, cette distinction n'a plus lieu d'être et l'extraction de l'humain de son environnement amènerait inéluctablement un amenuisement du sens du récit en lui-même. L'homme et la femme des romans de Lafon ne peuvent ainsi être compris dans leur ensemble que par un regard qui prendrait en compte leur *oikos* : « [...] chacun et tous, jeunes et vieux, les quatre, étant là, entre bois terres bêtes et bâtiments, attachés tenus enserrés et livrés pour le temps de leur vie, Paul et Nicole l'apprenaient, à des forces antédiluviennes qu'ils n'auraient pas su nommer. » (A, 19). Comme dans cette citation de *L'Annonce*, il n'est pas question d'extraire les personnages du monde qui les entoure ; cela semble d'ailleurs impossible. Comment se défaire quand on est « attachés tenus enserrés et livrés pour le temps de [sa] vie » ? L'absence de ponctuation – « entre bois terres bêtes et bâtiments » – renforce même, par le style, l'union entre les éléments de l'*oikos* ; pas même une virgule ne peut les séparer.

Nous le verrons, les personnages de Lafon sont verticaux, fermés, secs, et ce, à cause de leur intégration dans ce pays isolé¹⁰⁹ ; leurs corps sont quant à eux vieillis et usés par le travail de la terre. « Faire corps » se passe ainsi, comme l'exprime intuitivement la conjonction de ces deux termes, avant tout sur un plan physique. Selon le « Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales », « faire corps » serait synonyme du verbe « adhérer », qui signifierait d'abord l'attachement par une union physique étroite¹¹⁰, puis s'ouvrirait dans un second temps à une

¹⁰⁷ DESCOLA, Philippe, « Le sauvage et le domestique », *art. cit.*

¹⁰⁸ La territorialisation de l'espace rural paysan différencie largement les lieux de nature des lieux de culture. Cf. *supra*, 1.2.1, « L'espace rural : entre nature et culture ».

¹⁰⁹ « Isolé » vient d'ailleurs étymologiquement du latin *insula*, l'île. Tiré de : « Isolé(e) », CNRTL, URL : <https://www.cnrtl.fr/etymologie/isol%C3%A9/1> (page consultée le 23 février 2023).

¹¹⁰ « Adhérer », CNRTL, URL : <https://www.cnrtl.fr/definition/adh%C3%A9rer> (page consultée le 23 février 2023).

adhésion plus abstraite. De même pour les personnages de Lafon, c'est en premier lieu le corps qui subit le plus concrètement l'osmose entre le paysan et le pays, puis le reste de son identité. Pour reprendre la métaphore première, le corps sera donc pensé dans ce chapitre comme la membrane semi-perméable qui sépare autant qu'elle unit l'humain et son environnement. L'humain sera envisagé comme faisant partie d'un tout auquel il serait insensé de le soustraire, puisque les éléments du monde dépeint sont en constantes interconnexions. En tant que lecteurs et lectrices, peut-être sommes-nous, nous aussi, invités et invitées par ces textes à réfléchir notre inscription dans le monde à travers nos interconnexions avec ce qui nous entoure ? La lecture de ces romans peut être une invitation, dans la mesure où nous en faisons partie au même titre que les autres éléments qui le composent, à penser le monde avec plutôt que sans nous.

2.2 L'*hexis* du paysan

2.2.1 En accord avec son monde

Bien que la sociologie permette plutôt de penser l'humain dans ses relations sociales qu'environnementales, elle offre d'importants outils conceptuels qui permettent de réfléchir cette interconnexion entre le corps et le monde extérieur. La notion d'*habitus* – apparue en premier lieu comme une traduction, par Saint Thomas d'Aquin, de l'*hexis* d'Aristote¹¹¹, puis redéfinie par Pierre Bourdieu – est aujourd'hui un outil conceptuel capital de la discipline. Dans *Le Sens pratique*, elle est définie en ces mots :

Les conditionnements associés à une classe particulière de conditions d'existence produisent des *habitus*, systèmes de *dispositions* durables et transposables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement adaptées à leur but sans supposer la visée consciente de fins et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre [...].¹¹²

En d'autres termes, chaque individu se trouve ainsi être le produit des conditions particulières d'existence de sa naissance, dans le temps et dans l'espace. Deux types d'*habitus* sont à différencier : l'*habitus* primaire, fortement intériorisé, comprend la socialisation résultant des premières expériences de vie, principalement l'école et la famille ; l'*habitus* secondaire désigne

¹¹¹ JOURDAIN, Anne, NAULIN, Sidonie, *La sociologie de Pierre Bourdieu*, Paris, Armand Colin, coll. « Coursus », [2011], 2019, p. 41.

¹¹² BOURDIEU, Pierre, *Le Sens pratique*, Paris, Minuit, coll. « Le sens commun », 1980, p. 88.

tous les apprentissages reçus dans le reste de la vie de l'individu, en grande partie dans le cadre professionnel. Anne Jourdain et Sidonie Naulin, dans leur ouvrage *La sociologie de Pierre Bourdieu*, ont vulgarisé la définition de l'*habitus* en ces termes :

L'*habitus* est pour Pierre Bourdieu composé de schèmes de perception (manières de percevoir le monde), d'appréciation (manières de le juger) et d'action (manières de s'y comporter) qui ont été intériorisées et incorporées par les individus au cours de leur socialisation – primaire, pendant l'enfance, et secondaire, à l'âge adulte – de manière plus ou moins inconsciente.¹¹³

L'*habitus* est donc, en quelque sorte, l'histoire de l'individu et de son milieu, faite corps. C'est par l'incorporation que l'agent s'approprie intimement des structures sociales. C'est aussi l'incorporation qui fait que, alors que ces structures sont toujours rapports de domination, elles n'apparaissent pas comme tels à l'individu :

En somme, l'incorporation conditionne un apprentissage « par corps » (Bourdieu, 1980a, p. 123) d'un système social, champ relativement autonome ou non, et elle se sédimente en un « sens pratique », une « connaissance par corps » (Bourdieu, 1997, p. 163) des gestes, affects, pensées et autres conduites plus ou moins « rationnelles » que cet ordre est susceptible de reconnaître comme conformes à ses principes de fonctionnement.¹¹⁴

L'apprentissage du système social se fait donc « par corps » – comme une intériorisation de l'extériorité – et l'expérience du monde est corporelle avant d'être verbale. Chez Lafon, les sens¹¹⁵ des personnages sont d'ailleurs plus développés que leur don de la parole. En effet, chez ces personnages taiseux – qui n'arrivent pas à exprimer leurs émotions et qui, par leur incapacité à parler en « je », ont besoin de la troisième personne du singulier d'un narrateur pour s'exprimer – le corps est celui qui expérimente le monde. Dans *Joseph*, cette incorporation du métier de paysan se voit à l'œuvre, à la page 14, alors que le geste du paysan – « télécommandé » – « se fait tout seul ou presque » :

[...] ça le traverse par moments quand il fait un travail qui ne demande pas trop d'attention, nettoyer l'allée et les grilles de l'étable après la traite par exemple, surtout à la bonne saison les vaches sont ressorties il reste dans l'étable, il met de l'ordre et du propre, c'est tenu ; le geste se fait tout seul ou presque, les bras, le haut du corps, se pencher, appuyer mais pas trop pour que ça glisse et que tout soit bien ramassé, rien qu'à entendre le bruit il sait si ça va bien ou pas, il regarde à peine, il est télécommandé, mais en vieillissant il sent que la fatigue le rattrape, le tire et le brûle un peu partout dans le corps. (*J*, 14).

¹¹³ JOURDAIN, Anne, NAULIN, Sidonie, *La sociologie de Pierre Bourdieu*, op. cit., p. 42.

¹¹⁴ DIRKX, Paul, « Incorporation », dans : GLINOER, Anthony, SAINT-AMAND, Denis (dir.), *Le lexique socius*, URL : <http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/187-incorporation> (page consultée le 2 mai 2023).

¹¹⁵ Cf. *infra*, 2.6.2, « Libération par les sens ».

Joseph, comme l'exprime cette formule du narrateur dans *L'Annonce* concernant le père d'Isabelle, « [...] [fait] le paysan [...]. » (A, 93).

L'*hexis*, corollaire de la notion d'*habitus*, serait en quelque sorte son penchant corporel, définie comme « l'expression dans et par le corps lui-même, ou au plus près de lui, de cet *habitus*, c'est-à-dire comme la forme visible que celui-ci revêt sur la scène sociale ». ¹¹⁶ Dans *Le Sens pratique*, Bourdieu écrit : « l'*hexis* corporelle est la mythologie politique réalisée, incorporée, devenue disposition permanente, manière durable de se tenir, de parler, de marcher, et, par là, de sentir et de penser. » ¹¹⁷

L'*hexis* du paysan chez Marie-Hélène Lafon est assez semblable de romans en romans : le paysan est lent, il doit faire attention à son hygiène et veiller à ne pas sentir, son corps, lui, est plié et raboté. Par l'*hexis*, formée par des dispositions inculquées dès l'enfance par éducation ou par imitation – l'exemple de l'éducation donnée par la mère dans *Les derniers Indiens* est assez flagrante – et par l'ajustement, plus tard, aux pairs appartenant au même monde social, l'identité du paysan est dévoilée. C'est ainsi que de mêmes comportements physiques, de mêmes manières de se tenir, de parler, de marcher et tant d'autres suffisent à différencier les paysans du pays des banquiers de la ville. Alors que l'*hexis* rend compte d'une cohérence au sein de l'écosystème paysan traditionnel, elle rend pourtant visible l'inadéquation de ce monde avec le reste de la société moderne.

2.2.2 En inadéquation avec la société

Dans *L'Annonce* par exemple, alors qu'Annette travaille en tant que caissière à Bailleul, elle reconnaît instinctivement les paysans à leurs manières :

[S]urtout avec un métier qui use les personnes, les rabote et les plie. Quand elle était caissière au Leclerc à Bailleul, elle repérait tout de suite les paysans qui venaient aux courses une fois par semaine. [...] Ils n'osaient aucune question, ne protestaient pas et gardaient dans leur maintien une trace plus ou moins marquée de pesante lenteur et d'effarement face au monde des citadins qui, si modeste fût la ville, vont plus vite et ont, les jeunes surtout les jeunes, des gestes prestes, déliés, efficaces et précis. L'homme de quarante-six ans qu'elle rencontrerait à Nevers serait du côté de la terre, gauche lourd empesé, peut-être, sans doute ; [...]. (A, 80).

¹¹⁶ DURAND, Pascal, « Hexis », dans : GLINOER, Anthony, SAINT-AMAND, Denis (dir.), *Le lexique socius*, URL : <http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/40-hexis> (page consultée le 23 février 2023).

¹¹⁷ BOURDIEU, Pierre, *Le Sens pratique*, op. cit., p. 117.

Dans cette citation, l'opposition entre les paysans et les citadins est mise en avant par l'écart entre l'image que renvoient les corps et les manières d'être des uns, en contraste avec celle des autres. Alors que les paysans, tout comme leur description, sont d'une « pesante lenteur » – représentée dans la narration par une phrase, longue, marquée par une polysyndète¹¹⁸ –, la description des citadins – marquée elle par une asyndète¹¹⁹ –, va vite et donne cette sensation de célérité. Le triptyque « qui use les personnes, les rabote et les plie » – lui qui exprime la dureté du travail et ses répercussions sur les corps – insinue même, par l'usage de verbes habituellement destinés à des objets, une réification de ces paysans. En somme : formés et façonnés par leur environnement ainsi que par les codes sociaux de leur monde rural, ils ne sont plus en adéquation avec le reste de la société.

2.3 Les descriptions physiques

2.3.1 L'obsession des mains

Dans les romans de Lafon, les descriptions physiques – au même titre que les autres types de descriptions – sont rares. Elles restent toutefois extrêmement importantes dans la mesure où elles apportent quelque chose à la compréhension des personnages, tant d'un point de vue social que physique. Anne-Rachel Hermetet va dans ce sens lorsqu'elle écrit :

Ses figures de paysans [à Marie-Hélène Lafon] s'incarnent dans des corps et dans des gestes, au sens où la présence physique ne se lit que dans le rapport au travail de la terre. Les descriptions sont, en volume, restreintes mais, par leur rareté même, les éléments donnés contribuent à incarner puissamment les acteurs des récits dans une identité à la fois physique et sociale. Ainsi *Joseph* s'ouvre-t-il sur les mains du personnage éponyme : [...].¹²⁰

Les mains des personnages sont, d'ailleurs, une des seules parties du corps faisant l'objet de descriptions. Étant, pour les paysans, leur principal instrument de travail – « Joseph entretient ses mains, elles lui servent pour son travail, il fait le nécessaire » (*J*, 11) –, elles constituent des marqueurs sociaux et peuvent induire des jugements. À cause de leur visibilité et leurs marques du travail – taille, puissance, couleur, propreté –, elles suffisent à révéler la présence de

¹¹⁸ « "Cette figure consiste à répéter les conjonctions plus souvent que ne l'exige l'ordre grammatical" (*Littré*). » Citation tirée de : RICALENS-POURCHOT, Nicole, *Lexique des figures de style*, *op. cit.*, p. 79.

¹¹⁹ « "Sorte d'ellipse par laquelle on retranche... les conjonctions simplement copulatives qui doivent unir les parties dans une phrase" (*Littré*). Les éléments apparaissent les uns à la suite des autres sans liens, juxtaposés. » Citation tirée de : *Ibid.*, p. 26.

¹²⁰ HERMETET, Anne-Rachel, « Vincent, Joseph, Paul et les autres : Voix et figures de paysans dans la fiction française contemporaine », *art. cit.*, p. 65.

l'agriculteur. Par effet de synecdoque¹²¹, les mains sont même souvent décrites pour parler des paysans eux-mêmes. Dans *L'Annonce*, ce lien entre les mains, le corps et l'homme est mis en avant par Annette : « le corps de Paul avait commencé avec ses mains. Car il faudrait composer avec le corps de l'agriculteur, l'homme de l'annonce, Paul. » (A, 79) ; les mains pour le corps de l'agriculteur, le corps de l'agriculteur pour l'homme de l'annonce, l'homme de l'annonce pour Paul. Toujours dans *L'Annonce*, mais à la page 96 cette fois, Annette pense à Paul et à ses « mains récurées, durcies par des travaux qu'elle ne connaissait pas » (A, 96). Comme agirait l'osmose, le travail de la terre modifie et façonne les mains de Paul et, par extension on s'en doute, son corps tout entier.

2.3.2 Une question d'hygiène

Une attention particulière aux mains dans la lecture de ces quatre romans permet de penser le rapport que ces paysans entretiennent à l'hygiène. Paul, contrairement à ce qu'on pourrait penser d'un paysan, a des mains « étonnamment soignées » :

[Annette] écoutait en le regardant au visage, en regardant ses mains aussi, posées, qu'il avait fortes, longues bien que carrées, puissantes, étonnamment soignées ; elle comprendrait plus tard à Fridières quand elle le verrait, plusieurs fois par jour, les laver tourner et retourner sous le robinet de l'évier, [...]. (A, 23).

Le style de l'écriture narrante ce rituel du lavement des mains, qui se fait plusieurs fois par jour, est autant soigné que les mains elles-mêmes. Avec cette homéotéleute¹²² et la recherche de rimes qui montrent le soin des mots et des sons, le lavement des mains est lui-même tout aussi soigneusement chorégraphié : « les laver tourner et retourner ». Dans *Les derniers Indiens* également, le texte insiste sur le lavement des mains par le père, avant d'aller à l'enterrement du père de la mère : « Le père s'était longuement lavé les mains et le visage au robinet de l'évier. » (DI, 117). Tout comme pour la propreté des locaux, l'hygiène des corps fait partie de cette culture du « propre en ordre », chère au monde paysan dépeint par Lafon, où la saleté y est la première marque de l'ensauvagement.¹²³ À cette répulsion du sauvage chez certains

¹²¹ « C'est une figure de rhétorique où l'on fait "concevoir à l'esprit plus – ou moins – que le mot dont on se sert ne signifie dans le sens propre" (Du Marsais, *Des Tropes*, cité par *Le Robert, Dictionnaire historique de la langue française*). C'est une métonymie spécialisée qui consiste à donner à un mot un sens plus large ou plus restreint que son sens habituel et cela par des moyens divers. Il existe en fait un rapport d'inclusion entre le mot et la chose ou la chose et le mot. » Citation tirée de : RICALES-POURCHOT, Nicole, *Lexique des figures de style, op. cit.*, p. 89.

¹²² « C'est une figure qui consiste à rapprocher des mots ayant la même terminaison représentant de préférence le même élément grammatical ou lexical [...]. » Citation tirée de : *Ibid.*, p. 49.

¹²³ Cf. *supra*, 1.2.2, « Le rôle des hommes et des femmes ».

personnages de Lafon – la mère Santoire en première de cordée –, s’opposent l’union et le rapprochement avec la nature au niveau de l’écriture elle-même. Dans ces textes, les dualismes que notre société occidentale a depuis longtemps intériorisés – comme corps et âme ou nature et culture – s’érodent.

2.4 Corps et âme : quand l’extériorité exprime l’intériorité

2.4.1 Un religieux profane

Dans le but de rendre compte d’une unicité du monde et de ses éléments, les extériorités et les intériorités sont en harmonie dans plusieurs passages de ce corpus. Dans *Le soir du chien* par exemple, une personnification du corps de Laurent apparaît suite à sa rupture amoureuse avec Marlène : « J’avais le corps rompu ; il se souvenait de tout et criait un manque définitif. » (SC, 116). Les cris et la mémoire corporelle dont parle cette citation laissent à penser que le célèbre dualisme de Descartes opposant l’âme au corps est à proscrire dans l’univers de ces romans. Dans *Les derniers Indiens*, d’une manière beaucoup plus négative mais tout aussi significative, Marie ne se perçoit que comme un corps : « Elle avait détesté cette chose liquide, et d’avoir mal au ventre, et de sentir qu’elle avait un ventre, qu’elle était un ventre, avec un trou un orifice des odeurs. » (DI, 162). Il est alors intéressant de voir que l’univers lafonien, en rapprochant par le travail de l’écriture âme et corps, intériorité et extériorité, prend de la distance par rapport au naturalisme. Cette ontologie, qui suppose une claire séparation entre, d’un côté, les éléments physiques et extérieurs d’une personne et, de l’autre, ce qui touche à son esprit ou à sa subjectivité, se distancie des autres ontologies par une continuité des physicalités et une discontinuité des intériorités¹²⁴. Comment alors se distinguer des autres éléments de notre écosystème par une différence d’intériorité, si elle-même est si étroitement liée à notre extériorité ? De fait, même si une distinction entre intériorité et extériorité peut demeurer, elles restent toutefois interdépendantes et, tel que le ferait le phénomène naturel de l’osmose, se compénètrent.

¹²⁴ « [F]ace à un autrui quelconque, humain ou non humain, je peux supposer soit qu’il possède des éléments de physicalité et d’intériorité identiques aux miens, soit que son intériorité et sa physicalité sont distinctes des miennes, soit encore que nous avons des intériorités similaires et des physicalités hétérogènes, soit enfin que nos intériorités sont différentes et nos physicalités analogues. J’appellerai "totémisme" la première combinaison, "analogisme" la deuxième, "animisme" la troisième et "naturalisme" la dernière [...]. Ces principes d’identification définissent quatre grands types d’ontologie, c’est-à-dire de systèmes de physicalités existants, lesquels servent de point d’ancrage à des formes contrastées de cosmologies, de modèles du lien social et de théories de l’identité et de l’altérité. » Citation tirée de : DESCOLA, Philippe, *Par-delà nature et culture*, op. cit., p. 220.

Dans ces quatre romans, l'âme – ou l'intériorité – semble d'ailleurs purifiée de tout aspect religieux. L'écriture matérialiste de Lafon met à distance toute idée de transcendance ; la langue est épurée de métaphore spirituelle et les litanies, bien que présentes, y sont laïques :

La mère avait le goût des dates, des anniversaires de toutes sortes, elle dévidait pêle-mêle considérations historiques et détails infimes. Elle avait acheté sa Cocotte-Minute neuve en juillet 1983 chez Veschambre à Allanche, [...] trois mois plus tard, on était allé à l'enterrement, la mère du défunt une femme sans âge tassée dans un fauteuil roulant bavait au premier rang souriante et navrée, on ne montrait pas les gens quand ils étaient dans cet état-là, surtout une femme que tout le monde avait connue alerte, infatigable, une fourmi têtue. C'était, au sortir du corps sec de la mère, une litanie qui n'appelait ni commentaire ni réponse, un soliloque définitif, une chronique psalmodiée, un bréviaire absolu. (*DI*, 114-115).

Tous les marqueurs du religieux sont là. Le lexique ecclésiastique afflue dans le texte : « litanie », « psalmodiée », « bréviaire » et le style, avec une phrase énumérative tenant sur 15 lignes et marquée par l'asyndète, fait considérablement penser à une litanie. Pourtant, le sujet n'a rien de sacré. En effet, aucune présence de saints ou de Vierge Marie n'est à signaler. Marquées d'ironie, ce sont des présences bien plus terre à terre qui sont mentionnées : « une Cocotte-Minute » ou encore « une femme sans âge tassée dans un fauteuil roulant [qui bave] ». Imposer cette distance au christianisme, c'est aussi s'opposer à l'idée selon laquelle les humains seraient extérieurs à la nature et diffèrent du reste du monde vivant.¹²⁵ Dans *Les derniers Indiens*, les dogmes catholiques sont d'ailleurs eux-aussi épurés de toute sacralité :

Ils s'ennuyaient au catéchisme, il fallait réciter des choses, écouter, s'asseoir, se lever, on était pieux ou on était impie, Jésus était le fruit des entrailles, il y avait trois personnes en une et le Christ naissait dans une étable, ensuite il partait en Égypte avec sa mère qui penchait la tête sur un âne trop petit. (*DI*, 118).

Comme l'exprime Marie par la suite : « C'était comme à l'école ; et l'école ne leur plaisait pas. » (*DI*, 118).

2.4.2 D'une présence surnaturelle aux éléments naturels

Enfin, en plus de relier les extériorités et les intériorités des humains, ces textes s'attachent à les associer, non pas – comme nous venons de le voir – à un Dieu surnaturel, mais à des éléments naturels. C'est ainsi le cas dans *Les derniers Indiens* où « le bleu des yeux de Jean et de la

¹²⁵ Rappelons que c'est avec le christianisme que s'est renforcée l'idée d'une séparation entre l'humain et la nature. Cf. *supra*, 1.2.1, « L'espace rural : entre nature et culture ».

grand-mère faisait penser aux ciels des matins d'été » (*DI*, 61) : « Marie savait que cette grand-mère avait eu des yeux bleus comme on n'en voyait pas, bleu d'été de ciel neuf et grand en juillet le matin à l'heure où les hommes partent faucher. » (*DI*, 61). La langue donne ainsi aux éléments strictement physiques des humains un surplus de sens et cherche à les rapprocher de leur environnement.

2.5 Les individus façonnés par l'environnement

2.5.1 De nouvelles solidarités

Marie-Hélène Lafon laisse une place importante aux corps dans ses textes : « le corps de pays, le corps de bâtiments, les corps des gens et les corps des bêtes »¹²⁶. Par ces rassemblements lexicaux, elle crée de « nouvelles solidarités »¹²⁷ – pour reprendre le titre d'un chapitre de Pierre Schoentjes – en rapprochant sémantiquement les différents règnes ; à savoir minéral, animal et végétal. En effet, le pays, formé par ses végétaux et ses minéraux, et les bâtiments possèdent eux aussi un corps, à l'image des humains et des animaux. En ce sens, chacun des corps agit sur l'autre ; c'est le travail de la terre qui moule le corps du paysan, mais c'est aussi le paysan qui travaille le corps du pays et redéfinit constamment ses paysages. Cela constitue un enjeu important de ces textes : l'environnement qui entoure les personnages modifie directement leurs manières d'être au monde. Pour un paysan, cela pourra se percevoir par exemple par une cambrure particulière, par une couleur de peau plus foncée due au travail extérieur en prise avec le soleil ou encore par une certaine force et forme physique : « On pouvait pousser la neige avec son ventre entre novembre et février, on était taillé pour ça [...]. » (*A*, 90).

À l'inverse, l'humain, lui aussi, agit sur l'environnement ; parfois même jusqu'à l'usure. En effet, comme le sont les corps, la nature peut, elle aussi, être usée par les nouvelles méthodes de travail intensives qui ne lui laissent pas le temps de se régénérer. Marie-Hélène Lafon exprime ce souci dans un entretien accordé à Serge Weber :

On doit des soins à son corps, aussi quand on est paysan, et on doit des soins à la terre, on doit la bien tenir et si on la tient bien elle va produire de quoi vivre pour nous. Il y a une éthique, un équilibre, qui est mis à mal. [...] Ce sont les coups de pattes d'une agriculture intensive qui, ailleurs, dans d'autres espaces, a eu des effets bien plus visibles. [...] Il y a autre chose qui me

¹²⁶ LAFON, Marie-Hélène, LARDREAU, Fabrice, « Écrire la nature, Marie-Hélène Lafon », conférence donnée lors des Rencontres de Sophie, le 8 février 2020, 33'16 à 33'22, URL : <https://www.youtube.com/watch?v=sYNFB6L810o&t=612s> (page consultée le 02 mars 2023).

¹²⁷ Expression empruntée à : SCHOENTJES, Pierre, *Littérature et écologie. Le Mur des abeilles*, op. cit., p. 98.

frappe dans la toilette des pays : on avait des ficelles en sisal pour attacher les bottes de foin, puis sont arrivées les ficelles en plastique indestructible... Il y en a pour mille ans de ficelles bleues en plastique accumulées dans les coins, on a enroulé les bottes dans des couches de plastique, qui sont partout. Certains de mes chemins, ceux que je sais par cœur, sont festonnés de plastique, je n'y vais plus, le plastique s'est incrusté, dans le corps du chemin, nous avons failli à la toilette.¹²⁸

Que ce soient avec la « pollution de la Santoire »¹²⁹, la disparition de certaines espèces animales¹³⁰, l'insémination des vaches¹³¹, la surabondance des machines¹³² et des déchets¹³³, ces quatre romans de Lafon invitent à prendre conscience qu'un monde où les actes des humains n'auraient pas d'influence sur l'environnement n'est qu'utopique ; ce monde dont nous faisons partie, qui a été mis à mal avec l'arrivée de la modernité et ses nouvelles méthodes de travail intensives, est pourtant le seul qui nous est donné : il n'y a pas d'échappatoire.

2.5.2 Une sécheresse humaine et environnementale

Les corps ne sont cependant pas les seuls à être façonnés par le corps du pays. Tous issus du même moule, les caractères le sont également. Aux pages 76 et 77 de *L'Annonce*, la narration insiste sur ces deux aspects, tant physique que mental : « le travail moule le corps » de Paul, le « plie » (A, 80), quand, par opposition, d'un point de vue mental « quelque chose en [Paul] ne [plie] pas », parce qu'il est d'une « race verticale » :

Nul ne l'avait empêché de faire de cette poignée d'hectares, cinquante-trois, dont un bon quart de friches pentues à peine propices aux pérégrinations ovines, son royaume suffisant. Il s'accrocherait, il persisterait ; il n'irait pas mendier ailleurs ce qui était là, comme sa part du monde, âpre, à inventer, à arracher chaque jour dans le travail qui moule le corps et fait passer la vie. La douceur de Paul, sa bonhomie placide, ne laissaient aucune illusion. Il était du même sang que les oncles et la sœur, de la même race verticale. Quelque chose en lui ne pliait pas, ne plierait pas, [...]. (A, 76-77).

¹²⁸ LAFON, Marie-Hélène, WEBER, Serge « Paysage, langue, corps : d'où écrire la marge ? Entretien avec Marie-Hélène Lafon », *art. cit.*, p. 4.

¹²⁹ « Elle lisait parfois dans le bulletin paroissial des articles sur la pollution de la Santoire. » (DI, 84).

¹³⁰ « [L]es pêcheurs se plaignaient de la disparition des truites et on ne voyait plus d'écrevisses. » (DI, 84).

¹³¹ « [I]ls font inséminer les vaches » (DI, 57).

¹³² « Leurs machines étaient malmenées, ils faisaient rugir les moteurs de tracteurs de plus en plus énormes qui n'avaient pas le temps d'être neufs, ils cabossaient les engins en reculant, écrasaient une poule, juraient, criaient. Les enfants, juchés sur les ailes rouges des tracteurs les plus monstrueux, ne tombaient pas, [...]. » (DI, 67-68).

¹³³ « Les voisins produisaient beaucoup de déchets. C'étaient des cartons, de vieux journaux, des emballages de légumes de viande de gâteaux surgelés, des boîtes de conserve mal vidées, ouvertes à la sauvage, couvercle tordu, des bouteilles de jus de fruits de sirop d'eau gazeuse, parfois des vêtements usagés ou une couverture ancienne, épaisse et trouée, des paniers hors d'âge, des casseroles antédiluviennes, le tout enchevêtré, visible, manifeste, énorme, tonitruant. » (DI, 109).

Ainsi, le pays agit-il directement sur les personnages et façonne leurs manières d'être au monde. Dans *Le soir du chien* par exemple, le pays pèse sur la bibliothécaire et les enfants sont fermés comme si l'isolement de ce coin de montagne, presque impénétrable pour l'extérieur, avait produit le même effet sur eux : « Ces gens me pèsent. Je ne sais jamais comment être avec eux. Ce pays me pèse. Même les enfants ; ils crient fort ; ils sont déjà fermés, sauf les plus petits. Je fais semblant. C'est trop de solitude, et toujours les mêmes mensonges. » (*SC*, 99).

Dans *Les derniers Indiens* également, environnement et personnages se retrouvent inexorablement liés par de mêmes rapprochements lexicaux. En effet, une grande sécheresse règne dans le roman et enserme par de mêmes liens tous les éléments de l'univers littéraire dépeint. Tout y est corrélé : la sécheresse habite aussi bien l'environnement lui-même, que ceux et celles qui y vivent. Les corps sont secs, tant par leur maigreur¹³⁴, d'un point de vue purement esthétique et physiologique, que d'un point de vue plus métaphorique faisant référence aux fluides corporels se manifestant lors d'ébats sexuels : « Marie avait attendu. Le prince charmant. Il n'était pas venu. Elle avait su qu'il ne viendrait pas. Qu'elle n'épouserait pas, ne serait pas épousée. Choisie. N'enfanterait pas. Ne continuerait rien. Son corps était sec. Il n'avait pas frémi. » (*DI*, 162). Comme le serait un pré, qui, par sa sécheresse, serait dans l'impossibilité de produire : l'association presque systématique de l'adjectif « sec » aux Sautoire illustre bien l'infertilité de la famille, emportant avec elle tout espoir de descendance. Leur monde, lui aussi, est sec : « [Marie] n'avait pas suscité cette grâce, elle ne l'avait pas méritée, elle n'avait rien mérité et n'aurait droit à rien, le monde était sec et le resterait, il n'y avait pas là de quoi pleurer dans l'odeur froide de la fiente des poules ; [...] » (*DI*, 79-80). Cette sécheresse, dont l'impossibilité de pleurer semble être une conséquence – à la page 108, même les « larmes [sont] sèches » (*DI*, 108)¹³⁵ – construit un univers romanesque tout en cohérence, reliant les personnages au monde qui les entoure. À l'inverse, les voisins, eux, ne sont pas secs. Leurs « corps [sont] massifs » (*DI*, 20), « ils lavent beaucoup » (*DI*, 18) et ont une grande descendance : « il naît des garçons dans cette famille, dans les ménages de jeunes qui habitent là ; on s'y perd, entre les différents logements, la maison neuve, la vieille maison, les maisons louées » (*DI*, 18). La citation ci-dessous, tirée des pages 45 et 46, illustre bien cette opposition entre les deux familles :

¹³⁴ « [E]lles avaient le même corps, sec, de plus en plus sec [...]. » (*DI*, 17).

¹³⁵ « La mère pleurait, le père se taisait, on voyait les pleurs silencieux de la mère le dimanche à table quand la place restait vide. Elle pleurait le dimanche après avoir servi le dessert ; c'étaient des larmes maigres, bientôt sèches, qui ne roulaient pas, qu'elle n'essuyait pas. » (*DI*, 163-164).

La mère avait eu de l'orgueil, avait voulu le leur apprendre, le leur avait appris, à Jean, à elle, le leur avait transmis comme on transmet une maladie contagieuse et qui ne guérit pas. Pierre était différent, il avait résisté, il était parti, ensuite il était mort. L'orgueil était sec. Les voisins n'étaient pas secs. (*DI*, 45-46).

Cette dualité entre les Santoire et les Lavigne rend visible le façonnement des personnages de Lafon par le monde qui les entoure. Pour les comprendre avec justesse, il est ainsi nécessaire de s'attarder, autant sur leur univers que – en réduisant la focale – sur les infimes détails du style et des mots qui leur sont associés.

2.6 Éprouver le monde

2.6.1 Impressions sensorielles

Étant donné le nombre restreint de descriptions qui touchent à l'environnement dans les textes de Lafon, l'on est parfois étonné de ressentir dans la lecture une nature aussi perceptible et présente. Cela s'explique par le soin apporté aux impressions sensorielles : « Annette regardait la nuit » qui « était grasse de présences aveugles qui se signalaient par force craquements, crissements, feulements, [...] » (*A*, 13) ; Laurent entendait pleurer Marlène « sur le banc de pierre devant la porte, dans la nuit déjà tiède » (*SC*, 101) ; « l'odeur large des bêtes [était] bonne à respirer, elle vous remet[tait] les idées à l'endroit, on [était] à sa place. » (*J*, 19). Omniprésents, les sens des personnages focaux sont sans arrêt en effervescence et mettent, de ce fait, les nôtres en éveil. L'environnement présenté est un environnement sensible, à comprendre donc dans son sens passif : il demande à être perçu par les sens. Dans *Le soir du chien*, grâce à ses sens, Marlène entretient un lien très étroit avec la nature : « Elle écoutait le bruit que font en existant le vent, les eaux, les feuilles, les écorces, les cailloux, les fleurs. Elle humait le monde. » (*SC*, 103). En plus d'un phénomène de synesthésie, reliant l'odorat et l'ouïe, Marlène donne une place particulière à chacun des éléments composant cette énumération. Le bruit des « eaux » n'est pas plus important que le bruit des « écorces » ou des « cailloux », eux qui, simplement, existent. Le monde de Lafon ne cherche pas à hiérarchiser les éléments qui le composent ; tout comme l'exprime son parti pris de raconter des « vies minuscules »¹³⁶ plutôt que des hagiographies ou des biographies de personnages historiques, elle semble accorder la même importance et la même dignité à tous les éléments qui composent son univers. Comme

¹³⁶ Expression empruntée à : MICHON, Pierre, *Vies minuscules*, Paris, Gallimard, 1984.

ci-dessus avec la coprésence de deux sens, la narration met très régulièrement en place des mécanismes de synesthésie : l'« odeur jaune » de l'ananas (*DI*, 139) ; « les bruits » des voisins que les Santoire « [boivent] » (*DI*, 57) ; « la lumière débridée qu'Annette n'avait pas vu, pas senti » (*A*, 13-14) ; l'« odeur chaude et presque sucrée » qui vient du bois (*DI*, 86). Dans *Traversée*, un texte poétique de Lafon, cette idée de synesthésie est particulièrement flagrante : « à entendre, écouter, deviner, humer, flairer, sentir, goûter, toucher, embrasser, à pleins bras, de toute sa peau »¹³⁷. Ainsi, c'est en s'appuyant sur les impressions sensorielles et corporelles que les romans de Lafon rendent présent l'environnement naturel. Les paysages y sont avant tout olfactifs et sonores ; dans *Joseph* par exemple : « on avait senti l'odeur des bêtes mêlée à celle de l'herbe neuve » (*J*, 111) et Marie, dans *Les derniers Indiens*, « avait regretté les larges yeux mouillés des vaches lentes et l'odeur de la Santoire. Elle l'entendait, on entendait toujours la rivière, de la maison, surtout les soirs, ou la nuit [...] » (*DI*, 84). Cette constante présence des sens dans les romans de Lafon pourrait s'expliquer par la connaissance pratique et concrète de ce monde par l'autrice. En effet, pour elle qui a passé son enfance paysanne dans le Cantal, le pays d'en haut est avant tout formé par des odeurs, des sons, des visions qui unifient son monde et constituent le liant entre ses différents éléments. Dans l'extrait de *Joseph* cité précédemment, où « l'odeur des bêtes [est] mêlée à celle de l'herbe neuve », l'écriture rapproche le règne animal du règne végétal. L'interconnexion entre les éléments du monde littéraire dépeint montre bien à quel point tout est y est lié et demande à être pensé dans son rapport à l'autre. Chez Lafon, on le ressent par le faible nombre de descriptions, la vue est peut-être le sens le moins mis en avant. Cela l'oppose à bon nombre d'écrivains cherchant à rendre compte de l'environnement. Selon Pierre Schoentjes : « Si la vue est si souvent le sens privilégié par les œuvres, c'est qu'elle permet à l'écrivain de garder ses distances avec l'environnement. »¹³⁸. Marie-Hélène Lafon, elle, ne peut pas garder ses distances avec l'environnement puisqu'elle est née et a grandi dans un milieu rural et montagnard. Alors qu'un grand nombre d'auteurs et d'autrices ont fui les métropoles pour des coins de campagne¹³⁹, Lafon, elle, a entrepris le chemin inverse en sortant de cette campagne pour rejoindre Paris. Ses sens, mis en éveil tout au long de son enfance paysanne et qui lui ont permis d'éprouver très concrètement la nature, se retrouvent aujourd'hui invités dans ses textes pour donner vie à son univers.

¹³⁷ LAFON, Marie-Hélène, *Traversée*, Chamonix, Guérin, 2015, p. 35.

¹³⁸ SCHOENTJES, Pierre, *Littérature et écologie. Le Mur des abeilles*, op. cit., p. 25.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 193.

2.6.2 Libération par les sens

Dans ces quatre textes, la relation des personnages à leur corporalité est pour le moins complexe : la religion catholique transmise dans ce coin de campagne n'y est sans doute pas étrangère. Ainsi que l'écrit Christine Savoy dans *Tensions toniques*, le mal-être que Marie éprouve dans *Les derniers Indiens* par rapport à son corps vient de la figure matriarcale de la mère :

Dans *Les derniers Indiens*, c'est principalement la mère qui est à l'origine de tous les interdits pesant sur le corps : « La mère n'aimerait pas ces plaisanteries, elle ne touchait pas les gens, elle se méfiait des corps. » Comme le rappelle Marie-Hélène Lafon, « la loi est édictée par la mère qui prononce un interdit radical autour du corps et de la sexualité. »¹⁴⁰

Alors, tout comme la terre et les paysages, les humains ont, bien sûr, eux aussi une influence fondamentale sur les autres personnages. L'impératif de n'émettre aucune odeur – une des injonctions imposées aux corps – n'échappe pas à cette logique : « Si personne n'a le droit de "sentir", c'est que le regard des autres a une importance considérable et annihile la vision du corps propre. »¹⁴¹. Joseph, par exemple, « ne laisse pas de traces et ne fait pas de bruit. Il s'applique aussi pour ne pas sentir, il a appris en vieillissant ; dans sa jeunesse, on faisait moins attention à ces choses [...] » (*J*, 12). Les sens, dans ce contexte sévère et rigide, sont libérateurs. Alors que les corps n'ont pas le droit de sentir, il y a pourtant une profusion d'odeurs dans l'ensemble des quatre romans. Les personnages focaux ne doivent pas sentir et pourtant, par un jeu polysémique, n'arrêtent pas de le faire. À défaut de laisser à leurs corps la liberté de sentir, ils utilisent le mot dans sa voix active et sentent toutes les odeurs qui les entourent : « [Marie] avait aimé râtelier le foin sec avec la mère, jadis, elles ne parlaient pas, le foin sentait bon, et la Santoire menait sa coulée fraîche sous les frênes. » (*DI*, 83). Marie, pour se libérer des chaînes et interdits imposés par sa mère, va jusqu'à faire disparaître l'odeur maternelle : « Après l'enterrement de la mère, à la fin de l'après-midi, elle avait sorti du placard trois boîtes longues qui sentaient la vieille poussière, elle avait respiré cette odeur et elle était allée jeter les boîtes, sans les ouvrir, dans la grande poubelle marron [...] » (*DI*, 26) et « elle avait [...] lavé, plusieurs fois, lavé, laissé sécher dehors et repassé, pour l'odeur. L'odeur de la mère, pointue et rèche, était partie. » (*DI*, 17). Comme pour leurs ruminations¹⁴² que ni la mère, ni la patronne ne peut

¹⁴⁰ SAVOY, Christine, « Les femmes et leur rapport au corps », dans : KAEMPFER, Jean (dir.), *Tensions toniques. Les récits de Marie-Hélène Lafon, op. cit.*, p. 141.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 131.

¹⁴² Cf. *infra*, 3.4.3, « La rumination ».

empêcher, personne ne peut non plus les empêcher de sentir et d'utiliser leurs sens. Même pendant les moments de deuil, lors de la mort de Pierre, les sens sont en éveil et continuent de rappeler aux personnages leur inscription dans la nature :

La mère était dans la chambre avec Pierre, il gardait les yeux ouverts, on ne savait pas ce qu'il voyait ou entendait, son corps était plat sous le drap et la couverture mince bien tirés de part et d'autre, les volets étaient mi-clos, et la fenêtre ouverte dans la petite pièce qui sentait l'herbe fraîche coupée la veille derrière la maison. (*DI*, 89-90).

Par les abus et les interdits imposés par la mère à ses enfants, la figure maternelle amène sécheresse et infertilité : « elle ne sentait rien dans son corps, si ce n'est l'immense dégoût. » (*DI*, 165). De la même manière, la modernité, par ses abus et son exploitation sans mesure des ressources naturelles, amène dérèglement et infertilité à la terre. Le corps, morcelé et mis à distance – « [l]e corps est dissocié de l'être, morcelé en ses éléments ; le style adopté par Marie-Hélène Lafon est le parfait mime de cette aliénation et engendre, avec l'histoire elle-même, un sentiment de malaise qui peut aller jusqu'à la répulsion »¹⁴³ – est à l'image de la terre, elle aussi morcelée et mise à distance par une exploitation intensive qui oublie son rythme propre et lui impose le sien.

2.7 La terre bouge

La terre bouge, elle a bougé, nous bougeons, nous, moi ; ça me bouge Ramuz, ça me bouge jusqu'au fond des os dans une trémulation toujours recommencée, et c'est d'abord une affaire de corps, corps du texte, corps du lecteur, mêlés, emmêlés, noués ; questions de corps, leçon de corps, pour le meilleur et pour le pire, [...].¹⁴⁴

Le pays, pour les personnages de Marie-Hélène Lafon, s'apprend par le corps. Par le phénomène d'osmose qui lie l'environnement et les personnages, le corps fonde le rapport qu'ils entretiennent au monde mais aussi le texte lui-même ; le pays n'est jamais qu'un décor, il est source et origine du flot textuel. À l'image de la Santoire¹⁴⁵ – elle qui est aussi « source » (*DI*, 89) ou (*SC*, 37) – chez Marie-Hélène Lafon, tout a partie liée : écriture, rapport au monde, corps, personnages, environnement... L'*oikos* particulier des quatre romans du corpus esquisse un univers romanesque dont le pays, sujet du chapitre suivant, est le terreau originel, « pour le meilleur et pour le pire ».

¹⁴³ SAVOY, Christine, « Les femmes et leur rapport au corps », *art. cit.*, p. 133.

¹⁴⁴ LAFON, Marie-Hélène, *Les étés*, *op. cit.*, p. 21.

¹⁴⁵ Cf. *infra*, 3.2.3, « La Santoire ».

3. Le pays

« Les femmes et les hommes qui habitent ces pays font corps avec eux. Pays, paysans, paysages, c'est une famille de mots, un clan étymologique. Le latin *pagus* désigne d'abord la borne fichée en terre pour marquer des limites ; il donnera ensuite en français *païen*, celui qui habite l'espace ainsi mesuré, et *pays*, l'espace lui-même, le canton ; de *pays*, procèdent *paysage* et *paysan*. »

Marie-Hélène Lafon, *Haute-Auvergne. Un pays*¹⁴⁶

3.1 « Un clan étymologique »

« Pays, paysans, paysages » : chez Marie-Hélène Lafon, tout est lié. En effet, comme l'ont montré les thématiques abordées dans les deux précédents chapitres, une analyse écopoétique de l'œuvre de Lafon – ou, ici, de quatre de ses romans – ne doit pas, et ne peut pas, se limiter à la réflexion autour des enjeux que pose l'unique environnement naturel dans ses textes. Le paysan – qui a été au cœur des deux premiers chapitres à travers la question du travail et du corps – est du même « clan étymologique » que le « pays » et les « paysages » auxquels je vais maintenant m'intéresser.

Pour introduire ce « pays », il faut donc un retour aux sources de l'écopoétique, à son étymologie. Cela demande d'envisager l'*oikos* dans son ensemble :

Dans son étymologie, « écopoétique » renvoie évidemment d'abord au grec *poiein*, à un faire littéraire qu'interroge toute poétique. Le mot partage en outre une racine avec « écologie », construit sur *oikos*, qui désignait la maison mais dans un sens qui englobe tant la demeure et les terres que les membres de la famille.¹⁴⁷

L'absence, dans ces romans, d'hypostases telles que « paysage » et « nature » – ces abstractions considérées comme des réalités¹⁴⁸ – en dit d'ailleurs beaucoup sur l'attention portée, par Lafon, au choix du mot juste. Son utilisation du terme de « pays » plutôt que celui de « nature » est

¹⁴⁶ LAFON, Marie-Hélène (autrice), MALON, Christian (photographe), *Haute-Auvergne. Un pays*, *op. cit.*, pp. 45-46.

¹⁴⁷ SCHOENTJES, Pierre, *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*, *op. cit.*, p. 15.

¹⁴⁸ Définition de « hypostasie » selon le CNRTL : « Considérer abusivement (une pure abstraction) comme une réalité. » URL : <https://www.cnrtl.fr/definition/hypostasie> (page consultée le 06 avril 2023).

d’ailleurs extrêmement significative. Peu défini au cœur des textes, le terme de « pays » permet d’élargir sa portée et d’englober tout ce qui le forme et le forge. Le pays ne fait qu’un et est en communion avec tout ce qui le compose. En ce sens il est normal de voir que l’auteur s’émeuve en imaginant que le déclin du monde agricole de cette deuxième moitié de XX^e siècle amènerait, dans un même mouvement, la disparition du pays en lui-même :

J’ai peut-être eu le sentiment, sans jamais rien en dire, sans jamais poser la moindre question, que le pays lui aussi allait disparaître, s’effondrer, que les montagnes allaient littéralement s’écrouler, sombrer, sous nos pieds ! Une sorte d’apocalypse toujours possible, suspendue, menaçante... Il fallait par conséquent saisir ce monde, l’embrasser avant qu’il ne disparaisse...¹⁴⁹

Tout comme ces « vies minuscules »¹⁵⁰ racontées pour ne pas les oublier, le pays, lui aussi, demande à être « embrass[é] avant qu’il ne disparaisse » ; pour faire mémoire et laisser une trace.

3.2 Des lieux à préserver

3.2.1 Inventaire des lieux du pays

Le pays de ces romans est un environnement campagnard, situé dans la région Auvergne-Rhône-Alpes et, plus précisément, dans le département du Cantal. Dans sa conversation avec Fabrice Lardreau¹⁵¹, Lafon parle d’un « pays d’en haut » – qui est d’ailleurs le nom du livre contenant ces entretiens – au « nord du Cantal »¹⁵² : « En conséquence, il me semble avoir éprouvé très tôt un vif sentiment d’appartenance à ce "pays d’en haut", ce monde rare, perché, taillé pour l’hiver. »¹⁵³ La campagne de ces romans est donc toute particulière puisqu’elle est située à quelques mille-deux-cents mètres d’altitude¹⁵⁴ :

Son parcours [à Marie-Hélène Lafon] éclaire un fait trop souvent oublié : avant d’être un terrain de jeu réservé au sport, arpenté par les skieurs, les alpinistes, et aujourd’hui les coureurs, la montagne est un lieu de vie. Des femmes et des hommes y rêvent, y travaillent, y élèvent leurs

¹⁴⁹ LAFON, Marie-Hélène, *Le pays d’en haut. Entretiens avec Fabrice Lardreau*, op. cit., p. 43.

¹⁵⁰ MICHON, Pierre, *Vies minuscules*, op. cit.

¹⁵¹ Fabrice Lardreau est journaliste à *La Montagne & Alpinisme* et auteur de romans et d’essais. Il dirige la collection « versant intime » des éditions Arthaud qui, selon son quatrième de couverture, « propose des rencontres avec de grandes figures des lettres, des arts, des sciences ou du voyage, passionnées par la montagne et, plus largement, par la nature. » Citation tirée de : LAFON, Marie-Hélène, *Le pays d’en haut. Entretiens avec Fabrice Lardreau*, op. cit., quatrième de couverture.

¹⁵² *Ibid.*, p. 11.

¹⁵³ *Ibid.*, pp. 18-19.

¹⁵⁴ « Le Cantal. Géographie », Cantal passion, URL : <https://www.cantalpassion.com/territoire/le-cantal/le-departement/geographie> (page consultée le 20 novembre 2022).

enfants. Loin des villes et de leurs éclairages, loin du jour perpétuel, ces êtres, installés à la lisière de la nuit primitive, aux frontières de la sauvagine, côtoient les éléments.¹⁵⁵

Alors que Lafon choisit de parler d'une manière très précise, dans ses essais¹⁵⁶, de ce pays d'en haut qu'est le nord du Cantal, elle reste toutefois assez floue sur sa définition dans ses fictions. Cette distinction permet de ne pas enfermer les personnages de ses récits dans leurs particularismes locaux et, de ce fait, d'éviter l'écueil du régionalisme. La campagne présentée dans les romans est celle du nord du Cantal de la fin du XX^e et du début du XXI^e siècles, mais pourrait tout aussi bien se situer dans les Alpes savoyardes, valdotaines, valaisannes ou dans une autre région montagnarde du même type. Les frontières du pays ne sont donc pas délimitées et il s'agit, pour le lecteur ou la lectrice, de s'en faire une idée personnelle à travers les noms et les lieux fournis en abondance et avec précision par la narration :

Pierre avait beaucoup dansé avant de partir vivre dans le Puy-de-Dôme avec une femme divorcée. Il n'aurait pas manqué une fête, à Ségur, à Saint-Bonnet, à Dienne, à Allanche, à Lugarde, à Marcenat, Condat, Saint-Amandin, et même Trizac, Saint-Anastasie ou Riom. (DI, 22).

Bien que cette citation soit issue de *Les derniers Indiens*, on en trouve du même type dans tout le corpus ; chacun des trois autres romans étudiés s'attelle à donner un inventaire extrêmement précis et fourni des lieux du pays.

3.2.2 Esprit de préservation

Depuis la fin des années 1960, notre relation au lieu a d'ailleurs fondamentalement changé à cause de la mobilité. Pour reprendre les mots de Pierre Schoentjes dans *Ce qui a lieu* :

Non seulement un nombre toujours plus restreint d'hommes sont liés concrètement et même émotionnellement au lieu dont leur famille est géographiquement originaire, mais à cela s'ajoute que la plupart d'entre nous sont définitivement séparés de l'univers rural où la nature fait partie du paysage.¹⁵⁷

¹⁵⁵ LARDREAU, Fabrice, « Avant-propos » dans : LAFON, Marie-Hélène, *Le pays d'en haut. Entretiens avec Fabrice Lardreau*, op. cit., p. 11.

¹⁵⁶ Voir par exemple LAFON, Marie-Hélène (autrice), MALON, Christian (photographe), *Haute-Auvergne. Un pays*, op. cit. ou encore Eadem, *Le pays d'en haut. Entretiens avec Fabrice Lardreau*, op. cit.

¹⁵⁷ SCHOENTJES, Pierre, *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*, op. cit., p. 188.

Par leur grande présence dans ses récits, Lafon redonne ainsi vie à des lieux ruraux dont notre société moderne nous a presque complètement séparés ; l'écriture est un moyen de créer du lien entre le lecteur citadin – déconnecté en grande partie de l'environnement – et ce que Schoentjes nomme, ci-dessus, la nature. Par la présence, dans les récits, de lieux concrets, l'autrice nourrit donc l'imaginaire collectif et instaure un nouveau rapport à ceux-ci. Leur simple existence littéraire pourrait d'ailleurs aider à leur préservation :

Le « lieu » occupe une place centrale pour la première génération d'écocritiques qui prend pour point de départ le constat que les livres contribuent fortement à déterminer notre regard sur le monde et qu'il est donc essentiel que la littérature se tourne résolument vers l'environnement naturel. Si Notre-Dame de Paris ou n'importe quel lieu urbain doit sa conservation en partie au moins à ce qu'il s'est trouvé nourri des significations que des générations d'écrivains ont pu lui attribuer, alors on peut légitimement espérer qu'un travail créatif similaire s'appuyant sur la nature conduira également à sa protection.¹⁵⁸

Il convient d'affirmer, en effet, que l'incendie qui a ravagé, en 2019, la cathédrale Notre-Dame de Paris n'aurait pas provoqué la même émotion sans la parution, près de deux siècles auparavant, du célèbre roman de Victor Hugo¹⁵⁹. Ainsi, grâce à cette simple présence littéraire, ces lieux – Fridières¹⁶⁰, Saint-Saturnin, Saint-Amandin¹⁶¹ entre autres – prennent une valeur émotionnelle dans l'imaginaire des lecteurs et lectrices et commencent à exister pour chacun d'entre eux. Cela reste vrai même pour des lieux, qui – comme dans *Les derniers Indiens* – commencent déjà à disparaître :

Finir comme à Ventacou. Jean avait dit une fois qu'il était passé par Ventacou, début avril, l'année de la mort de la mère, il n'y avait plus rien, que des maisons abandonnées qu'il avait connues pleines de monde, des maisons dont les toits étaient crevés, ça commençait par le toit, ensuite c'était trop tard, les murs finissaient par lâcher, souvent un arbre poussait à l'intérieur de ce qui avait été la pièce principale. À Ventacou il y avait eu trois familles, au moins, avait dit la mère, elle avait nommé ces gens, elle savait quand les vieux étaient morts, où les jeunes étaient partis, ce qu'ils étaient devenus. (*DI*, 48).

L'existence du lieu est ainsi directement corrélée aux humains qui y vivent. Le départ de ceux-ci signifie donc la fin de Ventacou : « [...] il n'y avait plus rien ». Cependant, l'autrice, en

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 258.

¹⁵⁹ HUGO, Victor, *Notre-Dame de Paris*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Classique », [1831], 2009.

¹⁶⁰ « [...] ce que Paul dessinait dans la lumière avare de novembre, c'était ce goût, cette sorte de contentement qu'il avait finalement d'avoir trouvé place là-bas, à Fridières, Cantal, pays très perdu, et possible. » (*A*, 83).

¹⁶¹ « Joseph pensait à l'école, il avait compris en recoupant des dates que la patronne et lui avaient eu le même instituteur, lui après elle, à sept années d'intervalle, à Saint-Amandin pour elle et Saint-Saturnin pour lui [...]. » (*J*, 38).

nourrissant ce lieu – dont le nom « Ventacou » est répété par trois fois – d’une part de mystère quant à l’intrigue du roman, va lui redonner vie dans l’imaginaire de ses lecteurs :

Une maison restait debout à Ventacou, une seule, une maison soignée avec une barrière en bois peinte en bleu et un nom sur la boîte aux lettres. Un nom double que Jean n’avait pas su répéter. La mère n’avait rien dit de cette maison, elle ne comprenait pas à qui elle appartenait, de quelle famille venaient ces gens qui l’avaient gardée, s’ils venaient d’une famille. Ou d’aucune famille. D’ailleurs, de nulle part. (*DI*, 48-49).

Dans cette citation, de nombreux éléments laissent penser qu’il pourrait y avoir un lien entre cette maison à Ventacou et l’Alice, cette jeune fille violée et tuée dans les bois de Viale. Tout d’abord, la couleur bleue – couleur de la Vierge Marie – trouve régulièrement sa place dans les passages sur l’Alice : « Le corps nouveau de l’Alice tendait le tissu neuf, blanc et bleu ciel, de sa robe sans manches. » (*DI*, 23) ou encore « L’Alice là devant elle dans toute sa peau en bleu et blanc [...]. » (*DI*, 24). Ensuite, le nom de famille noté sur la boîte aux lettres de la maison – dont l’excellente mémoire de Jean ne semble pas se souvenir – fait écho au nom inconnu de la jeune fille : « Elle était l’Alice des voisins, on ne lui donnait pas de nom. » (*DI*, 23) ou « [...] l’Alice n’avait pas de nom et sa ligne était plus courte avec un vide au bout. » (*DI*, 38). Enfin, l’absence de connaissances sur l’appartenance de la maison – « elle ne comprenait pas à qui elle appartenait, de quelle famille venaient ces gens [...] » – pourrait, presque mot pour mot, être utilisée pour parler de la filiation incertaine de l’Alice :

Les gens avaient tout inventé sur l’Alice, quand elle était arrivée, à dix ou onze ans, et quand elle avait disparu. Elle était une fille que le père Lavigne aurait eue sur le tard à l’autre bout du département, sa mère l’aurait abandonnée pour partir faire la vie à Paris, les grands-parents n’en avaient plus voulu ; ou elle sortait du côté de la mère Lavigne, mais on n’arrivait pas à savoir au juste pourquoi elle ne restait pas avec ses parents, il fallait bien qu’il y ait quelque chose ; le père en prison, on l’avait cru, pour des histoires de mœurs, ça s’était raconté, entre femmes, à bouche plissée, chez la coiffeuse ou à l’épicerie, il aurait touché ses filles, l’Alice avait des sœurs, plus grandes, dans les familles on se taisait, mais il s’en était pris à d’autres, dans le bourg, un homme qui avait ça, on ne pouvait pas l’empêcher, il recommençait toujours ; alors. (*DI*, 47).

Du fait de la nature inconclusive du roman, les lecteurs n’auront jamais de certitudes sur ces questions et Ventacou gardera toujours sa part de mystère. Grâce à cette construction romanesque, l’auteur redonne ainsi vie, dans l’imaginaire du lecteur, à un lieu qui semblait se perdre à jamais.

3.2.3 La Santoire

Outre les lieux, Marie-Hélène Lafon travaille également à charger certains éléments naturels d'une grande valeur symbolique, ce qui ne peut qu'aider à leur protection. C'est le cas de la Santoire, cette rivière française qui coule dans le département du Cantal et qui occupe une place extrêmement importante dans les textes de l'auteurice. La Santoire apparaît sous diverses formes dans les quatre romans : elle est tantôt patronyme – je pense bien sûr d'abord à la famille Santoire dans *Les derniers Indiens* – tantôt élément naturel, tantôt source du flot textuel.

Tout d'abord, le fait d'associer un nom à un lieu – ou, ici, à une rivière – est « un déclencheur puissant de l'imaginaire parce qu'il participe de son identité. Un nom de famille, qui témoigne souvent d'une origine géographique, instaure également un lien fort et intime au lieu »¹⁶² :

Au bas de la colline coulait un ruisseau que les gens appelaient le Résonnet. [Marie] avait retenu ce nom à cause de la Santoire qui bornait le grand pré plat de la ferme, au fond de la vallée ; et le nom de Santoire était aussi celui de la famille de la mère qui en concevait une grande fierté. Le père de la mère appelait le pré plat son petit Versailles, c'était la meilleure terre, la plus grasse et la plus facile à travailler. Le nom de la famille, et de la rivière, était gravé dans la pierre au-dessus de la porte d'entrée de la maison, avec une date, 1857. (*DI*, 73).

La construction littéraire de la Santoire ne s'arrête cependant pas là. Elle est également représentée comme source du flot textuel ; elle coule « à l'intérieur » des personnages qui en remontent le cours jusqu'à la source : « La Santoire, par exemple, [Joseph] était né au bord, il avait vécu là, pas loin, dans sa vallée ou autour, il l'avait entendue souvent la nuit et connaissait toutes ses saisons, un peu comme si elle avait coulé à l'intérieur de lui. » (*J*, 16-17). De même dans *Le soir du chien* le fait de remonter, physiquement, le cours de la Santoire ramène Laurent, métaphoriquement, à sa propre source :

J'ai remonté le cours de la Santoire presque jusqu'à la source. Je reconnaissais le sentier. Mon oncle avait été grand pêcheur. Il n'avait pas d'enfant. Très tôt, il nous avait initiés, mon frère et moi, à la traque silencieuse de la truite sauvage [...]. À cinquante ans il avait eu un accident cérébral grave. [...] Ma tante, qui avait vécu à Avignon avant son mariage, l'avait emmené dans le Midi parce qu'elle rêvait de soleil et de vie plus facile. Il était mort là-bas, loin des truites sauvages. Je pensais à lui en suivant le sentier. L'ombre était moirée, fraîche. Les hommes de mon sang ne savent pas devenir vieux. (*SC*, 114-115).

La Santoire unit donc, par sa représentation littéraire, les mondes humain, non-humain et littéraire. De ce fait, nous sommes en droit d'espérer – Pierre Schoentjes permet en tout cas de

¹⁶² SCHOENTJES, Pierre, *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*, op. cit., p. 187.

le penser – que la présence concrète, dans ces textes, des nombreux éléments qui composent ce pays puisse amener à leur préservation, ainsi qu'à de réelles modifications dans nos manières d'appréhender le monde qui nous entoure :

Par cette formule, [Lawrence Buell] rappelle le pouvoir de la langue et la capacité que possède la littérature d'influer sur le réel en faisant levier sur l'imaginaire : sa position revient à accepter au moins comme hypothèse de travail que la littérature peut conduire les lecteurs à adopter un comportement plus respectueux envers l'environnement.¹⁶³

3.3 L'évolution du pays

3.3.1 Homogénéité

Concernant le traitement du pays en lui-même, une nette évolution se laisse percevoir entre le tout premier texte de l'autrice et ceux qui viennent par la suite. Dans *Le soir du chien* en effet – ce texte qui raconte l'histoire d'amour, puis de rupture entre Marlène et Laurent –, l'environnement se fait sentir principalement sous la forme d'un pays nommé, mais dont les éléments restent extrêmement peu décrits. Quelques traces de lyrisme – « [I]es soirs de longue lumière, les soirs de grâce infinie de l'été balbutiant, je ne rentrais pas, je ne pouvais pas rentrer avant la nuit » (*SC*, 109) – ainsi que des jugements esthétiques – « [I]e soir était beau » (*SC*, 115) – sont à souligner puisqu'ils disparaîtront petit à petit. En effet, les romans plus récents chercheront toujours plus de justesse dans les descriptions en prêtant attention à la perception de chacun des personnages. Les paysans du pays n'exprimeront ainsi jamais de jugement esthétique sur ce qui les entoure, au profit de réflexions utilitaires, certainement plus réalistes. Dans *Le soir du chien*, le pays reste toutefois important dans la mesure où c'est par lui et par ses caractéristiques géographiques que les personnages sont façonnés. En effet, sa géographie ainsi que son isolement induisent une certaine fermeture d'esprit :

Au mois d'août mon frère est venu passer quelques jours avec Chantal. Il aurait voulu que je quitte le pays. Il me l'a dit. Pour lui, Marlène n'était pas partie parce qu'elle avait rencontré un autre homme, mais parce qu'on ne s'habitue pas à ce pays. On ne l'apprivoise pas. À moins d'y être né, on ne pouvait pas vivre et vieillir ici. C'était trop de solitude et trop d'étendue, trop de vide et trop de vertige. Ça devenait parfois comme une maladie que l'on avait en soi, sous la peau. Je l'avais, moi, cette maladie. J'avais le signe, les symptômes. (*SC*, 118-119).

¹⁶³ *Ibid.*, p. 258.

Toute la narration est construite afin d'unifier et de rendre homogènes les habitants et leur pays, dans une même pesanteur :

Ces gens me pèsent. Je ne sais jamais comment être avec eux. Ce pays me pèse. Même les enfants ; ils crient fort ; ils sont déjà fermés, sauf les plus petits. Je fais semblant. C'est trop de solitude, et toujours les mêmes mensonges. (SC, 99).

Le parallélisme entre « ces gens me pèsent » et « ce pays me pèse » rend compte du solide lien qui unit le pays et ses habitants. Dès *Le soir du chien*, une unicité entre les éléments qui forment le monde est donc visible et cherchée par l'autrice. Le roman donne à voir des humains, non pas extérieurs et supérieurs au reste de l'environnement, mais à un même degré d'égalité où chaque élément agit en permanence sur les autres. Notons que cette vision d'un monde où les humains seraient extérieurs à l'environnement et n'agiraient pas sur lui – pour peu que nous respections le travail des scientifiques – paraît de plus en plus difficile à tenir aujourd'hui. En effet, les réflexions autour de l'anthropocène – ce terme qui « a été forgé pour rendre compte de l'impact sur le climat et la biodiversité de l'accumulation accélérée de gaz à effets de serre, ainsi que des dégâts irréversibles causés par la surconsommation des ressources naturelles »¹⁶⁴ – permettent de toujours mieux comprendre l'influence massive que les humains ont sur leur environnement. Pour Michel Serres, il s'agit bien d'un changement de paradigme qui nécessiterait – ce que je pourrai appeler avec Alessandro Pignocchi, bédéiste et ancien chercheur en sciences cognitives et en philosophie – une « recomposition des mondes »¹⁶⁵ :

Notre antique rapport économique au monde s'approche-t-il d'un terme ? [...] Souvenons-nous-en, nous pensions le contraire : nous croyions à notre faiblesse et à la puissance d'une nature qui nous accablait, à la finitude humaine, donc, et à l'infini du monde. Nous pensions, courageux, que toute notre histoire consistait à lutter sans cesse contre une force toujours plus haute et profonde que la nôtre. L'image se renverse : nous savons désormais que nous sommes infinis, de raison, de recherche, de désir et de volonté, d'histoire et de puissance, même de consommation, et que la nature, face à nous, est finie. Un processus, plus long que l'histoire, car nous le croyions indéfini, se renverse, en effet, pour se heurter aujourd'hui à cette barrière, le monde, dont l'asymptote forme sans doute la lèvre aval de la crise. Voilà sans doute le *non plus ultra* qui exige au moins un contournement ou, au mieux, des voies nouvelles. Voici le début de l'ère dite anthropocène : où les humains auront à jouer, face à cet obstacle, de tout autres coups que dans leurs stratégies passées.¹⁶⁶

¹⁶⁴ ISSBERNER, Liz-Rejane, LÉNA, Philippe, « Anthropocène : les enjeux vitaux d'un débat scientifique », *Le Courrier de l'UNESCO* [en ligne], URL : <https://fr.unesco.org/courier/2018-2/anthropocene-enjeux-vitaux-debat-scientifique> (page consultée le 3 mai 2023).

¹⁶⁵ PIGNOCCHI, Alessandro, *La recomposition des mondes*, Paris, Seuil, coll. « Anthropocène », 2019.

¹⁶⁶ SERRES, Michel, *Temps des crises*, op. cit., pp. 32-33.

3.3.2 Autonomisation des éléments

En ce qui concerne les trois autres romans, ils donnent une plus importante place à l'environnement et à ses éléments. En termes quantitatifs, il est tout d'abord clair que la présence de descriptions liées aux règnes végétaux et minéraux est en nette augmentation. Le pays existe dorénavant pour lui-même, sans forcément être utile pour l'intrigue ou explicatif d'un comportement humain. Dans *L'Annonce* par exemple, c'est un « rassemblement des forces » qui s'opère pour « terrasser l'homme » :

C'était de tout temps, cette confluence de juin, ce rassemblement des forces, lumière vent eau feuilles herbes fleurs bêtes, pour terrasser l'homme, l'impétrant, le bipède aventuré, confiné dans sa peau étroite, infime. L'œil s'épuisait à ne rien saisir ; des odeurs s'affolaient, de foin de terre noire de chemins creusés de bêtes lourdes. (A, 20).

L'usage de la troisième personne du singulier pour parler de « l'homme » et l'utilisation de termes comme « impétrant »¹⁶⁷ et « bipède » laissent penser que ce n'est plus l'humain qui est en position d'énonciateur. L'utilisation de la locution adverbiale « tout temps » – en plus de montrer une certaine immuabilité de la nature – laisse, elle aussi, percevoir ce changement au niveau de l'énonciation. En effet, Annette – elle qui vient d'arriver dans le Cantal – serait en incapacité de produire une telle affirmation. De plus, la formulation – « des odeurs s'affolaient » – montre, par la place de sujet grammatical que prennent les « odeurs », que la présence humaine n'est pas nécessaire. La vision anthropocentrique s'appliquerait à penser que, pour qu'il y ait une odeur, il faudrait aussi qu'il y ait un sujet capable de la percevoir. Pourtant, ici, les odeurs s'affolent qu'Annette soit là ou non pour les sentir. L'environnement se suffit donc à lui-même et rassemble ses forces : l'usage de l'asyndète¹⁶⁸ énumérative – « lumière vent eau feuilles herbes fleurs bêtes » – enlève même les virgules, qui, en termes de ponctuation, auraient pu séparer ce rassemblement.

Cette citation rappelle enfin que – contrairement à bon nombre d'animaux non-humains – les sens¹⁶⁹ ne sont que faiblement développés chez l'homme et la femme. Ci-dessus, « l'œil » – et non « son œil » – s'épuise « à ne rien saisir ». Si la comparaison entre animaux humains et non-

¹⁶⁷ Définition d'« impétrant, -ante » selon le CNRTL : « Celui (celle) qui a obtenu de l'autorité compétente ce qu'il (elle) avait sollicité [...] ». URL : <https://www.cnrtl.fr/definition/imp%C3%A9trant> (page consultée le 02 mai 2023).

¹⁶⁸ « "Sorte d'ellipse par laquelle on retranche... les conjonctions simplement copulatives qui doivent unir les parties dans une phrase" (*Littéré*). Les éléments apparaissent les uns à la suite des autres sans liens, juxtaposés. » Citation tirée de : RICALENS-POURCHOT, Nicole, *Lexique des figures de style, op. cit.*, p. 26.

¹⁶⁹ Cf. *infra*, 2.6, « Éprouver le monde ».

humains se faisait à travers de telles caractéristiques, les animaux non-humains sortiraient largement supérieurs. En effet, il est logique, à partir du moment où l'humain définit lui-même quels sont les points déterminants de la comparaison, que cela soit fait de manière à le mettre en position de domination. Comme le disent Alessandro Pignocchi et Philippe Descola dans *Ethnographies des mondes à venir* pour parler des humains : « [...] la naturalité de ces lois ne provient que du statut dominant de ceux à qui elles conviennent. Selon la jolie formule de Pierre Bourdieu : "quand le monde va pour soi, il va de soi". »¹⁷⁰

3.4 La forme et le fond

3.4.1 Personnification

Dans *L'Annonce, Joseph et Les derniers Indiens*, Lafon met de plus en plus de soin à unifier la forme et le fond de ses romans. De ce fait, les figures de style qui permettent, comme la personnification, de donner au pays une place équivalente à celle de l'humain se laissent toujours plus percevoir. Cela peut être illustré par une comparaison entre un passage usant de la personnification dans *Le soir du chien* et un autre de *L'Annonce* :

La maison était comme le prolongement des terres nues, muettes sous le long cri du vent, qui la cernaient de toutes parts ; elle les respirait par toutes ses fenêtres, ouvertes l'été, closes l'hiver, jamais voilées. Le pays entrait dans la maison, tout le temps, la pénétrait. Nous l'avions voulu ainsi, et nous vivions sous le grand regard des choses, dans la pupille écartelée du monde. (*SC*, 65-66).

Dans ce passage de *Le soir du chien*, le pays est certes personnifié – « le pays [entre] dans la maison » –, mais l'humain reste toutefois en maîtrise puisque c'est Laurent et Marlène qui « l'[ont] voulu ainsi ». Bien que Lafon dise, à l'époque déjà, que « dans *Le soir du chien*, le pays est l'un des personnages du livre »¹⁷¹, son travail sur la langue n'était pourtant pas encore abouti.

Dans *L'Annonce*, écrit huit ans plus tard, le soin de la langue est plus explicite :

Les toits du Jaladis faisaient repère dans cet horizon de vertige, ciel plateaux bois prés, face auquel il faudrait vivre, tout contre, dès lors que par les trois fenêtres nues le pays d'ici entrait

¹⁷⁰ DESCOLA, Philippe, PIGNOCCHI, Alessandro, *Ethnographies des mondes à venir*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Anthropocène », 2022, p. 46.

¹⁷¹ AUBONNET, Brigitte, « Entretien croisé. Mercedes Deambrosis et Marie-Hélène Lafon », Encres Vagabondes, Rencontres, URL : <http://www.encres-vagabondes.com/rencontre/deambrosis.htm> (page consultée le 22 novembre 2022).

dans la pièce de Paul, l’embrassait, la moulait à sa mesure énorme, ne laissant pas de répit. Sans Paul, sans Éric, dans les aubes nacrées de juillet, Annette avait résisté aux choses vertes, les avait apprises, en avait cerné les contours, à la seule fin de n’être pas dévorée par des forces anciennes qui, elle le sentait, étaient trop grandes pour elle, pour une femme de trente-sept ans venue du Nord crachée par une petite ville du Nord, et pas spécialement solide, ni équipée caparaçonnée armée. (A, 55).

Dans cette citation, des verbes d’action – qui impliquent une activité effectuée par un agent, le plus souvent humain – ont pour sujet « le pays » : « le pays d’ici [entre] dans la pièce de Paul, l’[embrasse] ». Annette, de son côté, cherche aussi – dans une construction passive – à ne pas être « dévorée par des forces anciennes ». En plus de la personnification produite par le verbe « dévorer », l’utilisation de la voix passive¹⁷² – où « le sujet ne réalise pas l’action, [mais] la subit, contrairement à la voix active où le sujet accomplit l’action » – rend compte d’une profonde cohérence entre la forme et le fond. En effet, là où la relation de domination entre l’humain et l’environnement se renverse, puisque les forces anciennes sont « trop grandes pour [Annette] », le travail sur la langue rend compte du même renversement. Par la langue, Lafon sort ainsi le lecteur de sa vision anthropocentrique en donnant au pays la place de l’humain et à l’humain la place du pays.

3.4.2 Au plus près des détails du monde

L’écriture réaliste de Lafon prête aussi de plus en plus d’attention aux détails du monde :

Pendant les premières nuits, nuits de juillet, de plein été, Annette s’était émerveillée de s’endormir, fenêtres ouvertes, dans le friselis limpide des cloches des vaches répandues de part et d’autre des bâtiments, le troupeau de Paul dans le pacage du haut et celui du voisin en lisière du bois de hêtres qui cernait le hameau. (A, 72).

L’auteurice met beaucoup de soin à choisir le mot juste pour rendre compte du pays : le terme de « pacage » rend compte d’un lexique spécialisé du monde rural et l’usage de l’espèce – « hêtre » – plutôt que du terme générique « arbre » montre l’attention aux détails. Ces « hêtres » ont, selon Lafon, un côté « charnus, ronds, changeant avec les saisons »¹⁷³, elles qui sont par ailleurs au cœur de la temporalité des romans : c’est grâce à elles que le lecteur peut percevoir le passage

¹⁷² La voix passive est d’ailleurs utilisée à d’autres reprises dans *L’Annonce*. Par exemple aux pages 97 et 98 : « Par cet abandon, tandis que la fenêtre restait ouverte sur les fragrances têtues des nuits de juillet, sur leur ardeur crépitante de bêtes sonores, Annette avait été apprivoisée. » (A, 97-98).

¹⁷³ GUILLAUME, Laurent, LAFON, Marie-Hélène, « Le Cézallier entre ciel et terre », *Chroniques d’en Haut*, France 3 Auvergne-Rhône-Alpes, 2021, URL : <https://www.france.tv/france-3/auvergne-rhone-alpes/chroniques-d-en-haut/2950619-le-cezallier-entre-ciel-et-terre.html> (page consultée le 07 mai 2023).

du temps. En effet, la chronologie de ces récits est souvent alinéaire et peut nous donner à suivre, à cause des pensées changeantes par associations d'idée des personnages focaux, différentes temporalités sur une seule et même page. C'est ainsi par l'irruption de l'environnement naturel, se modifiant de saison en saison, qu'apparaît au lecteur le temps qui passe : « À l'automne seulement, quand on avait fermé les fenêtres de la chambre, et, plus tard, rentré les bêtes à l'étable, Annette avait entendu le langage de la maison, de son armature, de ses jointures raidies de froid, de sa grande carcasse sèche [...]. » (A, 72). Ainsi, dans *L'Annonce*, la discrète apparition des premières jonquilles signale la venue du printemps et permet aux lecteurs et lectrices de se situer dans le récit :

Nicole, dans l'ordre domestique, n'aimait vraiment que ce travail, le passage du sale au propre, l'odeur carrée de la lessive et le remuement des tissus dans la lumière quand on pouvait étendre dehors, sur les fils solidement arrimés par les oncles derrière la maison dans le pré rond et pentu où les premières jonquilles fleurissaient à l'abri du vent. (A, 38).

Ces textes invitent donc, grâce à la littérature, leur lectorat à retrouver une attention vis-à-vis du monde qui les entoure.

3.4.3 La rumination

D'une manière générale, le lien entre nature et écriture est évident dans le travail d'écriture de Lafon et se retrouve dans le soin qu'elle donne à la forme dans ses romans. Tout d'abord, comme par analogie aux bovins, l'autrice se considère comme une ruminante :

Un processus cognitif particulier revient fréquemment dans la bouche et sous la plume de Marie-Hélène Lafon : la rumination. L'auteur évoque dans ses entretiens, que ce soit pour définir son rapport à l'œuvre de ses prédécesseurs ou pour parler de sa pratique d'écriture, allant jusqu'à dire qu'elle est une « ruminante ». [...] L'originalité de ce dernier récit [*Les derniers Indiens*], outre les nombreuses mentions du processus de rumination, réside dans le fait que cette dernière n'est pas seulement évoquée explicitement dans la diégèse, mais qu'elle influence également la mise en forme du récit, sa construction et sa progression thématique. La rumination, chez Marie-Hélène Lafon, est une forme-sens. Pour la commodité de l'analyse, les deux aspects seront abordés successivement : la rumination thématisée d'abord, puis la rumination mise en forme.¹⁷⁴

Ce procédé littéraire, déjà présent par petites touches dans *Le soir du chien*, est au cœur même des trois autres romans. Marie, dans *Les derniers Indiens*, parle d'ailleurs de ce mécanisme – presque de survie – en évoquant la rumination : « Elle le comprend. Elle ne parle de rien. Elle

¹⁷⁴ BUSSARD, Denis, « Marie, de la rumination à l'ataraxie », *art. cit.*, pp. 149-151.

rumine ses rengaines. Elle ne s'ennuie pas. » (*DI*, 15). Alors que les vaches ruminent l'herbe des prés, Marie, elle, « rumine ses rengaines ». Mentionné dès la deuxième page du livre, nous comprenons vite en tant que lecteurs et lectrices que ce mécanisme de rumination va parcourir tout le récit ; ce sont d'ailleurs les ruminations de Marie qui nous seront données à lire tout au long du texte.

Il en va de même pour Joseph, dans son roman éponyme, qui se sent bloqué à l'idée de parler des choses qui importent ; il est par exemple incapable d'exprimer ses émotions au moment de quitter sa mère : « Joseph avait embrassé sa mère en la prenant aux épaules, il avait senti sous ses mains le tissu mince et tiède de la veste bleue qu'elle gardait propre pour les grandes occasions ; la mère n'avait rien su dire et lui non plus. » (*J*, 81-82). Suite à son départ, le langage est comme interdit :

« [...] [F]inalement même Sylvie et toute cette histoire avec elle avaient moins compté que le départ de la mère chez Michel. Avec la mère ils auraient continué tranquilles comme ils avaient fait après la mort du père. Mais jamais il n'aurait dit ça, jamais, à personne. » (*J*, 89).

La répétition du terme « jamais » et la construction de la phrase en elle-même – dans un style paratactique, sans connecteurs – rajoutent beaucoup d'intensité à ces propos.

Dans *Les derniers Indiens*, la rumination est d'ailleurs directement reliée à un autre phénomène naturel qui exprime lui aussi la connexion, pour l'autrice, entre ce qui touche au langage et ce qui touche à l'environnement : la sédimentarisation : « Elle laissait remonter dans ses rengaines toutes les vieilles paroles de la mère qui étaient entrées et s'étaient déposées au fond d'elle en couches feuilletées, épaisses et durcies. Elle pouvait ruminer, elle avait de quoi pour longtemps. » (*DI*, 91).

Par l'utilisation de cette « forme-sens » qu'est la rumination, il s'agit pour l'autrice d'exprimer le lien fondamental qui unit l'humain au non-humain, où littéraire et physiologie animale sont unis par de mêmes mécanismes.

3.5 Une littérature toujours plus proche de l'environnement

Outre la rumination, le premier roman de Lafon – *Le soir du chien* – se différencie donc du reste du corpus à plusieurs égards, qui touchent le plus souvent à l'accord encore inabouti entre la forme et le fond. Alors que *Les derniers Indiens*, *Joseph* et *L'Annonce* sont des psycho-récits qui, grâce à un narrateur pétri par la pensée du personnage focal, nous plongent dans la psyché d'un seul et même individu, *Le soir du chien*, quant à lui, est un texte polyphonique où – comme

dans certains romans de Faulkner – chaque personnage est énonciateur le temps d'un chapitre ; l'utilisation de la première personne du singulier dans *Le soir du chien* s'oppose à la troisième personne dans le reste du corpus. Le choix d'utiliser le « il » ou le « elle » plutôt que le « je » dans les psycho-récits s'explique par l'impossibilité de paroles de ces personnages :

Dans un entretien, Lafon s'explique sur le choix d'un récit à la troisième personne et non d'un monologue intérieur : « Paradoxalement, il m'est apparu très tôt qu'il y avait une impossibilité pour Marie à dire « je ». Elle n'est pas suffisamment constituée pour cela ». Marie-Hélène Lafon et Jérôme Goude, « *Les derniers Indiens* de Marie-Hélène Lafon », *Le Matricules des Anges*, 90 (2008).¹⁷⁵

À l'heure d'écrire son premier roman, il était peut-être encore trop tôt pour Marie-Hélène Lafon d'unifier la forme et le fond, tel qu'elle réussit à le faire après deux décennies. En effet, dans *Le soir du chien*, la parole est déjà empêchée et l'intime caché – « Ils travaillent et ils se taisent. Ils s'imaginent que si on parle pas des problèmes, ils cessent d'exister » (*SC*, 76) –, mais la forme choisie de narration – où les personnages arrivent à parler en « je » – ne rend pas compte de cela.

Faire résonner le « qu'est-ce que » et le « comment », voilà un des enjeux de l'écriture de l'autrice du Cantal, surtout quand il s'agit d'environnement :

Marie-Hélène Lafon a été marquée par cette exigence et ne cultive donc pas l'imaginaire romantique d'une langue en quelque sorte naturalisée. Elle sait cependant que la phrase peut produire par son rythme et sa syntaxe l'illusion d'une forme topographique, que certaines analogies disent la proximité entre un lieu, un pays, un environnement naturel et le texte qui les prend pour objets.¹⁷⁶

Ainsi, la parole est, chez Lafon, – tout comme l'écriture avec le processus de rumination – intimement liée à ce qui l'entoure. Il en est ainsi dans *L'Annonce* où littérature et minéralogie se rejoignent par la langue : « Paul se souvenait, il avait craché tout ça par morceaux, par blocs erratiques, comme abasourdi lui-même de se découvrir sur le tard si encombré d'images rugueuses. » (*A*, 22-23).

Non seulement l'autrice unifie les éléments du pays entre eux – c'est le cas dans *Les derniers Indiens* où le climat, orageux, fait écho à ce qui se passe au niveau du récit lui-même lors de la mort de Pierre : « Pierre était mort un lundi. La veille ils avaient joué. Le jour était gris d'orages lourds, le père et Jean s'occupaient des bêtes, Marie attendait dans la cuisine, assise, les mains

¹⁷⁵ HERMETET, Anne-Rachel, « Vincent, Joseph, Paul et les autres : Voix et figures de paysans dans la fiction française contemporaine », *art. cit.*, p. 70.

¹⁷⁶ JAQUIER, Claire, *Par-delà le régionalisme. Roman contemporain et partage des lieux*, *op. cit.*, p. 60.

posées l'une sur l'autre au bord de la table ; [...]. » (*DI*, 89) – mais elle relie également le travail de l'écriture et la littérature eux-mêmes, au monde qui nous entoure.

4. Des bêtes et des animaux

« [Ç]a ne ser[t] à rien de savoir les sciences naturelles ou de lire des histoires d’animaux dans des livres quand on [a] de vraies bêtes partout autour de soi. »

Marie-Hélène Lafon, *Les derniers Indiens*¹⁷⁷

4.1 Les animaux dans l’imaginaire paysan

Voilà que, à la lumière de cette citation, une remise en question s’impose. Cela a-t-il du sens de lire des textes – tant littéraires que scientifiques – pour penser l’environnement ? Ne faudrait-il pas plutôt sortir de ces lectures afin de l’expérimenter d’une manière plus concrète et personnelle ? Ce mémoire de master a-t-il, tout compte fait, une utilité ? En prolongeant le raisonnement de Pierre dans la citation ci-dessus, nous pourrions penser qu’un rapport concret à la terre suffirait à rendre obsolète le savoir théorique sur celle-ci. Les enjeux sont complexes : Pierre – le personnage fictionnel de *Les derniers Indiens* – et moi n’entretenons pas la même relation à l’environnement. Pierre est né dans le Cantal, fils aîné d’une lignée paysanne ; moi, dans la deuxième ville la plus peuplée de Suisse, de parents valaisans émigrés à Zurich pour les études, puis à Genève pour le travail. De ces simples caractéristiques – et de tant d’autres encore – il est aisé de tirer une conclusion : nos conditions d’existence étant tellement différentes, le rapport que nous entretenons à l’environnement l’est obligatoirement tout autant. La citation de la page 119 de *Les derniers Indiens* est importante, non pas dans la mesure où elle est une injonction à expérimenter une nature plus concrète que théorique, mais bien parce qu’elle est l’expression – par les mots simples de Pierre – de ce que Philippe Descola a théorisé : la nature n’existe pas pour elle-même¹⁷⁸. Le concept de nature est une hypostase, une abstraction considérée comme une réalité¹⁷⁹. Selon que l’on fasse partie de la tribu jivaro des Achuars en Amazonie équatorienne ou que l’on habite à Genève en Europe occidentale, notre conception du monde naturel – animiste pour le premier et naturaliste pour le second – sera complètement

¹⁷⁷ LAFON, Marie-Hélène, *Les derniers Indiens*, op. cit., p. 119.

¹⁷⁸ BADDOU, Ali, « "La nature, ça n’existe pas" avec Philippe Descola », Le Grand Face-à-face, France Inter, 15.10.2022, URL : <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/le-grand-face-a-face/le-grand-face-a-face-du-samedi-15-octobre-2022-2526218> (page consultée le 21 janvier 2023).

¹⁷⁹ Définition de « hypostasier » selon le CNRTL : « Considérer abusivement (une pure abstraction) comme une réalité. » URL : <https://www.cnrtl.fr/definition/hypostasier> (page consultée le 06 avril 2023).

différente. Bien que Descola se soit concentré principalement sur les quatre ontologies – évoquées dans un précédent chapitre – qui composent nos mondes, la réflexion globale est tout aussi efficace à une plus petite échelle ; celle de nos socialisations. En effet, le rapport que chacun et chacune entretient à la nature est relatif et singulier, formé – d’un point de vue sociétal et collectif – par sa conception ontologique du monde et – d’un point de vue plus individuel – par son *habitus* ; en bref, la nature est une production sociale. Il en va de même – et c’est ce dont ce chapitre traitera – en ce qui concerne le rapport que chaque personne entretient au règne animal.

Ce règne occupe une place non négligeable dans la bibliographie de Marie-Hélène Lafon. Dès son tout premier roman paru en 2001 – *Le soir du chien* – jusqu’au tout dernier paru en 2023 – *Les Sources* –, des présences animales se laissent percevoir au fil des textes. En 2001, en plus de fournir le titre du récit – « Parce qu’il n’est pas comme moi ; il a peur ; depuis le début, le premier soir, le soir du chien. » (SC, 80) –, la figure du chien va amener au nœud de l’intrigue de *Le soir du chien*. En effet, Marlène rencontre le vétérinaire pour qui elle quittera Laurent suite à l’accident de son chien, Bibine, percuté par une voiture : « Un jour [Roland] m’a dit : "Si je lui avais pas donné le chien, ça serait pas arrivé." J’ai souri et j’ai posé ma main sur son bras, très vite ; et j’ai fermé les yeux. » (SC, 109). En plus de rendre présent le règne animal dans les textes, l’auteurice s’attache à lui donner une importance dans la narration elle-même : sans Bibine, *Le soir du chien* ne pourrait faire sens.

Toutefois, une évolution se fait sentir au fur et à mesure des années (et des textes), dans la mesure où les animaux ne feront plus seulement partie du décor – réduits à une fonction symbolique afin de répondre à des enjeux humains –, mais permettront de plus en plus d’explicitier et de donner sens à l’imaginaire paysan ; le rapport qu’entretient chaque personnage avec les animaux (ou les bêtes) en dit long sur le personnage lui-même. Dans la citation mise en exergue de ce chapitre par exemple, celle qui rend compte de la pensée de Pierre, les « animaux » remplissent « les livres », alors que, « autour de [Pierre] », règnent « de vraies bêtes ». Les animaux des romans de Lafon sont ainsi marqueurs d’un certain point de vue sur l’environnement et le règne animal. Malgré les différences, les personnages lafoniens ont tous en commun d’avoir baigné dans une même ontologie – naturaliste – qui leur a appris, dès leur plus jeune âge, un rapport de domination face au règne animal ; toutefois, nous le verrons, quelques personnages s’en détachent. Aussi – et c’est là que réside l’intérêt des textes sur ces questions –, bien que fortement présent dans l’esprit des personnages, cette différenciation n’est pas claire sur le plan de la narration. En effet, de nombreuses comparaisons et animalisations rapprochent, par le travail de l’écriture, l’animal humain de l’animal non-humain. De même

que la narration, grâce à un narrateur pétri par la pensée du personnage focal, permet de donner une voix à des « vies minuscules »¹⁸⁰ qui, habituellement, n'auraient pas eu accès à la parole, la langue, dans son rapport à la nature, ouvre un espace de liberté et de réflexion sur nos manières de penser l'environnement ; par l'écriture se renoue un lien d'égalité entre les différents règnes.

4.2 Un mouvement de société

4.2.1 Un seul et unique rapport aux bêtes ?

Animaux pour certains, bêtes pour d'autres, le règne animal montre – par la pluralité des rapports que les personnages de ces romans entretiennent avec lui – que la nature n'existe pas en soi et que, même pour deux personnes ayant baigné dans une même ontologie, la relation entretenue avec l'environnement est propre à chacun et chacune selon ses conditions d'existence. L'héritage environnemental de chaque individu l'amène à considérer le monde alentour d'une manière qui lui est propre et qui va guider ses actions. Dans le cas des paysans du Cantal, par leur cadre de vie similaire et leurs semblables caractéristiques, ils ont en commun un même *habitus* de classe (ou de groupe).¹⁸¹

La sociologie traite comme identiques tous les individus biologiques qui, étant le produit des mêmes conditions objectives, sont dotés des mêmes *habitus* : classe de conditions d'existence et de conditionnements identiques ou semblables, la classe sociale (en soi) est inséparablement une classe d'individus biologiques dotés du même *habitus*, comme système de dispositions commun à tous les produits des mêmes conditionnements. S'il est exclu que *tous* les membres de la même classe (ou même deux d'entre eux) aient fait *les mêmes expériences et dans le même ordre*, il est certain que tout membre de la même classe a des chances plus grandes que n'importe quel membre d'une autre classe de s'être trouvé confronté aux situations les plus fréquentes pour les membres de cette classe : [...].¹⁸²

¹⁸⁰ Expression empruntée à : MICHON, Pierre, *Vies minuscules*, *op. cit.*

¹⁸¹ « Pour définir les rapports entre l'*habitus* de classe et l'*habitus* individuel (indissociable de l'individualité organique, immédiatement donnée à la perception immédiate – *intuitus personae* – et socialement désignée et reconnue – nom propre, personnalité juridique, etc.) –, on pourrait considérer l'*habitus* de classe (ou de groupe), c'est-à-dire l'*habitus* individuel en ce qu'il exprime ou reflète la classe (ou le groupe) comme un système subjectif mais non individuel de structures intériorisées, schèmes communs de perception, de conception et d'action, qui constituent la condition de toute objectivation et de toute aperception, et fonder la concertation objective des pratiques et l'unicité de la vision du monde sur l'impersonnalité et la substituabilité parfaites des pratiques et des visions singulières. » Citation tirée de : BOURDIEU, Pierre, *Le Sens pratique*, *op. cit.*, p. 101.

¹⁸² *Ibid.*, p. 100.

Ils apprennent donc, tous, plus ou moins la même nature et l'envisagent de la même manière. Le rapport aux animaux est ainsi le fruit de leur socialisation naturaliste. Bien que ces paysans soient proches de la nature par leur lieu de vie et leur travail, ils s'en différencient toutefois idéologiquement et se retrouvent dans une ontologie qui place l'homme dans un rapport de distanciation et de domination face aux autres êtres vivants.

4.2.2 Joseph, un original

Dans *Joseph* par exemple, ce rapport de domination s'exprime par des actes de violence des paysans envers les animaux : « S'énervier après les bêtes à coups de pied et de bâton ou casser le matériel n'est pas bon signe. » (*J*, 55) ou encore :

En entrant dans une étable ou en voyant un troupeau dehors, à l'herbe, [Joseph] savait au premier coup d'œil, et aussi à l'oreille, si les choses allaient comme il faut. Il n'avait pas toujours eu le choix, il avait dû, certaines fois, travailler dans des conditions qui lui tordaient le ventre mais il n'était jamais resté longtemps dans ces fermes. Il avait appris à se méfier des gens que les bêtes craignaient, les brutaux et les sournois, surtout les sournois qui cognent sur les animaux par derrière et leur font des grimaces devant les patrons. (*J*, 19-20).

Cette violence, bien présente dans ce milieu rural, nous est toutefois toujours donnée à lire d'une manière critique. En effet, le personnage focal la condamne fortement. Ainsi, c'est le point de vue de Joseph – être à part dans ce pays d'en haut et perçu comme un original par ses pairs – que les lecteurs et lectrices suivent tout au long de ce psycho-récit. Sans nier la violence, le récit propose une alternative saine dans le rapport entretenu au règne animal. En effet, Joseph est doux, connu et reconnu dans le pays pour son savoir-faire avec les bêtes : « [...] doué avec les bêtes, il était très fort avec les bêtes, on n'en trouverait plus des gens comme lui qui avaient la patience, le goût et le don [...]. » (*J*, 65). Il trouve ainsi sa place auprès des animaux « même aux pires moments ». Il lui arrive d'ailleurs parfois de se sentir plus proche des bêtes que des humains qui l'entourent : « [...] c'est comme une sorte de débat avec lui-même, il se reproche, il se traite de vieux gâteux qui préfère les bêtes aux gens, et alors et alors ; [...]. » (*J*, 14). Dans la citation des pages 19 et 20 donnée ci-dessus, c'est grâce à ses sens – vue et ouïe –, que Joseph reconnaît, par le corps, si « les choses [vont] comme il faut ». À la page 19, ce sont à nouveau les sens qui sont mis en avant, non plus pour parler de l'humain, mais pour parler de la bête. En effet, c'est grâce à la perception de la chaleur du corps de l'animal et par son regard que l'on comprend que « les bêtes ne sont pas des machines » :

Dans cette ferme, on faisait encore vraiment attention aux bêtes, pas seulement pour l'argent, pour l'honneur aussi, et parce que les bêtes ne sont pas des machines, on sent le chaud de leur corps et leurs yeux posés sur vous ; l'hiver elles dépendent, pour les soins et la nourriture, ça fait devoir, on les connaît et elles vous connaissent. Quand on rentre dans une étable bien tenue, l'odeur large des bêtes est bonne à respirer, elle vous remet les idées à l'endroit, on est à sa place. Joseph avait toujours retrouvé ça dans sa vie, même aux pires moments. Il avait surtout aimé s'occuper des veaux qui grandissaient tous dans les fermes avant la mode de les vendre à trois semaines pour l'engraissement en Italie ou ailleurs ; même dans les grands troupeaux comme celui des Manicaudies il n'aurait jamais confondu un petit avec un autre, il ne leur faisait pas de manières, on n'avait pas le temps et tout le monde l'aurait pris pour un original, mais il avait juste la patience qu'il fallait, sans se laisser déborder. (*J*, 19).

En plus de rendre l'environnement sensible, les sens créent donc un pont entre les animaux humains et les animaux non-humains. En effet, comme nous l'avons évoqué précédemment, l'ontologie naturaliste occidentale relie les animaux humains et non-humains par leur physicalité, mais les distingue par leur intériorité. Ainsi, quand ces textes s'attardent sur le corps plutôt que sur l'esprit, ce sont les similarités et non les dissemblances qui sont mises en avant. Joseph, par le truchement du narrateur, s'identifie d'ailleurs à de nombreuses reprises aux animaux : « [...] il ne faisait pas de bruit, il ne réveillait personne quand il venait se gîter comme font les bêtes dans les bois. » (*J*, 95). En s'identifiant au monde animal plutôt qu'en s'en distinguant, il opère une révolution dans le mode de pensée qui semble être la norme là où il vit. Par l'usage de nombreuses comparaisons, qui « envisage[nt] ensemble (deux ou plusieurs objets de pensée) »¹⁸³, il fortifie les liens qui l'unissent aux animaux et les met sur un pied d'égalité. On retrouve par exemple ces comparaisons aux pages 62, 98 et 99 : « Elle secoue la tête, comme les bêtes l'été quand les mouches les tracassent. » (*J*, 62) ou encore « Joseph avait toujours eu moins de caractère que Michel, c'était souvent comme ça avec les jumeaux, chez les gens comme chez les bêtes, il y en avait un qui prenait le dessus. » (*J*, 98-99).

4.2.3 Mise à distance par la modernité

La modernité apporte son lot de changements. Parmi eux : la mise à distance des bêtes, parquées dans des élevages industriels. À la page 65 – « [...] il était très fort avec les bêtes, on n'en trouverait plus des gens comme lui [...]. » (*J*, 65) – l'usage du conditionnel présent nous laisse penser que, avec l'arrivée de la modernité, ce rapport sain qu'entretient Joseph aux bêtes se fera de plus en plus rare. À la page 19 – déjà citée précédemment –, c'est l'utilisation de l'imparfait

¹⁸³ RICALES-POURCHOT, Nicole, *Lexique des figures de style, op. cit.*, p. 34.

et de l'adverbe « encore » qui nous donne à voir ce changement de paradigme : « Dans cette ferme, on faisait encore vraiment attention aux bêtes, pas seulement pour l'argent, pour l'honneur aussi, et parce que les bêtes ne sont pas des machines [...]. » (J, 19). Avec la modernité se perd donc ce rapport privilégié aux bêtes. Les veaux sont vendus dès trois semaines, acheminés en Italie dans un circuit mondialisé : le passage de l'échelle locale à une échelle globale, marqué ici par la vente de veaux pour l'engraissement. En une génération, avec l'irruption de la modernité, l'*habitus* de classe (ou de groupe) des paysans de ce coin de pays a ainsi subi un gros bouleversement. Alors que les paysans de la société traditionnelle étaient proches des bêtes – tout en usant régulièrement de la violence –, le marché moderne induit une distance croissante : plus les troupeaux sont grands et plus le rapport que l'on peut entretenir avec chaque bête s'amenuise. La relation au règne animal en vient donc à être bouleversée : en réifiant les animaux, la modernité marchande fait d'eux de simples ressources à exploiter, des « machines » (J, 19), et non des êtres sensibles cohabitant avec les humains.

4.3 Animaux de compagnie vs bêtes utiles

4.3.1 Des animaux anthropisés

Comme ce mémoire s'attèle à le démontrer : les romans de Marie-Hélène Lafon racontent, avec une précision tant historique que sociologique, le déclin du monde agricole des années 1970 et, avec lui, la fin d'un certain rapport à la nature. Cependant, ces bouleversements ne s'opèrent pas uniquement à l'échelle du monde rural. En effet, à l'heure actuelle, c'est dans l'ensemble de nos sociétés occidentales que se développe un mouvement de mise à distance entre l'animal humain et l'animal non-humain :

Tant que la France a été un grand pays agricole fait de petits paysans, les animaux étaient omniprésents, certainement dans les campagnes. Ce n'est que dans les années soixante avec l'avènement du tracteur et le remembrement que les animaux de trait ont disparu et que les basses-cours ont décliné, parallèlement à l'émergence des grandes surfaces qui proposaient de la viande à bon marché.¹⁸⁴

¹⁸⁴ SCHOENTJES, Pierre, *Nos regards se sont croisés. La scène de la rencontre avec un animal*, Marseille, Le mot et le reste, 2022, pp. 9-10.

Mais, alors que les humains et les bêtes sont de moins en moins en contact, une autre relation à l'animal s'établit et se fortifie. En effet, de rares espèces animales¹⁸⁵ – triées et sélectionnées pour leur docilité, leur affection et leur esthétisme – peuvent aujourd'hui se vanter d'avoir trouvé foyer dans les appartements humains. Ainsi que le serait une forêt anthropisée – par le déboisement ou la modification choisie des arbres qui y poussent par exemple –, ces animaux de compagnie le sont tout autant. Les bêtes, elles qui se distinguaient par leur utilité, ne trouvent plus leur place aux côtés de l'humain :

Si l'on excepte les animaux de compagnie dont le nombre ne cesse de croître, les bêtes ne font plus partie de la vie quotidienne dans les sociétés occidentales prospères. Vaches, porcs et poules sont relégués dans des élevages industriels avant d'être conduits dans les abattoirs géants où ils terminent souvent dans l'indignité une vie misérable.¹⁸⁶

Dans les romans de Marie-Hélène Lafon, ce passage des « bêtes » aux « animaux de compagnie » représente bien le changement de paradigme s'opérant dans la société rurale.

4.3.2 Des chiens au service de l'humain

Dans *Le soir du chien* par exemple, le vétérinaire thématise cette modification du rapport aux animaux et exprime, en même temps, le jugement de valeurs qui l'accompagne :

Elle voulait faire véto comme lui. Il ne l'avait pas encouragée, sous prétexte que c'était trop dur pour une femme, sauf à *sombrer dans la canine*. C'était son expression : « sombrer dans la canine » ; vivre en ville ; soigner les perruches, les poissons rouges, les chats et les chiens-chiens à sa mémère. (SC, 95).

Comme pour la structuration de l'espace rural en lieux bien définis et distincts pour les différents sexes (parler de genres serait anachronique dans cette société paysanne), la distinction entre hommes et femmes se fait aussi en fonction de ce dont on les pense capables de faire. Dans cette société sous « domination masculine »¹⁸⁷, « être véto » est « trop dur pour une femme ». Selon Daguet, le gros bétail est réservé aux hommes vétérinaires. Les femmes, elles,

¹⁸⁵ À noter toutefois que bon nombre d'espèces sauvages ont tendance aujourd'hui à se retrouver dans le salon de particuliers. Quatre pattes, « l'organisation mondiale de protection des animaux vivant sous influence humaine directe », met en garde à ce sujet : « Du point de vue du bien-être animal, cependant, de nombreuses espèces animales sont totalement inadaptées comme animaux de compagnie. Contrairement aux espèces domestiquées, les animaux sauvages ne se sont pas adaptés aux soins humains et ce, depuis des milliers d'années. » Citation tirée de : « Les animaux sauvages ne sont pas des animaux domestiques », Quatre pattes, URL : <https://www.quatre-pattes.ch/nos-recits/guide-conseils/animaux-sauvages-domestiques> (page consultée le 29 mars 2023).

¹⁸⁶ SCHOENTJES, Pierre, *Nos regards se sont croisés. La scène de la rencontre avec un animal*, op. cit., p. 9.

¹⁸⁷ BOURDIEU, Pierre, *La domination masculine*, Paris, Points, coll. « Points Essais », [1998], 2014.

sont reléguées à un métier d'une plus faible valeur : vétérinaires pour petits animaux. La citation ci-dessus, qui nous fait accéder directement aux mots du vétérinaire – d'abord avec l'aide du discours direct : « C'était son expression : "sombrier dans la canine" », puis par un passage au discours indirect libre qui laisse voir un fort jugement de valeur : « les chiens-chiens à sa mémère » –, se retrouve en forte opposition avec un extrait de la page 112 où ce ne sont plus les mots du vétérinaire qui nous sont rapportés, mais ceux des « gens » :

On m'a parlé ; on m'a raconté, depuis le début, depuis l'histoire du chien. On m'a tout dit. Les gens disent tout ici ; ils racontent la vie des autres et les autres racontent la leur. Avec ça et les enterrements, on a l'impression d'être ensemble. Ils ont eu besoin du vétérinaire, là-haut, votre fils et son amie ? Le chien a été renversé sur la route d'Allanche, il paraît ; c'est une bête jeune, un chien de Roland, un corniaud ; turbulent ; elle peut pas le tenir. Daguet se déplace pour les chiens maintenant... (SC, 112).

La dernière phrase – « Daguet se déplace pour les chiens maintenant... » –, caractérisée elle aussi par le discours indirect libre, montre la contradiction entre le réquisitoire du vétérinaire sur les animaux de compagnie et ses actes vis-à-vis de Marlène et Bibine ; ce sont ainsi bien des enjeux personnels qui se trouvent derrière cette histoire du chien. En effet, sous ces trois points de suspension se joue le coup de foudre du vétérinaire pour Marlène, qui se déplace, non pour le chien lui-même, mais pour voir sa propriétaire.

L'autre chien présent dans le récit, celui de Roland n'est pas non plus maître de son avenir. Au moment où le meilleur ami de Laurent décide de mettre fin à ses jours, il décide d'emporter le chien avec lui dans la mort. On le comprend à la page 127 de *Le soir du chien*, dans un style paratactique cher à Lafon : « Hier Roland s'est suicidé. Il s'est pendu. Dans l'atelier. Avec ses bottes. Le maire m'a appelé. Il faisait nuit. J'y suis allé. Il était chaud sous les aisselles. Il avait piqué son chien d'abord. » (SC, 127). Avec le destin de ce chien, se lit l'ambivalence du rapport humain aux animaux, et, en particulier, aux animaux de compagnie. Malgré l'amour et l'importance qu'ils leur accordent¹⁸⁸, les êtres humains sont toujours comme « maîtres et possesseurs de la nature »¹⁸⁹ et se donnent le droit de vie ou de mort sur eux : « Les traces de

¹⁸⁸ « Personne n'a porté Roland ; personne ne l'a regardé pendant toutes les années de sa vie d'homme, sauf son chien. Personne ne l'a reconnu. C'est de cela qu'il est mort, sans bruit. » (SC, 130).

¹⁸⁹ « Mais, sitôt que j'ai eu acquis quelques notions générales touchant la physique, et que, commençant à les éprouver en diverses difficultés particulières, j'ai remarqué jusques où elles peuvent conduire, et combien elles diffèrent des principes dont on s'est servi jusques à présent, j'ai cru que je ne pouvais les tenir cachées, sans pécher grandement contre la loi qui nous oblige à procurer, autant qu'il est en nous, le bien général de tous les hommes. Car elles m'ont fait voir qu'il est possible de parvenir à des connaissances qui soient fort utiles à la vie, et qu'au lieu de cette philosophie spéculative, qu'on enseigne dans les écoles, on en peut trouver une pratique, par laquelle connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux et de tous les autres corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous les pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres, et ainsi nous rendre comme maîtres et

vie de Roland et de la chienne sont là, dans l'atelier ; elles se taisent. Elles ne peuvent rien me dire de ces moments où il savait qu'ils allaient mourir, les deux, parce qu'il l'avait choisi, lui. » (SC, 136).

4.3.3 Une évolution significative

Dans *Le soir du chien*, l'animal reste ainsi fortement attaché à des enjeux humains et est mis au service d'une stratégie narrative. Dans les autres textes du corpus en revanche, une évolution significative est à signaler puisqu'ils donnent une place plus importante aux animaux, non forcément dans leur présence – rappelons que Bibine donne son titre au roman –, mais dans leur manière de donner sens au récit lui-même. Lola, la chienne de *L'Annonce*, a par exemple une plus grande profondeur de personnage et la focalisation interne peut même, à certains moments, se concentrer sur son point de vue ; contrairement à Bibine, Lola est un personnage à part entière.

Elle est, tout d'abord, au cœur de luttes idéologiques entre Nicole – représentante de ce qu'exprimait le vétérinaire dans *Le soir du chien*, qui a intériorisé ce rapport de domination vis-à-vis des animaux – et les oncles qui, eux, rendent compte d'un rapport presque égalitaire à l'animal. À la page 15, par le discours indirect libre, nous voyons que Nicole parle de Lola en l'appelant, non pas par son prénom, mais par le terme de « bête » :

Dès le premier soir ils s'étaient entendus ; dès le premier soir Éric avait pu prendre Lola dans les bras au grand dam de Nicole, la sœur de Paul, qui s'était étonnée à bas bruit derrière sa frange raide, de voir ainsi conquise, éprise et embrassée, cette bête rétive que l'on avait eu toutes les peines du monde à dresser et qu'il ne faudrait pas déranger en lui faisant trop de manières maintenant qu'elle commençait à aller aux vaches comme il faut et à se rendre utile, ce qui était le rôle des bêtes dans une ferme ; le gamin devrait le comprendre, à la campagne les bêtes travaillaient on les nourrissait pour ça et pas pour rien ou seulement pour la compagnie comme en ville où on avait les moyens peut-être. (A, 15).

À l'inverse, les oncles – eux-mêmes rarement appelés par leurs prénoms et, de ce fait, anonymisés, n'étant plus que désignés par leur statut dans la famille – donnent à Lola une importance quasi humaine. En effet, là où Bibine était présente dans *Le soir du chien* pour être

possesseurs de la nature. Ce qui n'est pas seulement à désirer pour l'invention d'une infinité d'artifices, qui feraient qu'on jouirait, sans aucune peine, des fruits de la terre et de toutes les commodités qui s'y trouvent, mais principalement aussi pour la conservation de la santé, laquelle est sans doute le premier bien et le fondement de tous les autres biens de cette vie ; [...]. » Citation tirée de : DESCARTES, René, *Discours de la méthode*, Laurence Renault (dir.), Paris, GF-Flammarion, [1637], 2016, pp. 98-99.

au service de l'humain, dans *L'Annonce*, avec les oncles, ce rapport de force est régulièrement inversé. Dans ce rare passage où les oncles sont appelés par leurs noms – peut-être pour montrer qu'avec Lola, ils retrouvent la valeur qui est la leur –, c'est Lola qui prend la place à l'avant de la voiture, reléguant l'un des frères à l'arrière : « Louis et Pierre n'auraient pour rien au monde renoncé à la compagnie de Lola. Elle trônait, magnanime, la truffe écrasée contre la vitre, à la droite du conducteur tandis que le frère réduit au rôle de passager tenait le milieu de la banquette arrière. » (A, 65). Les oncles ne craignent pas non plus de s'adresser à Lola : « À l'automne, toute honte bue, ils vinrent à résipiscence devant des confitures de fruits rouges dont ils allèrent jusqu'à vanter à Lola les mérites éclatants qu'ils la jugèrent digne d'apprécier, preuves tartinées à l'appui. » (A, 79).

Au niveau de la narration elle-même, il arrive qu'elle change de perspective et qu'elle nous donne à voir, grâce à la focalisation interne, le point de vue de Lola :

La cour était vide, ourlée de vent vert, écrasée de soleil neuf. Paul s'était d'abord tenu là, apaisant la chienne, lui parlant lui disant, c'est Annette c'est Éric ils vont habiter ici avec nous. Ils étaient restés les trois debout dans la lumière folle. La chienne avait léché les mains du garçon qui ne bougeait pas, et les yeux agrandis, buvait tout, la cour les arbres le trou noir du vieux four à pain où l'on remisait les outils, et les cages des lapins contre le mur du fond. Il s'était avancé vers ces bêtes connues, se plantant devant elles, comme enfoncé soudain dans la contemplation de leurs soubresauts, remuements et autres obscurs agissements. La chienne l'avait abandonné pour se tourner vers la femme dont les chevilles et les mollets blancs méritaient une indubitable attention, tout cernés qu'ils fussent de valises, de sacs, de cartons, que l'homme, le maître, empoignait fermement, les deux, l'homme et la femme, s'abîmant dans une commune agitation, entre voiture et maison, maison et voiture, tandis que le garçon leur tournait le dos, la nuque pâle et ployée, les bras lâchés le long du corps. (A, 20-21).

Alors que le début du passage est, comme la majorité de ce psycho-récit, en focalisation interne sur les pensées d'Annette, dans la suite du passage la narration se distancie d'Annette pour rejoindre un autre point de vue : celui de Lola. Paul devient « l'homme, le maître » et Annette devient « la femme ». La suite du passage se situe d'ailleurs à hauteur de chien : ce sont les chevilles et les mollets qui deviennent intéressants pour la chienne et pour son regard. L'agitation, que l'on associerait habituellement à un chien qui sauterait dans tous les sens à l'arrivée de nouvelles personnes, est ici perçue, par Lola, pour décrire les agissements humains. Ce renversement de point de vue est important dans la mesure où il permet de sortir de la vision anthropocentrique, qui voit toujours le monde tourner autour de l'humain. C'est aussi, en partie, de tels décentrement qui peuvent nous permettre d'envisager un nouveau rapport à l'animal et, ainsi, de nouer un lien plus égalitaire entre les mondes humain et non-humain.

4.4 Distanciation vis-à-vis du naturalisme

4.4.1 Inversion des rôles

Après avoir traité – bien sûr de façon non-exhaustive – des bêtes et des animaux domestiques dans ces textes, il est intéressant de noter l'absence des animaux sauvages dans ces romans. En effet, bien que ces paysans vivent au cœur même de la nature, celle-ci semble trop anthropisée pour être le refuge des animaux sauvages. Rappelons que, dans *Les derniers Indiens*, tout ce qui a trait au sauvage est à proscrire. Les lieux où pourrait régner cette sauvagerie sont d'ailleurs quasiment inexistantes dans les textes et personne ne cherche à les pénétrer : « Longtemps, le monde connu s'est résumé, en Occident, à l'opposition du rural et du sauvage. On ne s'aventurait pas sans frayeur dans la sauvagerie, même si très tôt sont apparues des formes d'exploitation de la forêt. »¹⁹⁰ Pourtant, le texte associe toujours le terme « sauvage » à des animaux humains plutôt que non-humains et – c'est assez intéressant pour le relever –, toujours dans *Les derniers Indiens*, c'est un lieu sauvage qui est au cœur de l'intrigue ; la *silva*. Cette « forêt profonde dont le destin est d'être un jour gagnée par la culture »¹⁹¹ est le lieu du meurtre de l'Alice, lieu sur lequel la narration insiste à de nombreuses reprises : « Ils avaient leur martyre, jaune de crin, blanche de chair, nue dans les bois noirs, écartelée dans l'hiver, suppliciée pour toujours, démembrée, perdue et retrouvée, arrivée de nulle part, analysée expertisée dépiautée. » (*DI*, 57) et « [...] on ne suit pas un inconnu dans les bois de Viale en hiver [...], elle avait eu confiance d'abord avant d'ouvrir sa bouche rose pour crier dans les bois de Viale. » (*DI*, 57-58).¹⁹² Alors que ce lieu est habituellement considéré comme dangereux à cause des animaux sauvages qui y vivent, la narration opère un bouleversement ; le principal prédateur de cette forêt se trouve être l'humain : « Disparue. Et comment. Et de quelle manière. Morte deux fois. Percée transpercée. Dans les bois de Viale une première fois mise à mort de main d'homme. Et ensuite découpée, dépecée, fouillée, pour l'autopsie. » (*DI*, 134-135). Le champ lexical employé pour parler de l'autopsie, acte humain par excellence, n'est pas sans

¹⁹⁰ LAURICHESSE, Jean-Yves, *Lignes de terre. Écrire le monde rural aujourd'hui*, op. cit., pp. 11-12.

¹⁹¹ FABRE, Daniel, « Limites non frontières du Sauvage », art. cit., p. 435.

¹⁹² Beaucoup d'autres références aux bois de Viale sont faites dans le roman. Entre autres : « Au mois de janvier, chaque année, après le premier de l'an, Marie pensait à l'Alice nue dans le froid des bois noirs et vides comme elle les voyait depuis les fenêtres du haut, [...] » (*DI*, 65), « Elle aurait ouvert sa bouche ronde et rose pour crier dans le vide des bois, ses bras courts auraient brassé l'air blanc, elle se serait débattue contre l'homme grand et dur, débattue entre ses mains maigres. » (*DI*, 99), « L'Alice avait été retrouvée nue dans les bois noirs de l'hiver ; nue était écrit dans le journal, ou dénudée, la victime dénudée ; l'Alice avait été nue et rose dans les bois noirs, dans les nuits froides, mouillées, dures, de l'hiver 1968-1969. » (*DI*, 133) ou encore « Elle ne saurait pas si la chose ramassée dans les bois de Viale et qui avait nom corps, si cette chose cisailée avait été refermée. » (*DI*, 136).

rappeler la façon dont on parlerait, dans le règne animal, d'un charognard se consacrant à un cadavre. Cette inversion des rôles est, comme pour le passage sur Lola, une façon de renverser le point de vue dominant et de remettre en question ce que nous considérerions comme des vérités, innées et inévitables, de notre monde occidental.

4.4.2 Un monde qui ne fait qu'un

Avec cette importance que Marie-Hélène Lafon accorde à la justesse de chaque mot et au désir d'un style précis et jamais euphémisant, l'autrice réussit souvent à mettre en avant l'interconnexion des règnes, rendant compte d'un monde, dans son acception globale, plus égalitaire. Nous l'avons vu en introduction, c'est précisément l'*oikos* dans son ensemble dont l'autrice cherche à rendre compte dans son univers romanesque. Bien sûr, par leur travail, les paysans sont, tout d'abord, bien obligés d'être en constante adéquation avec les animaux : « Paul viendrait en voiture en partant juste après la traite du matin, il s'arrangerait avec Michel, un voisin, pour la traite du soir ; il aurait prévu, la veille, les portions de foin et d'aliments, tout serait préparé, impeccable [...]. » (A, 45) ou encore « [...] quand elle viendrait elle comprendrait que les bêtes ne prennent pas de vacances [...]. » (A, 46).

En plus de ce rapport de dépendance et d'interconnexion entre les paysans et les bêtes, la narration semble percevoir le monde lui-même comme un tout, sans chercher à faire de distinctions entre les règnes, espèces et autres classifications. Dans *Les derniers Indiens* par exemple, bêtes et voisins sont constamment associés : « [...] tous, hommes femmes enfants, bêtes et gens » (DI, 57), « [...] tels chiens tels maîtres. » (DI, 110) ou encore « La lubricité de la tribu adverse, et néanmoins contiguë, était atavique, avérée, navrante, échue en partage et de toute éternité aux bêtes et aux hommes ; [...]. » (DI, 113). Cependant, cet *oikos* n'est pas formé que de bêtes et d'humains, mais bien de l'intégralité de l'univers romanesque. La langue de Lafon est, de ce point de vue-là, très travaillée pour lier les différents règnes. Nous le voyons dans cette citation de la page 25 de *Les derniers Indiens* où se retrouvent soleil et abeilles : « Les matins d'été, le soleil coulait son miel sur les portes moulurées. » (DI, 25). Certains objets, comme les corbeilles à linge des voisins, sont utilisés sans faire de distinction entre animaux, végétaux et humains : « [...] ne ramassaient pas les lessives sèches [...] dans des corbeilles en plastique qui servaient aussi pour l'herbe des lapins ou les haricots verts [...]. » (DI, 45).

Enfin, de nombreuses figures de style – qu’elles aillent dans le sens de l’animalisation, ou à l’inverse, de l’anthropomorphisation – trouvent leur place dans ces romans. Il est d’ailleurs intéressant de voir que ce sont les animalisations¹⁹³ qui sont présentes en plus grand nombre, comme pour montrer que c’est à l’humain de retrouver sa juste place, peut-être dans une plus grande humilité vis-à-vis de ce qui l’entoure. Qu’elles soient positives – « Maintenant que, déjà, sa douceur m’échappe, j’entends sa voix, un peu nasale, légère, à peine posée, une voix comme un oiseau. » (SC, 136) – ou négatives – « [...] elle pissait debout, d’un jet dru, qui soulevait du sol, entre ses chevilles, une poussière dorée par la lumière du soir. Ça sentait le chaud. Je m’étais enfui. J’avais pensé : "Elle pisse comme une vache." » (SC, 129) –, ces figures de style rendent compte d’un rapport de proximité entre l’animal humain et l’animal non-humain. Derrière ces simples rapprochements syntaxiques, que l’on croirait anodins, se joue en fait une remise en question, voire une réinitialisation, de notre imaginaire naturaliste qui nous distancie fondamentalement de ce qu’on appelle la nature.

4.4.3 Place aux nouvelles ontologies

Dans une certaine mesure, nous pouvons même nous demander si l’auteur ne fait pas appel à d’autres ontologies afin de remettre en question celle qui reste dominante dans notre monde occidental. Dans son article « Un "magasin des antiquités catholiques" » de *Tensions toniques*, Stéphanie Métrailler fait déjà l’hypothèse que certains passages de *L’Annonce* rendent compte d’un « animisme diffus » :

Cet animisme diffus se manifeste en particulier dans le grand cas que l’on fait des animaux : à Fridières, les bêtes comptent plus que les hommes (les vaches sont dites « sacrées ») ; si la présence d’Éric est tolérée par les oncles, c’est suite à son élection par la chienne Lola dans un premier temps, puis par les vaches dans l’étable. Ces deux passages témoignent non seulement d’une croyance en l’âme animale, mais ils adoptent aussi la forme de véritables rites d’initiation qu’Éric passe avec succès, contrairement à sa mère, rejetée par Royale, la vache maîtresse.¹⁹⁴

¹⁹³ Entre autres : « [...] Nicole et lui, avaient été laissés là chez les oncles comme des petits d’une portée trop nombreuse. » (A, 23), « [...] abandonnant la place à une nouvelle génération de femelles massives qui surent tenir à distance et sevrer ce vieux au prénom d’ange que la mort ne prenait pas. » (DI, 69), « Je sentais une haine terrible, une haine de femelle vieillissante et vaincue. » (SC, 96), « Si j’y allais, ce serait pour me frotter contre sa douleur à lui, la sentir de plus près, la flairer ; c’est animal ; c’est impossible à dire. » (SC, 100), « De tout ce qui montait en moi quand je me taisais en attendant la fin, l’histoire de la maison était le plus animal. » (SC, 103) ou encore « Tout en moi criait, sous la peau, gueule tordue ; [...]. » (SC, 104).

¹⁹⁴ MÉTRAILLER, Stéphanie, « Un magasin des antiquités catholiques », dans : KAEMPFER, Jean (dir.), *Tensions toniques. Les récits de Marie-Hélène Lafon*, op. cit., pp. 33-68, ici pp. 51-52.

Sans pouvoir attester la croyance de Lafon en l'âme animale – rappelons qu'il y a des stratégies narratives derrière chaque choix de mot –, l'animisme trouve bel et bien sa place dans ces romans. De ce fait, comme nous l'avons vu dans le deuxième chapitre, une distanciation vis-à-vis du christianisme, et plus précisément, du catholicisme se dessine à nouveau. En effet, ces touches d'animisme remettent complètement en cause certains dogmes de la première religion du monde, en premier rang desquels l'absence d'âme animale. Cette question est d'ailleurs traitée à la page 132 de *Le soir du chien* où, Louise – une jeune enfant différente de ses pairs « excités parce [que Roland] a tué son chien avant de se pendre » (SC, 131) – se demande si « on avait mis le chien avec lui dans le cercueil. » (SC, 131). Les autres enfants, qui ont baigné dans des conceptions naturaliste et catholique depuis toujours, suivent la pensée dominante ; attendue :

Elle ne va pas au catéchisme, d'où la question sur le chien. C'est ce que lui ont répondu les autres. Il a pas d'âme le chien ; elle le saurait, si elle allait au catéchisme ; elle pourra pas faire sa communion ; les animaux, on les enterre pas à l'église parce qu'ils n'ont pas d'âme. Les autres enfants ont des certitudes.

Ce passage nous fait lire les mots des enfants en discours indirect libre. La formulation de la phrase « il a pas d'âme le chien » par exemple, autant par sa construction que par son absence de l'adverbe « ne », a en effet tout pour nous faire penser que c'est bien un enfant qui est le porteur original de ces mots. La dernière phrase pourtant, n'est plus portée par un enfant, mais par la bibliothécaire qui, par cette simple phrase – « Les autres enfants ont des certitudes » – semble remettre en question ce qui a été dit.

Dans ces romans, certains passages nous laissent même penser la présence d'éléments totémistes. En effet, en « mettant en évidence des rapports mystiques entre un "clan" et une classe d'objets pouvant être des espèces animales, végétales ou parfois des objets matériels ou parties d'un animal appelés "totem" »¹⁹⁵, le totémisme se distingue selon Descola des autres ontologies par une analogie des intériorités comme des extériorités. Dans *L'Annonce* par exemple, Nicole et la Royale, ou encore Éric et Lola, semblent à ce titre-là reliés par une même intériorité. Alors que Nicole ne supporte pas la venue d'Annette dans le monde clos de Fridières, c'est sa vache la Royale qui, en plus d'être décrite comme « meneuse », ainsi que le serait Nicole, « [baptise] » l'étrangère pour la plus grande joie de Nicole :

Dès sa première incursion, le lundi 29 juin pendant la traite du soir, elle avait été baptisée, Paul l'avait dit en riant, la coupable étant la Royale l'une des meneuses du troupeau, la vache de

¹⁹⁵ NAMÉ, Michel, « Le totémisme, un développement durable ? », *Esprit*, no. 11, 2018, pp. 17-21, ici p. 17.

Nicole, précisèrent les oncles, goguenards, tandis qu'Annette, maculée, les jambes et le bas du dos crépis de bouse brune, s'appliquait à garder contenance, à ne pas tomber, à ne pas aggraver son pendable cas. (A,36)

C'est ainsi la vache qui signifie à Annette par les actes ce que Nicole ne peut pas dire par les mots : « On n'avait pas besoin d'Annette à l'étable, la Royale le lui avait signifié, de flagrante et odorante façon [...]. » (A, 37) Sans pour autant être un rejet militant et politique du naturalisme, ces touches d'animisme et de totémisme dans les textes permettent de se libérer de certains carcans imposés par le naturalisme et nous rendent attentifs et attentives au fait que cette ontologie n'est pas une fatalité inévitable, mais bel et bien le fruit de notre trajectoire historique occidentale ; d'autres façons d'appréhender le monde sont ainsi imaginables et les textes de Lafon, en ouvrant ces possibles, nous invitent à les explorer.

4.5 La force de l'imaginaire

Toutes les formes de renouvellement sont indispensables à notre société. Bien que les textes de Lafon ne puissent être qualifiés de manifestes écologiques, ils restent toutefois extrêmement intéressants pour nous aider à imaginer d'autres mondes possibles. Comme en témoigne la citation que j'ai choisi de mettre en exergue de ce travail, empruntée à Philippe Descola et Alessandro Pignocchi dans leur ouvrage *Ethnographies des mondes à venir* : « L'avenir est ouvert à tous les possibles pour peu que nous sachions les imaginer. »¹⁹⁶ Par la force de l'imaginaire et des mots, Lafon participe à ce renouvellement des modes de pensées et nous invite, grâce à l'imaginaire, à entreprendre notre propre réflexion sur le monde qui nous entoure et le rapport que nous voulons avoir avec lui.

En conclusion de ce chapitre, consacré au rapport entretenu par les textes de Lafon avec le règne animal, revenons un instant sur le questionnement amené en introduction : cela a-t-il du sens de lire des textes – tant littéraires que scientifiques – pour penser l'environnement ? À ce sujet, Pierre Schoentjes propose une réponse précise qui souligne le rôle potentiel de la littérature :

C'est rappeler que la littérature, même la plus réaliste, participe à construire le monde et qu'elle n'en propose pas une simple retranscription. Dans le cas qui nous préoccupe plus spécifiquement, les textes contribuent d'une manière importante à définir les rapports que nous entretenons avec le vivant. Il est donc bon que la voix des créateurs soit plus largement entendue, à côté de celle des nombreux philosophes, historiens, anthropologues, éthologues et militants qui s'attachent à la problématique, chacun selon un angle spécifique.¹⁹⁷

¹⁹⁶ DESCOLA, Philippe, PIGNOCCHI, Alessandro, *Ethnographies des mondes à venir*, op. cit., p. 18.

¹⁹⁷ SCHOENTJES, Pierre, *Nos regards se sont croisés. La scène de la rencontre avec un animal*, op. cit., p. 11.

Conclusion : « Le vivant qui se défend »

« – Et maintenant ? Maintenant, qu'est-ce que tu proposes ?

– Maintenant la seule croissance que nous supporterons sera celle des arbres et des enfants. Maintenant nous serons le vivant, le vivant qui tisse et qui bruisse, le vivant qui se défend. »

Alain Damasio, « Droit dans les yeux »¹⁹⁸

Ces mots – « le vivant qui se défend » – sont ceux d'Alain Damasio, écrivain de science-fiction, qui appelle dans cette carte blanche sous forme de plaidoyer à, non seulement une prise de conscience écologique, mais également à sa concrétisation par les actes. Il n'est évidemment pas le seul. Dans un même mouvement, de nombreux scientifiques – à l'image du philosophe et anthropologue Bruno Latour et sa proposition de créer un parlement des choses¹⁹⁹, comme « une sorte de Sénat mondial où siègeraient des porte-parole d'entités non représentées : forêts, insectes pollinisateurs, oiseaux migrateurs, mais également aéroports ou OGM »²⁰⁰ – font le même vœu. Dans un article du journal *Le Monde*, Nicolas Truong revient sur le « tournant écopolitique de la pensée française » :

Armée de ces nouvelles ontologies [celles de Philippe Descola], toute la génération écosophique plaide pour l'élargissement du politique « *aux bêtes, aux fleuves, aux landes, aux océans, qui peuvent eux aussi porter plainte, se faire entendre, donner leurs idées* », comme l'affirme l'écrivaine Marielle Macé, autrice de *Nos cabanes* (Verdier, 2019), avec « *ce sentiment que nous vivons dans un âge où toutes les entités qui peuplent le monde réclament attention et patience* ». Car le tournant écopolitique de la pensée contemporaine repose sur une conversion de l'attention. Puisque la crise écologique est « *une crise de la sensibilité* », assure Baptiste Morizot, c'est-à-dire un appauvrissement, voire « *une extinction de l'expérience de la nature* », comme le déplore l'écrivain et lépidoptériste américain Robert Pyle, il importe de retrouver les voies de l'attention aux êtres vivants, qu'ils soient humains ou non.²⁰¹

¹⁹⁸ DAMASIO, Alain, « Droit dans les yeux », La grande librairie, France 5, novembre 2022, Disponible sur Youtube sous l'URL : <https://www.youtube.com/watch?v=NEQ2C7ppWZg> (page consultée le 04 mai 2023).

¹⁹⁹ LATOUR, Bruno, « Esquisse d'un Parlement des choses », *Écologie & politique*, vol. 56, no. 1, 2018, pp. 47-64, URL : <https://www.cairn.info/revue-ecologie-et-politique-2018-1-page-47.htm> (page consultée le 04 mai 2023).

²⁰⁰ TRUONG, Nicolas, « Le tournant écopolitique de la pensée française », *Le Monde*, 02 août 2020, URL : https://www.lemonde.fr/idees/article/2020/08/02/le-tournant-ecopolitique-de-la-pensee-francaise_6047969_3232.html (page consultée le 04 mai 2023).

²⁰¹ *Idem.*

Bien que les romans de Marie-Hélène Lafon ne puissent pas être qualifiés de manifestes écologiques – ce qu'on pourrait peut-être lui reprocher –, ils appellent, eux aussi, à la sauvegarde de l'environnement.

Ces textes racontent, d'abord et avant tout, une histoire, ou plutôt une part de l'histoire souvent oubliée et invisibilisée dans la littérature : la fin de l'ère agricole française des années 1970. Les enjeux de ces récits tournent, toujours, autour de personnages humains. Ce sont des vies humaines qui nous sont racontées, avec une précision sociologique, historique et anthropologique hors du commun. Traitant d'un lieu bien connu de la littérature – la campagne –, Lafon se met à bonne distance du régionalisme. Malgré le fait que, selon Pierre Schoentjes, « rien de neuf ni d'original ne vient en France de la littérature de terroir »²⁰² et qu'il n'y a plus eu, du côté de la ruralité, de renouvellement des formes en littérature depuis le modernisme (toutes les avant-gardes sont nées en ville et se sont concentrées sur l'univers urbain²⁰³), l'autrice réussit à ouvrir, par la forme et par son attention au style, des espaces de réflexion sur ces enjeux. Pour éviter l'écueil du régionalisme²⁰⁴, elle travaille une écriture qui se veut universelle – à l'instar d'un Flaubert –, dont le style transfigure tout par la beauté et élève l'objet à l'universalité :

Le premier devoir serait peut-être de ne pas s'enfermer et de ne pas enfermer ceux dont on parle dans l'étroit pré carré des particularismes locaux, sans toutefois capituler sur le front de l'exactitude et de la précision ; ça n'a l'air de rien mais c'est assez vertigineux. Être juste et large ; d'où le recours essentiel à la Faneuse de Ramuz qui se tient droite et magnifique dans son pré et sur cette corde raide. Elle est suisse et minuscule et de 1921, elle pourrait être du Sud de Giono ou de celui de Faulkner, elle pourrait être du Limousin ou d'Italie, Delpastre ou Fenoglio ou Rigoni Stern seraient passés par là ; la Faneuse de Ramuz va dans le monde avec son geste impeccable, ample et doux quoique ferme, c'est une question de corps et de mots, d'empoignade textuelle, il n'y a pas à sortir de là ; ceux qui se mêlent d'écrire n'ont pas d'autre moyen pour dire et faire exister, pour incarner, pour donner chair.²⁰⁵

Chez cette transfuge, ni dégoût de classe – pas d'effet Édouard Louis²⁰⁶ –, ni idéalisation du milieu d'origine – elle aborde sans euphémisme l'alcoolisme et le suicide des paysans –, mais à une « bonne distance »²⁰⁷. À l'inverse des écrits régionalistes, la campagne de Lafon n'a rien d'une Arcadie et n'apparaît jamais comme un *locus amoenus*. Contrairement à un texte comme

²⁰² SCHOENTJES, Pierre, *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*, op. cit., p. 26.

²⁰³ *Idem*.

²⁰⁴ Cf. *supra*, « Introduction », « Quelle place pour le néorégionalisme ? ».

²⁰⁵ LAFON, Marie-Hélène, *Les étés*, op. cit., pp. 10-12.

²⁰⁶ MEIZOZ, Jérôme, « Belle gueule d'Édouard ou dégoût de classe ? », *CONTEXTES* [En ligne], URL : <http://journals.openedition.org/contextes/5879> (page consultée le 24 avril 2023).

²⁰⁷ JAQUIER, Claire, *Par-delà le régionalisme. Roman contemporain et partage des lieux*, op. cit., p. 81.

Le Règne du vivant d'Alice Ferney – ce plaidoyer pour la sauvegarde des océans –, les textes de Lafon ne peuvent pas non plus être classés dans la catégorie de l'engagement écologique²⁰⁸. Pourtant, ils appellent eux aussi, par le soin apporté à la langue, à la sauvegarde de notre environnement.

Tout d'abord, par son écriture réaliste au plus près des détails du monde²⁰⁹, par son soin du mot juste, par son attention aux sensations éprouvées par ses personnages²¹⁰, par l'importance donnée aux animaux²¹¹ et, bien sûr, par la grande présence de l'environnement dans ses textes, Lafon exauce le vœu émis dans l'article du journal *Le Monde* : « retrouver les voies de l'attention aux êtres vivants, qu'ils soient humains ou non ».

De plus, à l'image de l'écophilosophie qui « attire l'attention sur la pluralité des écologies, des environnements, des milieux, qui ne nous "entourent" pas comme un contenant envelopperait un contenu mais qui nous constituent et que nous ne cessons de constituer et de reconfigurer dans un faisceau de relations »²¹², les romans de Lafon donnent à voir une nature plurielle²¹³. Dans *L'Annonce* par exemple, c'est Annette, l'étrangère, qui rend visible le fait que l'environnement est un apprentissage – « Elle apprendrait ça, la graisse à traire et le pis fragile des vaches. » (A, 23) – et qu'il diffère selon les conditions d'existence de chacun : « Annette regardait la nuit. Elle comprenait que, avant de venir vivre à Fridières, elle ne l'avait pas connue. » (A, 13). Les romans ouvrent ainsi de nombreuses voies pour explorer les diverses relations entretenues par les personnages à ce qui les entoure. En exprimant par la littérature ce que Descola a théorisé, ces romans échappent à la tentation de notre société occidentale de voir une « nature » universelle et identique pour tous :

Elle comprenait aussi que Paul ne pouvait pas entrer dans sa peau, voir avec ses yeux à elle, neufs, les arbres les prés les chemins, et les morceaux de ciel et de terre que découpaient invariablement les trois fenêtres de la pièce où elle se tenait, jour après jour, seule, hors d'atteinte, pendant les mois de février et de mars de ce premier hiver. (A, 90-91).

Par de mêmes rapprochements syntaxiques²¹⁴ et lexicaux²¹⁵, par son style paratactique énumératif – « la maison, les deux logements, l'étable et la grange dans un seul corps de

²⁰⁸ SCHOENTJES, Pierre, *Littérature et écologie. Le Mur des abeilles*, op. cit., p. 85.

²⁰⁹ Cf. *supra*, 3.4.2, « Au plus près des détails du monde ».

²¹⁰ Cf. *supra*, 2.6, « Éprouver le monde ».

²¹¹ Cf. *supra*, 4, « Des bêtes et des animaux ».

²¹² ANTONIOLI, Manola, « Les deux écophilosophies », *Chimères*, vol. 87, no. 3, 2015, pp. 41-50, URL : <https://www.cairn.info/revue-chimeres-2015-3-page-41.htm> (page consultée le 04 mai 2023).

²¹³ Cf. *supra*, 1.2.1, « L'espace rural : entre nature et culture » et 4.2.1, « Un seul et unique rapport aux bêtes ? ».

²¹⁴ Cf. *supra*, 4.4.2, « Un monde qui ne fait qu'un ».

²¹⁵ Cf. *supra*, 2.5.2, « Une sécheresse humaine et environnementale ».

bâtiment, la sœur, les oncles, le travail, les bêtes, le lait, le foin, le matériel agricole, la mécanique, l'isolement, les hivers, la neige, [...] les voisins, le facteur. Et la vue, grande. » (A, 82) et par son utilisation de l'asyndète – « [...] comme si Fridières tout entier, la maison la cour le hangar les arbres les prés les chemins [...] » (A, 93), elle illustre, par la forme, un autre point essentiel de l'écophilosophie : « faire disparaître la croyance selon laquelle les organismes ou les personnes sont des choses isolables de leur milieu. »²¹⁶ Le monde dépeint par Lafon est unifié²¹⁷, en osmose²¹⁸, où chaque élément a sa place. « Pays, paysans, paysages » : aucun n'a une plus grande importance que les autres. Les textes invitent donc – par l'harmonie des intériorités et des extériorités²¹⁹, par la présence de touches d'« animisme »²²⁰ et de « totémisme »²²¹, par leur distanciation vis-à-vis du « naturalisme »²²² – à un renversement de la perspective anthropocentriste qui situe l'homme au sommet de la hiérarchie du vivant. Étant donné que les organismes – ou, ici, les personnages – ne sont pas « isolables de leur milieu », l'analyse du travail agricole ainsi que celle du corps paysan auront été un passage obligé afin d'arriver au traitement du pays et du règne animal.

Par cette unicité du monde, les romans de Lafon ne traitent pas uniquement d'enjeux environnementaux, mais également d'enjeux sociaux, humains et politiques. Manola Antonioli, dans son article « Les deux écophilosophies » parle en ces mots de la nécessité, pour l'écophilosophie, d'articuler ces différents enjeux :

Une autre écologie, plus radicale, dont relève l'écophilosophie, considère que la crise écologique renvoie à une crise plus générale du social, du politique et de l'existential et qu'elle ne pourra être résolue par des mesures ponctuelles de sauvegarde des environnements naturels. Les enjeux politiques, sociaux et économiques actuels, affirme Guattari, échappent de plus en plus à la « politique politicienne » et exigent la refondation de pratiques sociales qui soient mieux adaptées aux problèmes de terrain locaux et aux problèmes planétaires d'ordre global.

Lafon, elle aussi, articule dans ses textes ces différents enjeux. Dans la biofiction qu'est *Joseph*, l'autrice emprunte le modèle de la biographie pour raconter, non pas à la manière antique la vie d'un grand homme, mais celle – pour reprendre le titre d'une nouvelle chère à Marie-Hélène Lafon – d'« un cœur simple »²²³. Ainsi, par des procédés littéraires, comme la forme-sens qu'est

²¹⁶ ANTONIOLI, Manola, « Les deux écophilosophies », *Chimères*, vol. 87, no. 3, 2015, pp. 41-50, URL : <https://www.cairn.info/revue-chimeres-2015-3-page-41.htm> (page consultée le 04 mai 2023).

²¹⁷ Cf. *supra*, 4.4.2, « Un monde qui ne fait qu'un ».

²¹⁸ Cf. *supra*, 2.1, « L'osmose par le corps ».

²¹⁹ Cf. *supra*, 2.4, « Corps et âme : quand l'extériorité exprime l'intériorité ».

²²⁰ Cf. *supra*, 4.4.3, « Place aux nouvelles ontologies ».

²²¹ Cf. *supra*, 4.4.3, « Place aux nouvelles ontologies ».

²²² Cf. *supra*, 4.4, « Distanciation vis-à-vis du naturalisme ».

²²³ FLAUBERT, Gustave, *Trois contes*, Paris, LGF/Le Livre de Poche, coll. « Classiques », [1877], 2016.

la rumination²²⁴ ou la focalisation interne, des personnages qui ne sont que rarement entendus peuvent être porteurs du récit. Lafon revalorise ainsi les vies ordinaires d'oubliés de la société²²⁵. Par la mise en relation, toujours par la langue, des humains et de leur environnement, ce sont nos modes de perception du monde occidentaux qui sont remis en question. En effet, comment voulons-nous nous imaginer un monde où chaque élément, humain ou non, aurait la même importance, si nous n'arrivons même pas, avant cela, à donner à chaque humain la même valeur ?

Même si je ne m'avancerai pas en disant que l'autrice souhaite s'inscrire dans ce courant de pensée politique qu'est l'écologie, son écriture reprend beaucoup de ses enjeux à son compte et nous aide, par ce biais, à repenser notre rapport à l'environnement. Les romans de Lafon sont donc créateurs de voies nouvelles ; par son important travail langagier et formel, l'autrice a réussi à élargir notre horizon des possibles. Elle participe, de ce fait, non seulement à la sauvegarde de l'environnement, mais aussi à la sauvegarde de son pays : la langue²²⁶.

²²⁴ « L'originalité de ce dernier récit, outre les nombreuses mentions du processus de rumination, réside dans le fait que cette dernière n'est pas seulement évoquée explicitement dans la diégèse, mais qu'elle influence également la mise en forme du récit, sa construction et sa progression thématique. La rumination, chez Marie-Hélène Lafon, est une forme-sens. Pour la commodité de l'analyse, les deux aspects seront abordés successivement : la rumination thématique d'abord, puis la rumination mise en forme. » Citation tirée de : BUSSARD, Denis, « Marie, de la rumination à l'ataraxie », *art. cit.*, pp. 150-151.

²²⁵ HERMETET, Anne-Rachel, « Vincent, Joseph, Paul et les autres : Voix et figures de paysans dans la fiction française contemporaine », *art. cit.*, p. 68.

²²⁶ « Mon affaire, c'est la langue ; le pays que j'habite, c'est la langue ; mon matériau, c'est la langue et son travail. » Citation tirée de : POGET, Jacques, « Transfuge sociale ? Oui, mais sans la honte », *24 heures*, 16 mars 2023, URL : <https://www.24heures.ch/transfuge-sociale-oui-mais-sans-la-honte-571255812720> (page consultée le 08 mai 2023).

Bibliographie

a. *Corpus*

- LAFON, Marie-Hélène, *Joseph*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », [2014], 2018.
 LAFON, Marie-Hélène, *L'Annonce*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2009.
 LAFON, Marie-Hélène, *Les derniers Indiens*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », [2008], 2009.
 LAFON, Marie-Hélène, *Le soir du chien*, Paris, Points, [2001], 2003.

b. *Littérature primaire*

- CHAPPAZ, Maurice, *Testament du Haut-Rhône* suivi de *Les Maquereaux des cimes blanches*, Genève, Zoé, coll. « Poche », [2003] et [1994], 2016.
 FLAUBERT, Gustave, *Trois contes*, Paris, LGF/Le Livre de Poche, coll. « Classiques », [1877], 2016.
 GIONO, Jean, *L'homme qui plantait des arbres*, Paris, Gallimard, [1983], 1996.
 LAFON, Marie-Hélène, *Chantiers*, Paris, Éditions des Busclats, 2015.
 LAFON, Marie-Hélène, *Le pays d'en haut. Entretiens avec Fabrice Lardreau*, Paris, Arthaud, coll. « versant intime », 2019.
 LAFON, Marie-Hélène, *Les étés*, Loches, La guêpine, 2016.
 LAFON, Marie-Hélène, *Les Sources*, Paris, Buchet/Chastel, 2023.
 LAFON, Marie-Hélène, *Traversée*, Chamonix, Guérin, 2015.
 MEIZOZ, Jérôme, *Haut Val des loups*, Genève, Zoé, 2015.
 MICHON, Pierre, *Vies minuscules*, Paris, Gallimard, 1984.
 SAND, George, *François le Champi*, Paris, LGF/Le Livre de Poche, coll. « Classiques », [1848], 1999.

c. *Littérature secondaire*

i. Littérature secondaire générale

- ANTONIOLI, Manola, « Les deux écosophies », *Chimères*, vol. 87, no. 3, 2015, pp. 41-50, URL : <https://www.cairn.info/revue-chimeres-2015-3-page-41.htm> (page consultée le 7 mai 2023).

- BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », [1975], 2021.
- BARONTINI, Riccardo, BUEKENS, Sara, SCHOENTJES, Pierre (dir.), *L'horizon écologique des fictions contemporaines*, Genève, Droz, coll. « Romanica Gandensia », 2022.
- BERGEZ, Daniel, « Critique thématique et histoire littéraire : l'exemple de Jean-Pierre Richard », dans : FRAISSE, Luc (dir.), *L'histoire littéraire à l'aube du XXIe siècle. Controverses et consensus*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Hors collection », 2005, URL : <https://www.cairn.info/l-histoire-litteraire-a-l-aube-du-xxie-siecle--9782130547266-page-398.htm> (page consultée le 5 octobre 2022).
- BESS, Michael, *La France vert clair. Écologie et modernité technologique 1960-2000*, JAQUET, Christophe (trad.), Seyssel, Champ Vallon, 2011, [2003].
- BESSIS, Raphaël, « La syntaxe des mondes. Une lecture de *Par-delà nature et culture* de Philippe Descola », *Multitudes*, vol. 24, no. 1, 2006, pp. 53-61, URL : <https://www.cairn.info/revue-multitudes-2006-1-page-53.htm> (page consultée le 7 mai 2023).
- BLANC, Nathalie, CHARTIER, Denis, PUGHE, Thomas, « Littérature & écologie : vers une écopoétique », *Écologie & politique*, vol. 36, no. 2, 2008, pp. 15-28.
- BOURDIEU, Pierre, *La domination masculine*, Paris, Points, coll. « Points Essais », [1998], 2014.
- BOURDIEU, Pierre, *Le bal des célibataires. Crise de la société paysanne en Béarn*, Paris, Points, coll. « Points Essais », [2002], 2015.
- BOURDIEU, Pierre, *Le Sens pratique*, Paris, Les éditions de minuit, coll. « Le sens commun », 1980.
- BOURDIEU, Pierre, « Une classe objet », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 17-18 : La paysannerie, une classe objet, novembre 1977, pp. 2-5, URL : www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1977_num_17_1_2572 (page consultée le 19 avril 2023).
- BRAUN, Jürgen, PAUL, Andreas, WESTENDORF-BRÖRING, Elsbeth, *Biologie. Notions fondamentales*, Le Mont-sur-Lausanne, Éditions LEP, 2012.
- BUEKENS, Sara, *Émergence d'une littérature environnementale*, Genève, Droz, coll. « Romanica Gandensia », 2020.
- BUTON, François, « Comment on devient un "transfuge de classe". Les promesses d'une ethnographie des déplacements dans l'espace social », *Genèses*, vol. 108, no. 3, 2017, pp. 167-173.

- CHOMBART DE LAUWE, Paul-Henry, « Appropriation de l'espace et changement social », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, vol. 66, 1979, pp. 141-150, URL : <http://www.jstor.org/stable/40689859> (page consultée le 13 janvier 2023).
- COLLOT, Michel, *La Pensée-paysage*, Arles, Actes Sud, 2011.
- COSTE, Florent, « "La littérature ne fait rien toute seule" », entretien avec Justine Huppe, *COnTEXTES*, no. 22, 2019, URL : <https://journals.openedition.org/contextes/6961> (page consultée le 20 avril 2023).
- COYVAULT-DUBLANCHET, Sylviane, *La Province en héritage. Pierre Michon, Pierre Bergounioux, Richard Millet*, Genève, Droz, coll. « Histoire des idées et critique littéraire », 2002.
- DEBARBIEUX, Bernard, « Le lieu, fragment et symbole du territoire », *Espaces et sociétés*, vol. 80A, no. 1, 1995, pp. 13-36.
- DEFRAEYE, Julien, LEPAGE, Élise, « Présentation », *Études littéraires*, vol. 48, no. 3, 2019, pp. 7-18, URL : <https://doi.org/10.7202/1061856ar> (page consultée le 19 avril 2023).
- DESCARTES, René, *Discours de la méthode*, Laurence Renault (dir.), Paris, GF-Flammarion, [1637], 2016.
- DESCOLA, Philippe, « Le sauvage et le domestique », *Communications*, no. 76 : Nouvelles figures du sauvage, 2004, pp. 17-39, URL : <https://doi.org/10.3406/comm.2004.2157> (page consultée le 16 janvier 2023).
- DESCOLA, Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », [2005], 2015.
- DESCOLA, Philippe, PIGNOCCHI, Alessandro, *Ethnographies des mondes à venir*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Anthropocène », 2022.
- DESHUSSES, Frédéric, « Bourdieu et la paysannerie », *Le Courrier*, 27 janvier 2022, URL : <https://lecourrier.ch/2022/01/27/bourdieu-et-la-paysannerie/> (page consultée le 8 mai 2023).
- DURAND, Pascal, « Hexis », dans : GLINOER, Anthony, SAINT-AMAND, Denis (dir.), *Le lexique socius*, URL : <http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/40-hexis> (page consultée le 23 février 2023).
- FABRE, Daniel, « Limites non frontières du Sauvage », *L'Homme*, no. 175/176, 2005, pp. 427-443, URL : <http://www.jstor.org/stable/40590319> (page consultée le 16 décembre 2023).
- FROMILHAGUE, Catherine, *Les Figures de style*, Paris, Armand Colin, « 128 », 2010.
- GLEVAREC, Hervé, « L'"espace social" selon P. Bourdieu. Les fondements d'une figuration de la société et d'une interprétation des pratiques culturelles », *L'Année sociologique*, vol. 71,

- no. 1, 2021, pp. 223-266, URL : <https://www.cairn.info/revue-l-annee-sociologique-2021-1-page-223.htm> (page consultée le 8 mai 2023).
- ISSBERNER, Liz-Rejane, LÉNA, Philippe, « Anthropocène : les enjeux vitaux d'un débat scientifique », *Le Courrier de l'UNESCO* [en ligne], URL : <https://fr.unesco.org/courier/2018-2/anthropocene-enjeux-vitaux-debat-scientifique> (page consultée le 3 mai 2023).
- JAQUIER, Claire, « Écopoétique, un territoire critique », *Fabula. La recherche en littérature* [en ligne], Dossier « Écopoétique », URL : https://www.fabula.org/ressources/atelier/?Ecopoetique_un_territoire_critique (page consultée le 3 octobre 2022).
- JAQUIER, Claire, *Par-delà le régionalisme. Roman contemporain et partage des lieux*, Neuchâtel, Livreo-Alphil, coll. « Focus », 2019.
- JOURDAIN, Anne, NAULIN, Sidonie, *La sociologie de Pierre Bourdieu*, Paris, Armand Colin, coll. « Cursus », [2011], 2019.
- LAFON, Marie-Hélène (autrice), MALON, Christian (photographe), *Haute-Auvergne. Un pays*, Saint-Saturnin, La Flandonnière, 2021.
- LATOUR, Bruno, « Esquisse d'un Parlement des choses », *Écologie & politique*, vol. 56, no. 1, 2018, pp. 47-64, URL : <https://www.cairn.info/revue-ecologie-et-politique-2018-1-page-47.htm> (page consultée le 4 mai 2023).
- LATOUR, Bruno, *Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Paris, La Découverte, coll. « Les empêcheurs de penser en rond », 2015.
- LAURICHESSE, Jean-Yves, VIGNES, Sylvie (dir.), *États des lieux dans les récits français et francophones des années 1980 à nos jours*, Paris, Classiques Garnier, 2019.
- LAURICHESSE, Jean-Yves, *Lignes de terre. Écrire le monde rural aujourd'hui*, Paris, Lettres modernes Minard, coll. « Bibliothèque des lettres modernes », 2020.
- MCKIBBEN, Bill, *The End of Nature*, New York, Random House, 1989.
- MEEKER, Joseph, *The Comedy of Survival : Literary Ecology and a Play Ethic*, Tucson, University of Arizona Press, 1974.
- MEILLON, Bénédicte, « Le champ de recherche transdisciplinaire de l'écocritique et de l'écopoétique : définitions et notions », Atelier de recherche en Écocritique et écopoét(h)ique, URL : <https://ecopoeticsperpignan.com/wp-content/uploads/2016/10/B.-Meillon-Ecocritique-et-%C3%A9copo-%C3%A9tique-d%C3%A9finitions-et-notions.pdf> (page consultée le 29 janvier 2023).

- MEIZOZ, Jérôme, « Belle gueule d'Edouard ou dégoût de classe ? », *COntEXTES* [En ligne], URL : <http://journals.openedition.org/contextes/5879> (page consultée le 24 avril 2023).
- MEIZOZ, Jérôme, *Écrire les mondes vernaculaires. Littérature, ethnologie et création sociale*, Québec, Tangence, coll. « Confluences », 2021.
- MOZET, Nicole, « Yvetot vaut Constantinople. Littérature et géographie en France au XIX^{ème} siècle », *Romantisme*, no. 35 : Les nationalités, la nation et la province, 1982, pp. 91-114.
- NAMÉ, Michel, « Le totémisme, un développement durable ? », *Esprit*, no. 11, 2018, pp. 17-21.
- PIGNOCCHI, Alessandro, *La recomposition des mondes*, Paris, Seuil, coll. « Anthropocène », 2019.
- POSTHUMUS, Stéphanie, « Écocritique : vers une nouvelle analyse du réel, du vivant et du non-humain dans le texte littéraire », dans : *Humanités environnementales : Enquêtes et contre-enquêtes* [en ligne], Paris, Éditions de la Sorbonne, 2017, URL : <https://doi.org/10.4000/books.psorbonne.84380> (page consultée le 20 avril 2023).
- RAFFESTIN, Claude, « De la nature aux images de la nature », *Espaces et sociétés*, vol. 80a, no. 1, 1995, pp. 37-52.
- RENAUD, Angèle, « Chapitre 1. L'environnement naturel, une préoccupation managériale », dans : RENAUD, Angèle (dir.), *Management et contrôle de gestion environnemental*, Caen, EMS Éditions, coll. « Regards sur la pratique », 2015, pp. 15-52, URL : <https://www.cairn.info/management-et-contrôle-de-gestion-environnemental--9782847696714-page-15.htm> (page consultée le 11 octobre 2022).
- RICALENS-POURCHOT, Nicole, *Lexique des figures de style*, Paris, Armand Colin, coll. « Synthèse », [1998], 2006.
- RICHARD, Jean-Pierre, *L'état des choses. Études sur huit écrivains d'aujourd'hui*, Paris, Gallimard, coll. « nrf essais », 1990.
- RICHARD, Jean-Pierre, *Quatre lectures*, Paris, Fayard, 2002.
- ROMESTAING, Alain, « Faire voir le monde différemment : sur l'engagement environnemental de la littérature de langue française », *Acta fabula*, vol. 22, no. 10, décembre 2021, URL : <http://www.fabula.org/revue/document14062.php> (page consultée le 4 octobre 2022).
- ROMESTAING, Alain (dir.), *Mondes ruraux, mondes animaux. Le lien des hommes avec les bêtes dans les romans rustiques et animaliers de langue française (XX^e-XXI^e siècles)*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, coll. « Écritures », 2014.
- ROMESTAING, Alain, SCHOENTJES, Pierre, SIMON, Anne (dir.), « Écopoétiques. Présentation », *Revue critique de fiction française contemporaine*, no. 11, décembre 2015, pp. 1-5.

RUECKERT, William, « Literature and Ecology : An Experiment in Ecocriticism », dans : GLOTFELTY, Cheryll, FROMM, Harold, *The Ecocriticism Reader. Landmarks in Literary Ecology*, Athens/Londres, University of Georgia Press, 1996, pp. 105-123.

SCHOENTJES, Pierre, *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*, Marseille, Wildproject, coll. « tête nue », 2015.

SCHOENTJES, Pierre, *Écrire la nature, imaginer l'écologie. Pour Pierre Gascar*, Genève, Droz, coll. « Romanica Gandensia », 2021.

SCHOENTJES, Pierre, *Littérature et écologie. Le Mur des abeilles*, Paris, Corti, coll. « Les Essais », 2020.

SCHOENTJES, Pierre, *Nos regards se sont croisés. La scène de la rencontre avec un animal*, Marseille, Le mot et le reste, 2022.

SERRES, Michel, *Temps des crises*, Paris, Le Pommier, coll. « Manifeste », 2009.

THIESSE, Anne-Marie, *Écrire la France. Le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle Époque et la Libération*, Paris, Presses Universitaires de France, 1991.

THIESSE, Anne-Marie, *Ils apprenaient la France. L'Exaltation des régions dans le discours patriotique*, Paris, Éditions de la maison des sciences, 1997.

TRUONG, Nicolas, « Le tournant écopolitique de la pensée française », *Le Monde*, 2 août 2020, URL : https://www.lemonde.fr/idees/article/2020/08/02/le-tournant-ecopolitique-de-la-pensee-francaise_6047969_3232.html (page consultée le 4 mai 2023).

WESTPHAL, Bertrand, *La Géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris, Minit, coll. « Paradoxe », 2007.

WHITE, Kenneth, *L'Esprit nomade*, Paris, Grasset, 1987.

ii. Littérature secondaire sur Marie-Hélène Lafon

BURRI, Julien, « Marie-Hélène Lafon : "La Suisse, pour moi, c'est d'abord Ramuz" », *Le Temps*, 5 mars 2022, URL : <https://www.letemps.ch/culture/mariehelene-lafon-suisse-moi-cest-dabord-ramuz> (page consultée le 30 janvier 2023).

BUSSARD, Denis, « Marie, de la rumination à l'ataraxie », dans : KAEMPFER, Jean (dir.), *Tensions toniques. Les récits de Marie-Hélène Lafon*, Lausanne, Archipel, coll. « Essais », 2012, pp. 145-181.

COYAULT, Sylviane, « Des pays : Marie-Hélène Lafon, Pierre Jourde », *Études françaises*, vol. 53, no. 3, 2017, pp. 155-167, URL : <https://id.erudit.org/iderudit/1042289ar> (page consultée le 8 mai 2023).

COYAULT, Sylviane, « Marie-Hélène Lafon à la croisée des temps et des mondes », *Siècle 21*, no. 26, 2015, pp. 147-154, URL : <https://hal.uca.fr/hal-02418743> (page consultée le 8 mai 2023).

GOUDE, Jérôme, « Les sanctuaires organiques », Entretien avec Marie-Hélène Lafon, *Le Matricules des Anges*, no. 90, février 2008, URL : https://www.lmda.net/2008-02-mat09029-marie-helene_lafon?debut_articles=%406054 (page consultée le 8 mai 2023).

HERMETET, Anne-Rachel, « Vincent, Joseph, Paul et les autres : Voix et figures de paysans dans la fiction française contemporaine », *L'Esprit Créateur*, vol. 57, no. 1, 2017, pp. 58-70, URL : <https://www.jstor.org/stable/26378165> (page consultée le 25 janvier 2023).

KAEMPFER, Jean (dir.), *Tensions toniques. Les récits de Marie-Hélène Lafon*, Lausanne, Archipel, coll. « Essais », 2012.

LAFON, Marie-Hélène, WEBER, Serge « Paysage, langue, corps : d'où écrire la marge ? Entretien avec Marie-Hélène Lafon », *EchoGéo* [en ligne], no. 41, 2017, URL : <http://journals.openedition.org/echogeo/15098> (page consultée le 25 janvier 2023).

MÉTRAILLER, Stéphanie, « Un magasin des antiquités catholiques », dans : KAEMPFER, Jean (dir.), *Tensions toniques. Les récits de Marie-Hélène Lafon*, Lausanne, Archipel, coll. « Essais », 2012, pp. 33-68.

OSTER, Daniel, « L'esprit géographique de l'œuvre de Marie-Hélène Lafon », *Les Cafés Géographiques*, février 2016, <https://cafe-geo.net/l-esprit-geographique-de-l-oeuvre-de-marie-helene-lafon/> (page consultée le 15 janvier 2022).

POGET, Jacques, « Transfuge sociale ? Oui, mais sans la honte », *24 heures*, 16 mars 2023, URL : <https://www.24heures.ch/transfuge-sociale-oui-mais-sans-la-honte-571255812720> (page consultée le 8 mai 2023).

POSTHUMUS, Stéphanie, « L'habiter écologique et l'imaginaire paysan chez Michel Serres et Marie-Hélène Lafon », *Fixxion, revue critique de fixxion contemporaine*, no. 11, 2015, URL : <http://www.revue-critique-de-fixxion-francaise-contemporaine.org/rcffc/article/view/fx11.11/975> (page consultée le 5 octobre 2022).

RUTZ, Nicolas, « Le propreté, entre comportement individuel et jugement collectif », dans : KAEMPFER, Jean (dir.), *Tensions toniques. Les récits de Marie-Hélène Lafon*, Lausanne, Archipel, coll. « Essais », 2012, pp. 87-98.

d. Sitographie

« Écopoétique », Fabula. La recherche en littérature, Atelier, dernière mise à jour de la page le 16 décembre 2020, URL : <https://www.fabula.org/ressources/atelier/?Ecopoetique> (page consultée le 5 octobre 2022).

« Entretien croisé. Mercedes Deambrosis et Marie-Hélène Lafon », Encres Vagabondes, Rencontres, URL : <http://www.encres-vagabondes.com/rencontre/deambrosis.htm> (page consultée le 22 novembre 2022).

« Exploiter », CNRTL, URL : <https://www.cnrtl.fr/definition/exploiter> (page consultée le 29 janvier 2023).

« Guterres : "Nous avons l'obligation de tout faire pour mettre fin à la crise climatique" », ONU Info, mis en ligne le 23 septembre 2019, URL : <https://news.un.org/fr/story/2019/09/1052252> (page consultée le 5 octobre 2022).

« La politique agricole commune en bref », Site de la Commission européenne, URL : https://agriculture.ec.europa.eu/common-agricultural-policy/cap-overview/cap-glance_fr (page consultée le 30 janvier 2023).

« Le Cantal. Géographie », Cantal passion, URL : <https://www.cantalpassion.com/territoire/le-cantal/le-departement/geographie> (page consultée le 20 novembre 2022).

« Les animaux sauvages ne sont pas des animaux domestiques », Quatre pattes, URL : <https://www.quatre-pattes.ch/nos-recits/guide-conseils/animaux-sauvages-domestiques> (page consultée le 29 mars 2023).

Literature. Littérature, Environnement et Écologie, « Propos d'auteurs », URL : <https://www.literature.green/propos-dauteurs/> (page consultée le 5 octobre 2022).

« Quelles sont les conséquences du changement climatique et du réchauffement climatique ? », MyClimate. Shape our future, dernière mise à jour de la page le 1^{er} mars 2022, URL : <https://www.myclimate.org/fr/sinformer/faq/faq-detail/quelles-sont-les-consequences-du-changement-climatique/> (page consultée le 7 octobre 2022).

« Politique agricole commune », Wikipédia, dernière mise à jour de la page le 15 novembre 2022, URL : https://fr.wikipedia.org/wiki/Politique_agricole_commune (page consultée le 29 janvier 2023).

e. Ressources audio-vidéo

ARTIÈRES, Philippe, « Faire corps, avec Marie-Hélène Lafon », Entre-Temps, 2021, URL : <https://www.youtube.com/watch?v=uDWKeQEYbt8&t=473s> (page consultée le 23 février 2023).

BADDOU, Ali, « "La nature, ça n'existe pas" avec Philippe Descola », Le Grand Face-à-face, France Inter, 15.10.2022, URL : <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/le-grand-face-a-face/le-grand-face-a-face-du-samedi-15-octobre-2022-2526218> (page consultée le 21 janvier 2023).

DAMASIO, Alain, « Droit dans les yeux », La grande librairie, France 5, novembre 2022, Disponible sur Youtube sous l'URL : <https://www.youtube.com/watch?v=NEQ2C7ppWZg> (page consultée le 4 mai 2023).

GUILLAUME, Laurent, LAFON, Marie-Hélène, « Le Cézallier entre ciel et terre », Chroniques d'en Haut, France 3 Auvergne-Rhône-Alpes, 2021, URL : <https://www.france.tv/france-3/auvergne-rhone-alpes/chroniques-d-en-haut/2950619-le-cezallier-entre-ciel-et-terre.html> (page consultée le 7 mai 2023).

JULLIARD, Nicolas, « Entretien avec Marie-Hélène Lafon », QWERTZ, RTS, 31 janvier 2023, URL : <https://www.rts.ch/play/radio/redirect/detail/13747119> (page consultée le 8 mai 2023).

LAFON, Marie-Hélène, LARDREAU, Fabrice, « Écrire la nature, Marie-Hélène Lafon », conférence donnée lors des Rencontres de Sophie, 08.02.2020, URL : <https://www.youtube.com/watch?v=sYNFB6L810o&t=612s> (page consultée le 2 mars 2023).

RAIM, Laura, « Qui a inventé la "nature" ? », Les idées larges, ARTE France & upian, 2022, URL : <https://www.arte.tv/fr/videos/108567-003-A/qui-a-invente-la-nature/> (page consultée le 21 janvier 2023).